This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 1,024,532

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
B344c

UNE COMÉDIENNE

Il a été tiré de cet ouvrage :

25 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

HENRY BAUER

UNE COMÉDIENNE

— SCÈNES DE LA VIE DE THÉATRE —

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11
1889

PREMIÈRE PARTIE

13973

UNE COMÉDIENNE

SCÈNES DE LA VIE DE THÉATRE

I

Sous le porche du Conservatoire, par l'entrée du faubourg Poissonnière, les élèves de la classe de comédie attendaient, — une trentaine de jeunes filles et de jeunes gens qui bavardaient jusqu'à l'heure du cours. Les filles chuchotaient entre elles par deux ou par trois, sous l'œil de leurs mères, accompagnatrices. Les élèves hommes, en groupe compact, parlaient haut. Par moments, la bande s'éparpillait en duos qui faisaient les cent pas dans la cour, riant et gesticulant. A chaque instant, sous la voûte, des musiciens, se rendant aux classes d'instruments, passaient. Un soldat, l'étui sous le bras, traversa le petit monde et les fillettes se désignèrent d'un clin d'œil moqueur le garçon timide, gauche et

embarrassé ; cependant, une maman, grosse commère aux cheveux gris, à la face enluminée, causait familièrement avec la concierge sur le seuil de la loge. Accoudée au mur, une fille brune, pauvrement vêtue, la figure pâle et tragique, sous ses bandeaux plats, portait, droit devant elle, dans le vide, un regard fixe et profond. Une autre, à la mine éveillée et rieuse, tirait à soi le battant entrebâillé de la porte cochère et jetait dans le faubourg Poissonnière des coups d'œil curieux.

Dans la cour, les jeunes gens entouraient un des leurs qui pérorait en prenant des temps. C'était un grand garçon au visage rasé à bleu, aux longs cheveux noirs tombant sur le col d'un pardessus lustré. Il racontait la représentation de la veille au Théâtre-Français et il insistait sur le succès éclatant de Champanet, leur professeur, rappelé trois fois par le public à la fin du quatre. « C'était beau, mais ça ne prouve rien ; je l'ai vu bien plus grand, il y a quinze jours dans la même scène... et ces crétins ne l'ont pas remarqué... ce qui prouve qu'il y a bon et mauvais public ou que ni l'un ni l'autre n'y entend rien. »

L'orateur scandait ses mots, variait ses intonations, soulignait son récit par des yeux de physionomie. Il s'appelait Raillard et avait eu en province des succès de comique qui, à vingt-quatre ans, l'avaient décidé à s'asseoir sur les bancs du Conservatoire. L'acteur était l'oracle de la classe

de Champanet et ses auditeurs, jeunes hommes de dix-huit à vingt-deux ans, buvaient ses paroles. Tous ses camarades l'admiraient en l'enviant secrètement ; mais deux étaient plus particulièrement ses amis : Chardon, un clerc de notaire, qui, se croyant une vocation, avait lâché la bazoche et, toujours en redingote noire, gardait la tenue correcte de son passé ; David, un joli petit bonhomme de vingt ans, à l'œil bleu et la fine moustache blonde, élégant, pomponné, soigné et fleurant bon, avec de coquets vestons, de fraîches cravates claires : « un miroir à putain, un salaud entretenu par les femmes, » au dire des élèves. Souvent une dame mûre, qu'il disait être sa tante, le guettait à la sortie, sur le trottoir du faubourg, et l'emmenait en voiture.

Une jeune fille s'approchait du groupe. Raillard alla au-devant d'elle : « Bonjour, Rocher, vous n'avez pas oublié qu'aujourd'hui nous répétons notre scène. » Puis, à voix basse : « Pour-« quoi n'es-tu pas venue au square, hier au soir ; « je t'ai attendue jusqu'à neuf heures. » — « Maman ne m'a pas laissée sortir : elle se « méfie. » — « Et ce soir ? » — « Si je peux, « oui, mon petit Victor, j'inventerai... » « Lucy ! » appela une grande femme sèche, d'une quarantaine d'années, à la figure fatiguée, coiffée d'un chapeau à fleurs ; puis, entre ses dents, furieuse, quand sa fille l'eut rejointe : « Il ne me plaît pas que tu chuchotes dans les coins avec Raillard...

... Un beau merle, ma foi, ce cabot !... »

— « Mais maman, c'est pour notre scène. »

— « Eh bien ! il n'a qu'à parler devant moi alors, je ne veux d'intimité avec aucun élève, et encore moins avec celui-là qu'avec un autre. »

Dix heures sonnèrent, et, cinq minutes après, Champanet, qui était ponctuel, arriva. Les élèves saluèrent ; toutes ces demoiselles s'empressèrent pour lui prendre la main. La fille tout à l'heure accoudée au mur, dans une attitude extatique, fut des premières. Le vieux comédien, frais et souriant, lui caressa le menton de sa main gantée de jaune, donna une petite tape familière sur la joue à Lucy Rocher et entra dans la classe. Les élèves et la bande des mamans l'y suivirent.

Une salle de théâtricule ; au fond, élevée d'un mètre, l'estrade encombrée par un piano à queue. Sur les côtés, à droite un rang circulaire de logettes, à gauche une sorte de pourtour où s'asseyent les mamans qui ne veulent pas quitter leur fille. Au premier étage, même disposition, avec une tribune au-dessus de la porte d'entrée qui fait face à la scène.

Les élèves prennent place sur des banquettes parallèles ; les jeunes hommes à droite, les filles au-dessous des mères dont elles sont séparées par une balustrade de bois. L'aspect, le type, le costume de ces jeunes filles de quinze à vingt-trois ans sont infiniment variés et leur condition sociale se lit sur leur physionomie et se retrouve

dans leur habillement. Il y a des blondes, des brunes et des châtaines, la fille d'artisans, la petite bourgeoise et la cocotte. Celle-ci, en manteau de loutre, maquillée, des diamants aux oreilles, la toque élégante sur des cheveux teints en jaune, finement gantée, c'est Clara Savin, qui, partie des emplois à maillot de l'opérette, est venue commencer son éducation de comédie au Conservatoire. L'autre, à la face pâle et tragique, Marguerite Nastorgue, dénonce, par sa pauvre robe de laine, l'arrière-boutique de savetier d'où elle sort. La petite Éva Tilloy est affublée d'un sarreau à carreaux criards et d'un chapeau à plume extraordinaire. Cette gamine de quinze ans, au minois chiffonné, aux petits yeux jaunes, perçants et cernés, est la fille d'une ouvreuse et, petite prodige, monta sur les planches dès qu'elle put se tenir sur ses jambes.

Dans l'habillement des mamans sont écrites les destinées aventureuses des apprenties comédiennes; le temps semble avoir tracé sur le visage de ces matrones la caricature des traits de leurs filles. On peut voir par ces vieilles effigies ce que seront, dans trente ans, ces frais et gracieux minois.

Après le brouhi-brouha de l'entrée, le silence se fait et Champanet au milieu de la classe regarde avec complaisance ses jeunes disciples. A soixante ans, l'éternel jeune premier garde la grimace de la jeunesse. Le visage rasé et frais, l'œil brillant,

les cheveux impeccablement noirs. Sa taille encore svelte est dessinée dans une élégante redingote où un imperceptible liséré rouge pointe à la boutonnière. Son pantalon gris foncé tombe sur des bottines vernies luisantes. Sa main gantée de jaune tient une jolie canne à pomme d'or brillante où il se mire machinalement. Tel il paraît au théâtre, tel il se montre à la ville, à la classe, à ses élèves, aimable, souriant, tout à fait charmant.

Champanet promène sur sa petite armée un regard satisfait.

Les yeux de toutes ces jeunes filles cherchent les siens et il sourit, car toutes lui rappellent un souvenir agréable. Toutes, et la blonde et la brune, et la tragique et la gamine, sont venues à sa maisonnette de Saint-Cloud et goutèrent aux plats sucrés composés par sa vieille bonne qu'il appelle Laforest en souvenir classique. Après le déjeuner, on passe dans la chambre voisine pour répéter la scène de concours. Soudain la leçon est interrompue; Champanet prend la tête de l'élève entre ses mains et l'embrasse fiévreusement. La petite Éva Tilloy raconte, avec une gaminerie effrontée, qu'à ce moment où il sollicite « quelque chose de pas propre », il a sa voix tremblotante de grand amoureux de la comédie. Un peu plus loin, il redevient calme, souriant, paternel. Pour lui rien de mémorable ne s'est passé.

Les jeunes filles n'ont à redouter aucun ris-

que, elles ne peuvent se plaindre; elles rentrent intactes au logis, après un fin déjeuner et une excellente leçon. Aussi les mamans sont bien contentes et fières quand « le maître » invite les petites à sa maison de campagne.

— Allons! Rocher, ouvrez le feu; montez en scène avec Raillard et dites-nous votre affaire.

Lucy Rocher est de taille moyenne, bien faite, à la fois mince et potelée. Ses cheveux châtains, ondulés, ramenés en boucles sur le front, couronnent une tête aux traits irréguliers, mais d'un joli effet. — Front haut et bombé, de grands yeux bleus, tantôt rieurs, tantôt mélancoliques, un nez court, aux ailes un peu écrasées, point vulgaire de la physionomie, — une petite bouche aux quenottes blanches, couvertes par des lèvres rouges et sensuelles. La peau est chiffonnée, le teint un peu jaunâtre, mais un sourire erre au coin des lèvres, et cette figurine répand une douceur câline et lascive.

Les deux jeunes gens montèrent sur l'estrade. Elle tenait à la main un volume relié à tranche dorée qu'elle entr'ouvrit à la page marquée par un sinet. Raillard était sûr de sa mémoire et il déposa sur le piano le petit livre de la Bibliothèque nationale. Depuis quatre mois, ils étudiaient ensemble la grande scène du cinquième acte de l'*École des Femmes*. Ils se mirent à réciter. Lucy disait le vers gentiment, d'un accent un peu gras de Parisienne, avec de l'intelligence et du natu-

rel ; mais, à de fréquents passages du personnage d'Agnès, elle ajoutait une passion qui sortait du caractère d'une ingénue. A peine en scène, Raillard se transformait et cherchait à se donner l'aspect d'un vieillard ridicule. Il courbait son buste avec des gestes cassés, imprimait des plis à son front et tordait toute sa face dans une contraction des mâchoires. Il plaçait chaque mot en relief et mettait dans tous les vers des effets comiques.

Mon pauvre bec, tu le peux si tu veux,
Écoute seulement ce soupir amoureux,
Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne ;
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi.
Et tu seras cent fois plus heureux avec moi.

L'acteur poussait à outrance le ridicule d'Arnolphe ; il exagérait grossièrement la bouffonnerie de la situation, la véhémence de la déclaration, sans rien entendre à la passion profonde, humaine et vraie du quadragénaire.

Sans cesse nuit et jour je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baiserai, mangerai.
Tout comme tu voudras, tu pourras te conduire ;
Je ne m'explique point, et cela c'est tout dire !...
Jusqu'où la passion peut-elle faire aller !
Enfin à mon amour, rien ne peut s'égaler.
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate ?
Me veux-tu voir pleurer ? Veux-tu que je me batte ?
Veux-tu que je me tue ?

Les répliques résonnaient dans la classe attentive et silencieuse. Au pourtour, Mme Rocher regardait sa fille avec fierté et ne la quittait des yeux que pour examiner le visage des autres mères. Sur les bancs des élèves, de chaque côté, le début de Raillard provoqua un murmure admiratif. — Il est tout de même fort, ce Raillard, disait Chardon, l'ex-clerc de notaire, au joli David. — Oh! certainement, et il les dégottera tous au Théâtre-Français, dans les financiers.

Assis sur une chaise, au milieu de la classe, Champanet restait immobile, engourdi dans une vague rêverie, les jambes croisées, les paupières mi-closes, l'œil comme hypnotisé par la pomme luisante de sa canne. Ce fut Mlle Nastorgue qui le tira de sa torpeur. Elle se leva soudain, livide, le mouchoir aux lèvres et, s'approchant, elle murmura d'une voix entrecoupée : — « Maître, je me sens indisposée... — Eh bien! vous pouvez vous retirer, mon enfant. »

A la sortie de la jeune fille, David poussa Chardon du coude et avec un ton moqueur : — « Encore malade, celle-là... je sais bien ce qu'il lui faut... Elle n'a qu'à m'appeler pour la frictionner. »

Sur la scène, Lucy Roger reprenait :

Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'âme,
Horace avec deux mots en ferait plus que vous.

Alors, Champanet interrompit : — « Dites-moi, Raillard, vous avez lu toute la brochure ?

— Oui, monsieur... à peu près.

— Alors vous saisissez le sens de la réplique de l'ingénue.

— Certainement ! A ce moment, j'entre dans une grande colère ; je suis mis hors de moi par le propos d'Agnès et je l'indique par mon ton, mes gestes, ma physionomie...

— Mais non ! mon garçon, vous n'y êtes pas du tout ; vous avez des habitudes d'esprit de province ; vous vous imaginez toujours que, hors de votre emploi, il n'y a rien pour les autres. Or, Molière montre très clairement quel est le principal personnage de sa comédie. Puisqu'*Horace, avec deux mots*, en fait bien plus que tous les discours d'Arnolphe, puisqu'Agnès est passionnément éprise d'Horace et le témoigne à chaque vers, c'est que le jeune amoureux domine l'action et y occupe la première place. Lorsque je pris possession du rôle, en 1835, celui d'Agnès était tenu par Mlle Comtois, et celui d'Arnolphe, par Lebègue. Mes deux camarades avaient l'oreille du public... J'eus le don de ramener le personnage d'Horace à son véritable plan ; je conquis d'emblée les suffrages des spectateurs, l'estime de la critique, et j'obtins dès lors un succès qui ne s'est jamais démenti dans les amoureux du répertoire... Celles de vous qui sont venues chez moi ont pu voir les témoignages flatteurs que j'ai recueillis.

Sur le chapitre de ses succès, le vieux comédien était intarissable, et, à toute occasion, il rappelait à ses élèves, sans aucune modestie, ses créations plus ou moins célèbres et ses petites aventures personnelles. C'était là le plus clair de son enseignement.

Il continua :

— Et qu'il est charmant cet Horace ! Il est jeune, il est beau, il est brave et il est éloquent. Il a toutes les vertus de la jeunesse, tout l'éclat d'un premier rôle. Tenez : trouvez-moi dans toute la pièce un récit comme celui-ci !

Et léger, s'élançant sur l'estrade, de son organe un peu tremblant, mais charmant et pénétrant, il débita le long récit d'Horace au troisième acte de l'*Ecole des Femmes*. Lucy et Raillard, rangés sur le côté de la scène, regardaient le maître. Bien qu'habitués à un manège qui se renouvelait à chaque cours, tous écoutaient avec recueillement. Quand il eut dit, mères et élèves applaudirent bruyamment. Champanet sourit, et, passant son mouchoir sur son front, puis tirant sa montre :

— Mes enfants, la messe est dite : allez en paix.

Pour descendre de l'estrade, il s'appuya sur les bras de Raillard, auquel il dit à demi-voix : — « C'est égal, mon ami, tu as beaucoup de talent : tu arriveras. » A la porte de la classe, il arrêta Lucy : — « Ma mignonne, vous avez récité votre

scène comme un petit ange. Venez après-demain déjeuner, je vous ferai répéter. »

Dans le couloir, Raillard avait rejoint la jeune fille et murmurait furieux :

— Il t'a invitée à déjeuner, le vieux cochon.

Elle rougit.

— Tu sais bien, mon petit Victor, qu'on ne peut pas refuser.

— Viens, ce soir, au square.

— Je te le promets !

II

Mlle Noémie Foucard était la fille des époux Foucart qui, durant vingt-cinq ans, avaient tenu une boulangerie dans le quartier des Halles. Elle fut élevée dans un petit pensionnat de Paris et y reçut cette instruction superficielle des « institutions de demoiselles » qui prédispose les jeunes filles à la coquetterie et à la futilité, sans rien leur enseigner de pratique ni d'utile. Les Foucart, retirés des affaires avec une dizaine de mille francs de rente, ménageaient leur pécule péniblement gagné. Ils ne voulurent pas l'amoindrir pour doter Noémie. Aussi, quand elle eut ses dix-huit ans, choisirent-ils un gendre dans une situation modeste : Rocher, petit employé au chemin de fer du Nord, qui fut très heureux d'épouser une belle demoiselle et de toucher une trentaine de mille francs.

Ce mariage déçut les rêves de Noémie Foucart. Son mari ne satisfaisait point du tout au type de

héros de roman. C'était un homme de trente-cinq ans, d'une chétive apparence, d'esprit médiocre, de grande douceur et d'une timidité excessive. Régulier dans ses habitudes; excellent employé, il eût été le mari modèle d'une bourgeoise aux goûts simples, aux sens rassis.

Durant les sept premières années, le ménage fut uni et heureux. La jeune femme, qui avait la libre disposition de l'argent, s'habillait avec élégance. Deux fois par semaine, Rocher la conduisait au théâtre. Aux jours de congé, l'été, ils festoyaient dans les guinguettes à la mode, aux environs de Paris. Enfin, leur existence était très joyeuse.

Deux filles, Marthe et Lucy, étaient nées, l'une dans la seconde, l'autre dans la quatrième année de mariage. Ces enfants furent un surcroît de dépenses pour le ménage, auquel les trois mille francs d'appointements de l'employé ne suffisaient pas. Mme Rocher était imprévoyante, inhabile aux soins domestiques. Bientôt les trente mille francs furent épuisés et la gêne pesa sur la maison.

Rocher, d'une bonté et d'une mansuétude poussées à la sottise, subissait complètement les caprices de sa femme. Celle-ci, très dépensière, était incapable de mesurer ses ressources. En huit jours, les trois cents francs du mois fondaient dans ses mains. Les dettes ne tardèrent point avec les réclamations des fournisseurs qui troublaient les jours de l'employé. Il n'osait avoir recours aux

Foucart. Noémie, sollicita ses parents et fut éconduite. Ils vivaient tristement, en bourgeois égoïstes, confinés à Arcueil, faisant grasse chère, et tout leur revenu coulait sur la table en gourmandes lippées. A la fin, ils se décidèrent pourtant à prendre avec eux les deux petites et à se charger de leur entretien et de leur éducation.

Le départ des enfants fut un des prétextes dont Noémie argua envers elle-même pour excuser son inconduite ultérieure. Ses journées traînaient en longueur, oisives, inoccupées et ses pensées agitées accusaient le pauvre diable d'employé qui n'avait su lui donner ni le bien-être, ni le plaisir. Son ennui la porta à prendre son mari en aversion et à s'affranchir de tout devoir envers lui. Résolument, de propos délibéré, elle courut à une première faute et, ce pas franchi, elle roula vite dans la débauche grossière. Son premier amant fut un camarade de Rocher qui avait des économies et les dissipa avec elle en cadeaux et en parties fines. Puis elle eut toutes sortes de liaisons, — avec des voisins, des gens rencontrés chez des amies qui l'avaient à la deuxième entrevue et s'en dégoûtaient. C'est ainsi que, par désœuvrement, mécontentement de soi-même, curiosité inassouvie, elle dégringola aux mœurs crapuleuses. D'abord, elle s'efforçait de sauver les apparences et garda quelque retenue. Elle limitait ses galanteries aux heures de bureau, ne recevait point d'amant chez elle et trompait la confiance de son mari. Mais ce

frein lui pesa. Un soir, l'employé, à l'heure du dîner, ne trouva personne au logis. Il l'attendit toute la nuit en pleurant et n'eut pas un reproche quand elle arriva à l'aurore. Quinze jours plus tard, rentrant inopinément, il la surprit vautrée sur le lit conjugal, avec un passant, connaissance de la rue. Elle en vint à découcher plusieurs fois par semaine, selon son caprice; elle connut les aventures de nuit dans les cabinets de restaurant au milieu de tapageurs avinés et débraillés. Et le matin, quand elle réintégrait son logis, esquintée, la figure mâchurée, les yeux caves, les seins ballants, elle passait sans peur, un sourire de défi aux lèvres, devant la concierge qui, postée sur le seuil de la loge, la toisait d'un regard insolent; elle affrontait la curiosité malveillante des locataires qui la guettaient à la montée de l'escalier en chuchotant sur son passage.

Rocher voyait cette débauche et la supportait silencieusement, par timidité, par lâcheté morale, par peur du scandale, et cependant le scandale donné par Noémie dépassait tout éclat. Il souffrait comme un damné et n'osait rien dire à sa femme. Il était accablé de honte, sentait peser sur lui le mépris de toute la maison sans avoir l'énergie de quitter cette créature. Lui, le régulier, l'homme d'ordre, il ne rentrait plus chez lui qu'à nuit close; il tremblait de rencontrer un voisin et fuyait les ricanements insultants du concierge. Il traînait sa tristesse et son désespoir dans de misérables gar-

gottes où il était réduit à prendre ses repas, et il demeurait envers sa femme aussi doux, aussi déférent que par le passé.

Quoi qu'il fût advenu durant la semaine, chaque dimanche trouvait les époux Rocher réunis pour aller voir les petites chez les grands parents à Arcueil. Les Foucart avaient acheté à l'entrée du pays une maison de paysan dont le long potager en pente rapide descendait jusqu'à la Bièvre. Ils vivotaient là tranquilles, ne soupçonnant point les bordées de leur fille, déjà frappés au cœur par une douleur secrète. Dix ans auparavant, un fils, dont ils ne parlaient jamais, un fils de vingt ans, leur préféré, s'était engagé après maintes escapades et, devenu sous-officier, avait « mangé la grenouille ». Condamné aux travaux forcés, il avait tenté de s'évader de l'île Nou, et ayant été repris, était mort sous le fouet de la chiourme.

Le déjeuner, la grande affaire de la journée, était servi dans une grande salle crépie à la chaux, dont les fenêtres dominaient la plaine pierreuse et brûlée de la Bièvre. Autour de la table, chargée de bons plats et de gourmandises, prenaient place Marthe et Lucy, les Rocher, les Foucart et une vieille femme, leur pensionnaire, Mlle Vérignac, qui avait eu son heure de célébrité comme chanteuse lyrique. La grand'mère Foucart ayant été cuisinière à ses débuts s'entendait fort bien à l'ordonnance d'un repas. Envahie par la

graisse, elle se remuait malaisément, et, d'un mouvement de sa face placide, encore fraîche, indiquait le service à la bonne. Sans cesse avec Mlle Vérignac, elle rabâchait l'éternelle plainte sur la dureté des temps, la cherté des vivres, la baisse de la rente.

Invariablement en bras de chemise, le père Foucart découpait les pièces de viande et servait copieusement chacun, d'un air morne. Il mangeait comme quatre, sans mot dire, engourdi dans ses digestions. Parfois, il semblait se réveiller en poussant le « han ! » du pétrin et émoustillé par le picolo de Bourgogne ; il retrouvait un rire sonore dans quelque cochonnerie lancée à Bobonne. C'est ainsi qu'il appelait Mme Foucart.

Celle-ci souriait à demi et le menaçait du doigt, en lui montrant les enfants :

— « Tais-toi donc, mon gros... — Bah ! elles comprendront plus tard. »

Sitôt que Rocher pouvait se lever de table, il prenait Lucy dans ses bras et l'emportait en courant jusqu'au fond du jardin, dans un petit bosquet, le long du ruisseau limoneux. Là, il s'asseyait, gardant la petite sur ses genoux. Il contemplait d'un long regard les traits si purs, les yeux si clairs de sa chérie, la serrant contre lui, l'embrassant sur le front de toute sa tendresse refoulée de misérable ; et des sanglots montaient de sa poitrine serrée, et de grosses larmes roulaient

de ses yeux sur le visage de l'enfant. Lucy n'oublia jamais cette scène qui se répétait à chaque visite; elle garda dans ses yeux l'impression des yeux si douloureux, si désespérés de son père. Tout ce qu'il y eut en elle de douceur, de bonté, de pitié, y entra par les larmes paternelles.

Rocher avait une affection profonde pour ses deux filles, mais il était porté vers la cadette par une sorte d'adoration; elle était la consolation de son chagrin et de sa honte, le sourire de son existence désolée; elle lui rappelait les dernières bonnes heures où il avait serré contre son cœur Noémie qui était encore sa femme. La petite se sentait instinctivement sa bien-aimée et lui prodiguait les douces appellations et gentilles caresses. Au contraire, Marthe était l'enfant gâtée des grands parents et de Mme Rocher. Tous avaient du plaisir et de l'orgueil à la regarder. A quinze ans elle ressemblait singulièrement à sa mère. Grande, svelte, les cheveux châtain foncé, les yeux d'un bleu-gris, le nez long, d'un fin dessin, la bouche petite, bien garnie sous ses lèvres minces, son visage en ovale allongé, achevait une personne jolie et distinguée. Mais sur cette grâce de la physionomie tranchait l'expression dure et sournoise du regard : la sécheresse et l'égoïsme de sa nature s'accusaient dans la bouche pincée.

Dès l'enfance, Marthe avait témoigné du goût pour la musique. Elle joua vite du piano et chan-

tait d'une voix fraîche et timbrée. Mlle Vérignac l'écoutait et l'encourageait en déclarant sans cesse qu'il y avait une belle carrière lyrique dans cet organe-là. La vieille fille montait la tête aux enfants par ses récits où le théâtre apparaissait dans une auréole splendide. Aussi, depuis l'âge de douze ans, Marthe n'avait pas manqué de répéter : « Je veux être actrice! » Mme Rocher d'applaudir à cette imagination ; persuadée que la vie des actrices est une succession de triomphes, de plaisirs, de fêtes, une source de fortune et de lucratives aventures, elle l'ambitionnait pour son enfant chérie. Mais les désirs manifestes de la jeune fille, la volonté de la mère, se heurtaient aux préjugés, aux appréhensions invincibles des grands parents. Eux tenaient les comédiennes et les chanteuses pour un ramas de gourgandines, d'aventurières destinées à mal finir et bondissaient à la pensée que Marthe fût engagée dans cette compagnie. Leurs répugnances étaient partagées par Rocher, qui, fort de leur appui, osa manifester une opinion hostile à sa femme.

Cependant la jeune fille était hantée par l'idée fixe du théâtre. Soutenue par sa mère, elle ramenait chaque dimanche la conversation sur ce sujet. C'était, à ce propos, un retour des mêmes scènes chez les Foucart, où les vieux s'indignaient et menaçaient d'une rupture définitive, où Marthe éclatait en sanglots, où Mme Rocher parlait de l'emmener, où son mari secouait tristement la

tête et lançait par intervalles une protestation timide.

Un dénouement imprévu mit fin à ce long débat auquel succédèrent d'autres dissentiments plus graves entre Noémie et sa mère. Foucart fut frappé d'apoplexie et mourut en trois jours. Par la mort de son père, Mme Rocher devenait héritière de la moitié des biens communs à ses parents. Mais la vieille femme fit la sourde oreille à toute demande de comptes et ne voulait pas lâcher l'argent. Il en résulta des disputes d'une grossièreté inouïe entre la fille et la mère. Celle-ci, exaspérée par la cruauté du sort qui lui ôtait ensemble son compagnon de route et la moitié de la fortune, traitait le partage de spoliation et appelait Noémie « voleuse » et « enfant dénaturée ». Sa douleur, ses lamentations éclatèrent quand Marthe et Lucy lui furent reprises et que, sommée sur papier timbré, sous la terreur d'un procès, elle dut verser une centaine de mille francs. Depuis lors, amère, irritée, elle n'eut plus d'affection pour aucun des siens et ne cessa de gémir sur l'ingratitude des enfants.

III

La plupart des quartiers de Paris n'ont pas de physionomie propre. Les maisons, les boutiques, les rues, les habitants, sont des éléments indistincts, s'agglomérant pour former le tout qui est la grande ville. Aucun de ces éléments ne paraît extérieurement mu par une vie particulière ; ils semblent créés pour rentrer dans le courant général et concourir à l'impression d'ensemble de la capitale. Rares sont les coins qui gardent une couleur spéciale et échappent à cette centralisation monochrome. Il se rencontre encore pourtant certaines avenues non passagères qui résistent à l'impulsion centrale comme de petites provinces reculées d'un vaste empire

La cité Gailhard, enclavée entre la rue Blanche et la rue Leoni, est une de ces provinces-là. Les passants y sont peu communs et le roulement d'une voiture semble un bruit inusité. De vieilles

constructions aux fenêtres étroites et basses abritent une colonie excentrique de couturières en chambre, de confectionneuses, d'agents d'affaires louches, de filles, d'employés et de petits rentiers. Sur la corniche de quelques fenêtres ressort un de ces miroirs surveillant la chaussée, qu'on a si bien nommés *espions*. Contrairement aux mœurs des autres rues, où les voisins s'ignorent, où les locataires d'une même maison et du même étage ne se connaissent pas de nom, ici l'on s'occupe du voisinage, l'on jase, l'on potine sur le compte d'autrui. A la brune, les seuils des maisons sont garnis de voisins qui causent entre eux. Devant la porte, quelques commères placent des sièges et tiennent salon dans la rue.

C'est dans cette cité que Mme Rocher acheta un petit fonds de mercerie.

Maintenant Marthe, qui avait atteint ses dix-sept ans, suivait les cours d'une école de chant ; Lucy, plus jeune de deux ans, restait au service de la boutique, où passaient des filles en cheveux, des bonnes, des ouvrières de la cité, et toutes causaient familièrement avec la petite. La mère, assagie en apparence, prudente dans son désordre, toujours dehors, sous prétexte de rassortiments, courait la prétentaine avec des commis voyageurs. Le plus souvent, elle rentrait aux heures de repas et se donnait une contenance à cause de ses filles. Celles-ci ne voyaient que trop avant dans sa conduite.

Rocher, continuant son train de parfait employé, fut heureux de ce retour à une régularité apparente. Du moins pouvait-il dîner chez lui entre Marthe et Lucy, qui le cajolaient et redoublaient de tendresse durant les injustifiables absences de la mère. Chaque matin, Lucy l'accompagnait à mi-chemin du bureau; à cinq heures, elle venait à sa rencontre dans la rue Lafayette, et le pauvre diable se sentait tout réconforté par la gentillesse et le sourire câlin de sa fillette. Sa femme n'existait plus pour lui. Tout le passé était pardonné, puisqu'il avait retrouvé la joie et le bonheur en ses enfants.

IV

Marthe avait voulu entrer au Conservatoire. Elle s'était présentée à l'examen d'admission et n'avait pas été reçue. Elle ne s'était pas trouvée « bien en voix » au jour de l'épreuve et aucune protection ne la désigna à l'attention des examinateurs.

L'école de chant où la jeune fille fréquenta était tenue par Ribeaudière, un ex-ténor ayant eu du talent, qui rassemblait à classe pleine tous les fruits secs de l'art vocal. La plupart des élèves femmes n'avaient pas plus de voix que de dispositions artistiques, — partant nulle chance de réussir sur la scène. Presque toutes étaient de petites grues niaises, paresseuses et ignorantes, vivant de galanterie et prenant des leçons de chant par désœuvrement, par genre ou afin de faire illusion et de couvrir d'une étiquette brillante leur industrie réelle.

Le professeur se gardait bien de convenir

qu'elles perdaient leur temps ni d'en décourager aucune. Son principal souci, c'était d'empocher le plus possible de cachets invariablement payés d'avance et de tirer de ses leçons un fructueux revenu. A toutes ses tributaires, il ne cessait de prédire une belle carrière ; il se récriait sur la beauté de leur voix et louait les merveilleux progrès des plus embourbées. En réalité, quelques-unes de ses élèves travaillaient et progressaient encore plus qu'au Conservatoire. Hommes et femmes montaient souvent en scène, variaient leurs morceaux de chant et parfois jouaient des opéras-comiques en un ou plusieurs actes.

Ribeaudière était un malin. Il avait soin de produire ses sujets en des représentations au bénéfice d'œuvres de charité et il comblait ces demoiselles de joie et d'orgueil par les faciles applaudissements d'un public plein de mansuétude. Il avait pour camarades deux ou trois échotiers de petits journaux qui célébraient les mérites de l'excellente école Ribeaudière et félicitaient nommément les jolies chanteuses.

Toutes ces demoiselles avaient des amants mêlés à leurs études. Pour les plus jeunes, de vieux messieurs payant leurs leçons et s'enquérant au professeur de leurs progrès ; d'autres étaient accompagnées de gaillards de trente ans, d'aspect oblique, qui assistaient au cours et avaient des bravos pour tout le monde.

Dans un semblable milieu, Marthe fut vite ini-

tiée à ce que ses compagnons appelaient l'amour, et qui ne fut même pas pour elle le plaisir. D'abord une ignoble aventure de cabinet particulier avec un vieillard libertin présenté par une amie, puis d'autres accointances achevaient la souillure de son corps. Tout ce qu'il y avait dans sa chair de pureté et de pudeur périssait dans la banalité de tels rapprochements. Cependant, en ce débordement de fantaisies changeantes, de liaisons vénales qui la jetaient au milieu du jour dans le lit d'hôtel garni, la jeune fille affectait extérieurement un maintien modeste, et rien de sa conduite ne pouvait être su de ses parents. C'est que, si doux qu'il fût, Marthe redoutait son père ; elle sentait en lui une affection, une tendresse profondes dont elle était touchée malgré son égoïsme ; elle devinait que cette ardeur de paternité aurait porté aux extrêmes le faible et ridicule mari.

Souvent Lucy accompagnait sa sœur au cours de Ribeaudière, et celle-ci lui cacha ses liaisons successives. Bientôt, sûre d'une discrétion absolue, elle ne se gêna plus devant sa cadette. Un matin, elle dit à Lucy :

— « Petite sœur, veux-tu sortir avec moi, nous allons déjeuner avec un de mes amis et nous amuser un peu. » Mme Rocher était déjà dehors. Les deux jeunes filles laissèrent à la bonne la garde de la boutique, prirent de l'argent dans la caisse dont elles avaient la disposition et partirent gaiement.

— « Tu vas voir, Lucy, comme mon ami est beau garçon et spirituel. C'est un artiste plein de talent qui arrivera au théâtre. Tout le monde le dit. » Un peu au delà de la place Moncey, sur le boulevard des Batignolles, Marthe désigna un homme qui attendait : « Le voilà ! » dit-elle et, l'accostant aussitôt : — « Fortuné, voici ma petite sœur dont je t'ai parlé et que je te présente. »

Fortuné Alberty, dit le bel Alberty, est célèbre de Belleville à Montparnasse, dans tous les théâtres suburbains où il tient les grands emplois dramatiques. Que ce soit dans Armand Duval ou dans Buridan, il sait charmer et conquérir la partie féminine du public faubourien. D'une taille au-dessus de la moyenne, assez bien prise, d'une beauté grossière, les cheveux plaqués sur le front, divisés par une raie médiane, les sourcils épais et arqués, l'œil brillant, la moustache cirée en croc, il y avait dans sa tournure, sa mise, sa physionomie et son attitude, du coiffeur, du saltimbanque et de l'écuyer de cirque. Il salua Lucy gracieusement : — « Ma petite sœur, nous ferons une paire d'amis, » serra la main à Marthe avec un regard langoureux et se mit à marcher à ses côtés. Tout en causant, ils arrivèrent aux magasins de la place Clichy. — « Avant le déjeuner, voulez-vous entrer un moment ici avec moi, j'ai besoin d'une paire de gants et d'une cravate fraîche. » Tous trois pénétrèrent dans le magasin. Alberty, après mûr examen, choisit trois cravates

d'un dessin clair et six paires de gants gris-perle ou jaunes. Il mit de suite la plus voyante des cravates, se fit ouvrir une paire de gants et dit d'un ton dégagé, en donnant son adresse : « Vous m'enverrez le reste. » En allant à la caisse : « Paye, ma petite Lucy, murmura Marthe à l'oreille de sa sœur. Je ne veux pas payer moi-même, de crainte de le blesser. Il est très délicat. » Lucy, un peu surprise, solda la facture.

Ils montèrent dans une voiture et Alberty donna au cocher l'adresse du restaurant : les Barreaux Verts. C'était une des vingt guinguettes, sise à la porte de Neuilly, sur la lisière des fortifications où, sous la treille, font ripaille les couples populaires. De ses équipées avec des ouvrières et de petites boutiquières, il avait conservé le goût des cabarets de barrière. Sa nature vulgaire s'épanouissait au milieu des treillages peints en vert, dans ce bout de jardin tout plein d'odeur de friture et de vin bleu, qui lui rappelait le mastroquet où il s'accoudait jadis en son premier état d'ouvrier peintre.

Quand la voiture s'arrêta, Alberty empêcha Lucy de mettre la main à sa poche et donna deux francs au cocher. Dans la guinguette, il fut accueilli, par le patron et les garçons, comme une veille connaissance.

— Vous voyez qu'ici nous serons soignés, mes petites; je suis un ami de la maison.

Ils étaient à table et le comédien, allumé par

la présence de Lucy, se mettait en frais de lourdes plaisanteries, ramas d'histoires de tréteaux et d'ana de foyer de petits théâtres qui faisaient rire les deux jeunes filles. Entre chaque plat, il collait longuement sa bouche sur les lèvres de Marthe, puis se penchait vers Lucy et embrassait tendrement « sa petite sœur ». Il prit plaisir à ce jeu qui troublait la jeune fille, et le recommença. Mais soudain Marthe devint furieuse et pâlit de colère : « Je ne veux pas que tu embrasses la petite, tu sais! » Alberty la plaisanta de cette jalousie et parut dès lors indifférent à Lucy. Cependant qu'il serrait Marthe contre lui avec un geste passionné, son pied chercha sous la table celui de la cadette. Celle-ci, interloquée, n'osa pas d'abord retirer sa jambe. Enfin, elle se dégagea et elle se reculait à chaque instant, poursuivie par le genou de l'homme.

Alberty, autant pour elle que pour Marthe, amena le chapitre de ses bonnes fortunes. Ah! il en avait eu des femmes de toute espèce, et des bourgeoises établies qui l'assommaient de lettres brûlantes, et de belles filles qui l'attendaient en voiture de maître à la sortie du théâtre et se seraient ruinées pour lui, s'il l'avait voulu. Que de fois, il avait été obligé de leur retourner des envois d'argent, des écrins de bijoux. S'il avait gardé quelques bibelots, c'était afin de ne pas les désobliger. Ce drôle étalait fièrement et cyniquement son infamie. Il se renversait sur sa chaise

avec abandon en montrant aux deux jeunes filles l'épingle et les boutons de manchettes offerts par Mme Bocquet, la charcutière de la rue Nollet, et la perle entourée de brillants que Paula de Presles « une dame bien connue » avait ôtée de son doigt pour la passer au sien.

Marthe buvait ces paroles et le contemplait avec des yeux ardents. Lucy ne comprenait pas bien le sens de toutes ces histoires ; elle les trouvait un peu trop fortes et était prise d'un sentiment instinctif de malaise et de répulsion.

Le déjeuner était fini ; il fallait songer à partir ; Marthe lui glissa sa bourse qui contenait un billet de cent francs et de la menue monnaie. Il prit le billet, lui rendit la bourse et demanda l'addition. Elle s'élevait à vingt-sept francs. Alberty jeta négligemment le billet sur l'assiette. Puis, laissant quarante sous au garçon, il ramassa le reste et le fourra dans son gilet.

Marthe avait rencontré l'acteur au théâtre des Batignolles, et, tout de suite, elle s'en était violemment éprise. Jusque-là, aucune de ses toquades n'avait eu cette force et cette durée. La nuit, elle se réveillait pour penser à son bel amant, et, sitôt libre, courait le retrouver dans son garni de la rue des Dames. Alberty l'accueillait avec la fatuité d'un gaillard habitué à de semblables chances. Il se laissait combler de cadeaux, bijoux, bibelots, objets de toilette. Il acceptait aussi les petites sommes d'argent qu'elle ne cessait de puiser dans

la caisse de la mercerie : « Un artiste a tant de charges et gagne si peu ! »

Une intervention brutale termina cette liaison. Alberty était depuis cinq ans le chéri de Mlle Tata, une forte fille, assidue au Rat-Mort et qui prospérait à l'Élysée-Montmartre. Elle apprit par une amie l'infidélité du beau cabotin et le nom de sa maîtresse. Aussitôt, par une lettre injurieuse et menaçante, elle défendit à la jeune fille de le revoir. Marthe ne s'effraya pas de cette missive et n'en tint aucun compte. Huit jours plus tard, à la porte du cours Ribeaudière, elle fut assaillie par une sorte de géante fardée, à la tignasse rousse, qui, le poing en avant, lui sauta à la figure comme une chatte furieuse. C'était Mlle Tata qui défendait son bien contre la concurrence. Marthe, à moitié évanouie, le chapeau arraché, le visage en sang, fut tirée des mains de la fille par des élèves qui sortaient de la classe.

Les ignobles injures de Tata, le scandale de cette scène, l'effroi qu'elle en garda, la guérirent de son goût honteux et elle ne voulut pas revoir le cabotin.

V

— Mais, malheureuse enfant, tu es enceinte !

Dans cette maison où chacun vivait à sa guise, où les filles voyaient à peine les parents, entre deux bouchées, à l'heure des repas, Mme Rocher n'avait pu s'apercevoir de la grossesse de Marthe qui datait de six mois. Ce matin-là seulement, la jeune fille, prise de violentes douleurs au creux de l'estomac et dans les reins, n'avait point eu la force de se lever du lit et avait été obligée de prévenir sa mère.

— Quel malheur ! Comment as-tu fait, toi qui ne sortais jamais que pour aller au cours... avec qui ?

Marthe fondit en larmes :

— « Voyons, dis avec qui, reprit rudement la mère ; quel est le cochon qui t'a détournée, parle ; ils ne sont pas trente-six, je pense ; réponds donc. Il ne s'agit pas de pleurer, mais de dire la vérité. »

Les sanglots de Marthe redoublèrent, entrecoupés de plaintes et de gémissements. Est-ce qu'elle pouvait répondre ; raconter ses saletés de cabinet de restaurant, avouer face à face à sa mère qu'elle avait traîné dans les lits de tous les hôtels garnis de la rue Pigalle et de la rue de Laval. Elle n'était pas plus fondée à assigner une origine à l'être grouillant dans ses entrailles qu'une fille ramassant chaque soir dans la rue son maître de la nuit. Qu'elle se sentait misérable en ce moment, et comme, malgré tout son égoïsme et sa sécheresse, elle avait honte et dégoût de soi-même ! A la fin, pressée de questions, elle murmura entre deux sanglots : — « Je ne sais pas bien, je crois que c'est un acteur, un nommé Alberty. » — « Sale fille, » s'écria Mme Rocher, en lui lançant un soufflet dans un grand élan d'indignation.

Cependant elle resta toute la journée, ainsi que Lucy, auprès du lit de la malade.

Quand, en rentrant, Rocher vit sa fille alitée, il montra une vive inquiétude et voulut de suite aller chercher un médecin. Sa femme l'en empêcha, lui assurant qu'il n'y avait à craindre aucune suite de ce malaise passager. Marthe affirma aussi se trouver mieux et ne plus ressentir de mal. Pourquoi déranger inutilement le docteur, puisqu'elle était déjà remise ? Mais la nuit, ses douleurs devinrent plus fortes ; elle s'agitait dans son lit et poussait des gémissements étouffés. Rocher les entendit de sa chambre et, malgré les

assurances de sa femme, ne put fermer l'œil. A l'aube, il se leva doucement, s'habilla et sortit sans bruit. Une demi-heure après, il ramenait un jeune médecin du quartier qu'il était allé réveiller.

A cette vue, Mme Rocher pâlit. Dans son lit, la malade attérée tremblait d'angoisse. Le médecin l'interrogea doucement sur la nature et le siège des douleurs. A peine trouvait-elle des mots pour répondre. Alors il lui tâta le pouls et, relevant la couverture, palpa la poitrine. Soudain sa main descendit sur le ventre et y resta un moment. Il se retourna et, jetant sur Mme Rocher, sur le père et sur Lucy, groupés autour du lit, un coup d'œil singulier, il les pria de passer dans la pièce voisine. D'un signe, il retint la mère.

Se penchant vers la malade et la regardant fixement :

— « Allons ! mon enfant, répondez-moi franchement. Un médecin, vous savez, est un confesseur. »

Elle se mit à pleurer.

— « De quand datent vos premières relations?... Quand avez-vous commencé ? Dites, mon enfant, ce n'est pas un crime. » — « Il y a quatorze mois. » — « Ne vous êtes-vous point aperçue d'un arrêt mensuel... » — « Il y a trois mois. » — « Vous me paraissez enceinte de six mois. Les douleurs épigastriques, dit-il à la mère, n'ont aucune

gravité. Une simple potion calmante en aura raison. Je vais vous rédiger une ordonnance. »

— De grâce, docteur, fit la malade, dissimulez la vérité à mon père.

Le médecin eut un hochement de tête. Quand il sortit, Rocher l'attendait sur le palier :

— « Eh bien ! qu'a mon enfant ; elle n'est pas gravement malade, n'est-ce pas ? Je vous en supplie, ne me cachez rien ; dites-moi la vérité. »

Il y avait dans la question un accent d'angoisse si profond que le jeune médecin en fut ému et troublé.

— « Tranquillisez-vous, répondit-il évasivement ; ce n'est pas dangereux, ce ne sera pas long... votre femme, votre fille vous diront... »

Il s'inclina et se retira.

Rocher rentra dans la chambre comme hébété et s'assit auprès du lit de Marthe. A chaque instant il se penchait sur la jeune fille qui, pour éviter les interrogations de son père, feignait de dormir. En la voyant si pâle et si défaite, sa poitrine se serrait. L'avant-veille encore, elle était gaie, bien portante. Pourquoi sa femme et Lucy dissimulaient-elles la cause de la maladie ; pourquoi le docteur l'avait-il écarté, lui le père, pour examiner la jeune fille.

Soudain, une pensée affreuse entra dans son cerveau comme une lame aiguë, un flot de sang lui brûla le visage. Sans mot dire, il se pencha sur le lit, et, maintenant Marthe couchée, d'un geste

brusque il renvoya les couvertures et releva la chemise jusqu'au cou. Alors il vit le corps nu de sa fille. De la ligne des chairs émergeait la rotondité du ventre, et la peau, blanche, tendue se crispait en brusques ressauts : les poussées du petit être agité par les terreurs de sa mère. La maternité honteuse s'accusait là dans les mouvements instinctifs de la vie fœtale.

— « Ah ! mon Dieu, gémit-il, rejetant le drap. Ah ! mon Dieu, » répéta-t-il, la tête entre ses mains, plié sur le bord du lit. Ce fut une clameur déchirante, pleine de sanglots entrecoupés, par où s'échappaient toutes les humiliations bues, les hontes refoulées du passé, — le grand désespoir, le profond navrement du présent. Quoi ! après la femme, la fille ! Cette enfant gracieuse, au teint frais et rose, une salope comme sa mère ! Et ces sanglots d'homme, ce verbe confus, bramaient la plainte de la bête aux abois acculée par la meute hurlante des douleurs et des méchancetés humaines ; le lamento de détresse d'un être faible et timide, impuissant au combat, à la défense, fait pour les larmes.

— « Allons ! grande bête, ne pleure pas comme ça : tu vas mettre toute la maison en révolution. Qu'est-ce qu'on va penser de nous ? Les voisins sont assez méchants déjà. »

A cette voix il se redressa, la face congestionnée, terrible : « Putain ! » murmura-t-il en sons étranglés. Puis, soudain, sa rancune, sa colère

amassées éclatèrent violemment : « Sale putain, vache, traînée, roulure du ruisseau, c'est toi, c'est ta faute, ta faute. » Il s'était rué sur elle, il l'avait saisie à la gorge et lui infligeait tout ce qu'il savait d'injures, d'appellations ordurières. Bientôt, ivre de fureur, il la frappa, la jeta à terre, la trépigna ; il l'aurait tuée devant ses filles stupéfaites et glacées si Lucy n'était intervenue et ne lui avait pris les bras en suppliant désespérément : « Oh ! mon cher papa, je t'en prie, pardon ! ne tue pas maman, ne lui fais pas de mal. »

Aux supplications de sa fille, Rocher lâcha prise. Tandis que la malheureuse se relevait tout ensanglantée, il sortit après avoir mis dans sa poche ce qu'il y avait d'argent à la maison. Il erra comme un fou à travers les rues et se trouva machinalement à la porte de son bureau. Il haussa les épaules et rebroussa chemin. Un moment plus loin, il était attablé à un café, demandait du cognac au garçon et en vidait un grand verre d'une seule lampée. Il se remettait en marche, regardant les passants, les femmes surtout, d'un air hébété, grognant entre ses dents ce mot : putain. Un café désert des Champs-Élysées le retenait et il y avalait coup sur coup les verres d'absinthe, à regret, comme un médicament. Puis le voici qui s'asseyait devant Guignol, aux sons d'un violon grinçant la polichinelle et regardait niaisement. Sur l'estrade, Polichinelle donnait du bois vert au commissaire ; les coups drus comme grêle bat-

taient les reins en cadence, accompagnés par les rires de l'assistance. Rocher se sentit touché de compassion pour l'homme noir. Ce pauvre hère ridicule, représentant le devoir, la famille, rossé par le paillard, il lui sembla que c'était lui. Mais emplirent l'air des cris joyeux d'enfants, des exclamations de plaisir, des claquements de petites menottes. Un parterre de babys et de fillettes, les yeux brillants, les lèvres entr'ouvertes, faisaient fête à la danse et s'enthousiasmaient au spectacle. Maintenant, il se rappelait que jadis, au temps des chères illusions, il avait, durant les vacances, mené ici ses deux fillettes ; il entendait leurs rires, les commentaires de Lucy, la voix argentine, le babil délicieux de cette Marthe qui, le ventre plein d'une maternité honteuse, geignait là-bas aujourd'hui, et de son cœur gonflé montait un long sanglot qui éclatait en larmes dans ses yeux. Vite il quittait cette place funeste, il avait hâte de fuir la promenade enfantine, et c'était encore la voiture des chèvres, les cerceaux des gamins, le kiosque aux sucreries, la Barbarie des chevaux de bois, qui lui répétaient ces inévitables souvenirs.

Il est sur le boulevard. La tête vide, le corps ballant, comme poussé par un grand vent d'orage, il est traîné dans le courant de la foule, entre la Madeleine et la rue Drouot. Il traverse la chaussée et recommence le même chemin sur l'autre trottoir. De nouveau, il touche à la grille

de la Madeleine et continue sa navette. Il voudrait se perdre, oublier, s'enfuir et disparaître dans la nuit qui tombe. Cependant, de chaudes vapeurs lui montent au cerveau; sous son front un bourdonnement confus, des coups sourds contre ses tempes; devant ses yeux tourbillonnent mille lumières, dansent les becs de gaz, les voitures, les maisons. Épuisé, les jambes vacillantes, il arrive place du Château-d'Eau. Il se laisse choir sur une banquette d'estaminet. Il boit encore de l'absinthe.

Neuf heures ont sonné : il a faim. Il entre dans un restaurant, d'apparence élégante, où, sur la carte offerte, il choisit les mets recherchés, aux dénominations ignorées; il commande des vins chers. Il vide gloutonnement les plats sans savoir ce qu'il mange, il avale les verres de vin sans goûter ce qu'il boit. A la fin, il s'endort à demi sur sa chaise. Un garçon le réveille en plaçant devant lui l'addition : dix-huit francs. Il pose bruyamment vingt francs sur l'assiette et sort.

Où aller à présent : comment ne pas retourner en ce logis maudit qui lui fait horreur. Il recommence ses errements fiévreux sur le boulevard, heurtant les passants, s'arrêtant aux boutiques, à peine ivre pourtant, car, en son énervement, l'alcool et le vin ont manqué de puissance. Au coin de la rue Saint-Martin une femme l'accoste. Il hésite, il ralentit le pas sans même la regarder. Est-ce que celle-là n'occupera pas

une de ces heures si lentes à courir, est-ce qu'elle ne lui versera pas dans le sang les philtres de débauche qui font oublier? Habituée à ces tergiversations, la raccrocheuse insiste en murmurant une promesse obscène. Elle demeure là tout près, elle ajoute que « ce ne sera pas cher ».

Il l'a suivie dans une petite rue voisine, il monte derrière elle l'escalier tortueux d'une sordide bicoque. Ils parviennent à la chambre où veille une lampe à pétrole baissée. Un tapis effrangé couvre à peine les dalles rouges déteintes, un lavabo de pichpin, un lit d'acajou aux draps entrebâillés attendent l'hôte. Prestement la fille a relevé la mèche de la lampe, retiré son chapeau, ôté son waterproof. En un tour de main, elle s'est débarrassée de son peignoir et a laissé couler sa chemise le long de ses hanches sur les bas et les bottines. Il contemple cette nudité d'un air hébété : la tête, effigie vulgaire emplâtrée, aux yeux mornes, aux lèvres de carmin, la graisse molle des chairs, les seins vagues, le ventre flasque et décadent ; elle a défait son peigne par un geste coquet et un flot de cheveux noirs roule sur ses bras jaunes. Elle s'est approchée de lui, pressante et caressante : « N'est-ce pas que je suis bien faite, touche donc mes cheveux. » Bientôt, sachant l'homme à point, elle sollicite son petit cadeau, et obtient sans peine les dix francs qu'elle réclame. Alors elle regrette de n'avoir pas demandé davantage

et quémande encore deux francs pour une canette.

— « Allons, mets-toi à ton aise, mon petit homme chéri, » et elle l'aidait à se déchausser et à ôter son paletot. Mais lui, tout novice à ces rencontres vénales, demeurait gauche et stupide, sans avancer. La fille, le dévisageant, faillit pouffer de rire : « Ah ! mon chéri, quelle drôle de tête tu as ; on dirait que tu vas faire ta première communion. »

Cà, la débauche ! Il lui vint cette lâcheté de regretter à ce moment même les embrassements de sa femme. Il gisait sur le lit, écœuré, inerte, soudain repris par un grand mouvement de désespoir ; il était tout prêt à hurler de douleur. Puis, la fatigue, l'émotion, l'ivresse, le mettaient dans une sorte de torpeur et, tandis que la fille, fredonnant un air de valse, s'attifait rapidement, il s'endormait d'un sommeil lourd.

— Hé ! chéri, tu ne fais pas ta toilette ? Comment le voilà qui dort ?... Hé ! gros farceur, tu sais que ça change, si tu me fais perdre ma soirée et ma nuit. Bah ! il a l'air d'un bon garçon... Je suis esquintée... Après tout, tant mieux, je ne sortirai plus.

Et elle s'étendait auprès de lui.

Dès lors, Rocher ne retourna plus à son bureau. Le matin, il quittait le logement de la cité Gailhard, battait le pavé durant tout le jour, rôdant, flânant, avec de longues stations dans les estaminets. Presque chaque soir, il revenait, com-

plètement ivre, surexcité, menaçant. Alors il mettait le poing sous le nez de sa femme et ce mot « putain » lui revenait aux lèvres dans chaque hoquet. Après les injures, les coups ne tardaient point. C'étaient sans cesse des cris, des appels désespérés, qui rassemblaient les passants sous les fenêtres, suscitaient des protestations dans toute la maison et faisaient scandale dans la cité.

Marthe n'osait paraître ; Lucy, à la fin, parvenait malaisément à apaiser son père, à le décider de se mettre au lit. Elle lui disait de douces paroles, elle le câlinait, mais il semblait que toute affection pour les siens fût éteinte en lui. Certain soir qu'au plus fort d'une scène elle s'était jetée entre ses parents, en suppliant l'ivrogne furieux : « Papa, tu ne me reconnais pas, c'est moi, ta Lucy, » il la repoussa durement : « Est-ce que je sais seulement si tu es ma fille ? »

Six semaines plus tard, il se mit au lit et ne se releva pas. Durant la nuit, il fut pris de crampes, de frissons, de vomissements de sang, de délire. Au matin, l'agonie commença ; Lucy, qui ne quittait pas le chevet de son père, l'entendit, tant qu'il put émettre un son, râler ces mots : « Quelle existence !... Pauvres enfants !... » A cinq heures du soir, ce fut fini !... Elle se jeta en criant sur le corps de son papa. Elle sentit que le meilleur de sa part d'amour s'en était allé et colla ses lèvres sur le visage si bon et si doux, affreusement

jauni par la mort. Mme Rocher survint et, comme, dans un rictus suprême, la bouche s'était tordue béante, elle la ferma, passant sous le menton une bande fixée au sommet de la tête.

Rocher ne fut pleuré que par sa cadette. Marthe avait fini par avoir tellement peur de son père que cette mort, dont elle était la cause, devint pour elle un soulagement. Mme Rocher ne se donna pas la peine d'affecter la douleur, et son indifférence fut remarquée par tout le monde.

Trois semaines après l'enterrement, un commissaire de police se présentait à la boutique et arrêtait la veuve, en vertu d'un mandat d'amener lancé par le procureur de la République. Frappée de terreur, elle était conduite au dépôt et apprenait le motif de son arrestation : elle était prévenue d'empoisonnement sur la personne de son mari. Les querelles scandaleuses du ménage, la mort subite de l'employé, la cynique attitude de la veuve, avaient été commentées dans le voisinage.

Les faits, amplifiés, exagérés, tournèrent au drame dans la bouche de méchantes commères. Huit jours plus tard, toutes les portières de la cité répétèrent qu'elle était une empoisonneuse, une meurtrière débauchée. Il s'était bientôt trouvé la bonne âme qui traduisit ces rumeurs sous forme de lettre anonyme au parquet. Une enquête avait été ordonnée où la conduite de Mme Rocher vint donner du crédit à l'accusation

auprès de magistrats associant indissolublement en leur esprit le libertinage et le crime.

L'arrestation de la mère laissait les deux jeunes filles affolées, isolées, en proie à la curiosité, aux questions, aux consolations indiscrètes du quartier. Marthe se consolait vite de cette nouvelle catastrophe; elle vendait à vil prix en bloc tout ce qui restait de marchandises dans la boutique et quittait la maison en emportant l'argent pour faire ses couches. Lucy, abandonnée, était obligée de frapper à la porte de Mme Foucart, à Arcueil. L'aïeule irritée, aigrie, traitait mal sa petite-fille et ne la recevait qu'à regret pour ne point la laisser dans la rue.

Cependant, l'innocence de Noémie, la stupidité de l'accusation, ne tardaient pas à apparaître. Le corps de Rocher, qui même dans la mort n'avait point trouvé le repos, était exhumé; l'autopsie pratiquée n'avait révélé aucune trace de poison. L'opinion du médecin qui l'avait soigné aux derniers moments et avait conclu à une décomposition du sang ne pouvait plus être révoquée... Remise en liberté, vieillie par les larmes d'angoisse, Mme Rocher courut à Arcueil se jeter aux pieds de sa mère. Elle implora humblement son pardon. La vieille femme, par lassitude, pour avoir la paix, s'attendrit et se laissa arracher la promesse d'une petite pension mensuelle de cent francs.

Elle loua un logement au bout de la rue Nollet et y vécut pauvrement avec Lucy. Quant à Marthe,

elle ne se donnait même pas la peine d'écrire aux siens. Par hasard, ils surent qu'elle avait eu une fille et que, trois mois plus tard, elle était engagée comme seconde chanteuse au théâtre de La Haye. Elle ne répondit pas aux lettres de sa mère et de sa sœur. Elle était pourvue, sa fille en nourrice; les autres ne lui rappelaient que de pénibles incidents.

Lucy aimait la lecture et avait une imagination à la fois exaltée et vagabonde que les malheurs récents n'avaient point tempérée. Le théâtre qu'elle avait entendu célébrer dès son enfance lui parut une oasis ouverte aux filles pauvres et ambitieuses. Par lui, elle échapperait à la misère, au dégoût de son milieu. Elle ne manquait ni de mémoire, ni d'une certaine intelligence. Une amie lui donna le conseil de suivre, comme auditrice, les cours du Conservatoire, et elle y acquit les premières notions de la diction. Enfin, un an après la mort de son père, s'étant présentée au concours d'admission, elle fut reçue élève et désignée pour la classe de comédie de Champanet.

VI

« Je n'ai jamais couché avec un cabot, jamais je ne coucherai avec un cabot. » C'est la litanie consacrée que les anciennes du théâtre répètent aux novices, c'est la profession de foi que les comédiennes proclament en toute circonstance devant les amis, les amants, les camarades et les indifférents. Pas une pourtant qui dans sa vie n'ait donné place de cœur, de fantaisie ou de libertinage à l'acteur.

Parmi les dix jeunes filles de la classe Champanet, quatre ne se préoccupaient pas du tout de leurs études : de la prononciation, de l'émission et de la diction, et n'avaient point souci de leur carrière dramatique. Peu leur importait le résultat de l'examen trimestriel; elles n'avaient nulle envie d'être admises au concours de fin d'année ni d'obtenir les récompenses qui décident l'engagement à la Comédie-Française ou à l'Odéon. Seulement

la mention d'élève du Conservatoire leur semblait bonne sur les cartes de visite. Ainsi elles se plaçaient au-dessus du commun des filles et pouvaient relever, par une rubrique artistique, leur commerce de galanterie.

Les autres élèves, au contraire, se donnaient toutes à leurs études. Leurs plus chers intérêts consistaient dans le succès du concours final. Aussi s'ingéniaient-elles à s'attirer les conseils, les leçons, les encouragements du maître. Jamais elles n'étaient plus heureuses qu'à leur tour de monter sur l'estrade et de réciter avec le camarade choisi pour la réplique une scène depuis longtemps apprise; rares tours, car, durant les deux séances hebdomadaires, Champanet s'occupait plus de lui-même que de ses élèves. Les autres jours, elles assistaient aux cours des classes voisines, où chacune, dans sa vanité éveillée, cherchait à comparer sa propre adresse à la diction bien stylée d'une rivale.

Le professeur, artiste arrivé, sociétaire de la Comédie-Française, apparaissait à toutes comme un être d'essence supérieure. Chaque fois qu'elles allaient à la Comédie, dans la loge du Conservatoire, elles participaient au nouveau triomphe des maîtres, applaudis et acclamés. Leur admiration s'étendait aux acteurs des autres théâtres, à tous ceux qui, par l'habitude, l'expérience, le don, avaient gagné la renommée dans cet art où elles étaient à l'abécédaire. Mais des repré-

sentations de charité, dans lesquelles les élèves du Conservatoire jouaient de petits rôles, avaient rapproché certaines d'entre elles de ces illustres. C'est ainsi que Marguerite Nastorgue avait appris le chemin de la loge de Tournier, le fameux tragédien de l'Odéon; maintenant, elle y avait élu domicile de nuit, disaient les bonnes langues du théâtre. L'aventure avait retenti jusque dans la classe de Champanet. « Eh bien! Nastorgue, disait un jour celui-ci à la jeune fille absorbée dans une contemplation vague, ne vous ai-je pas dit de monter en scène, qu'attendez-vous donc?... »

— « L'omnibus de Clichy-Odéon, » avait repris méchamment Chardon. Et toute l'assistance, même Champanet, de rire.

Ainsi, un spectacle à bénéfice avait mis la petite Éva Tilloy en présence du gros Michelet, du Palais-Royal, et elle avait été séduite par la bouffonnerie violente du comique. Ce poussah, avec sa tête de citrouille aux yeux écarquillés, au nez aplati, à la bouche lippue et énorme de Hottentot, n'était point insensible aux bonnes fortunes. Ignoblement vicieux, il se délecta de la dépravation précoce de la petite et s'ingénia à lui apprendre des grimaces ignorées. Leurs relations durèrent longtemps intermittentes, car Michelet était marié et avait peur de sa femme, une virago maigre et nerveuse, jouant les duègnes à la salle Montpensier; d'autre part, Tilloy redoutait fort sa mère l'ou-

vreuse, qui lui distribuait, au moindre prétexte, de solides raclées.

Clara Savin était entretenue par un riche coulissier, et le coupé qui la déposait devant la porte du Conservatoire lui avait valu la haine de presque tous ses camarades, hommes et femmes. Fille de petits brocanteurs juifs, de son vrai nom Dinah Lévy, elle avait l'ambition et la ténacité des femmes de sa race; jetée à seize ans sur les planches aux figurations et aux féeries, elle eut vite honte de ce métier de grue. A vingt-deux ans elle vint s'asseoir sur les bancs du Conservatoire, préparée par des leçons particulières, mue par une volonté énergique. Poignée par la passion du théâtre, elle se jura d'être une vraie comédienne.

Aussi acteurs et débutants, les vieux routiers et les conscrits, tout ce qui occupait le premier plan de la scène ou en approchait, était certain d'être accueilli à lit ouvert par cette belle et désirable fille. Depuis longtemps, elle n'était plus rigoureuse aux formalités d'entrée et sa sensualité impérieuse trouvait son compte à ces rencontres. Plusieurs des petits jeunes gens du Conservatoire en avaient tâté; le dernier élu en date avait été David, le joli-cœur, celui-là même qu'une quinquagénaire haute en couleur, « sa tante », guettait souvent à la sortie des cours. Mais depuis quelques mois, Clara dédaignait ce genre d'amoureux. On la rencontrait partout avec une élève d'une classe

voisine, Jeanne Durel, ingénue de seize ans, à la tête angélique d'un ovale allongé, aux bandeaux plats, aux grands yeux bleus, une vierge de Greuze, qu'on avait surnommée « La Mascotte », et mille bruits honteux couraient parmi les élèves sur l'intimité des deux inséparables.

Pour Lucy Rocher les conditions matérielles de l'existence étaient misérables. Les cent francs par mois de la grand'mère Foucart suffisaient péniblement à payer le logement, le vêtement, la nourriture de la mère et de la fille. Les deux femmes vivaient piteusement dans un perpétuel débat contre le besoin, taillant et cousant leurs vêtements et leur linge, lavant et repassant. A leur repas, de la charcuterie, saucisses, pommes de terre frites, un vin affreux acheté à soixante-dix centimes le litre chez l'épicier. A peine si deux ou trois fois par an, au jour de l'an, à l'anniversaire de sa naissance, Lucy tirait à sa grand'-mère le don d'une quarantaine de francs.

Ces aubaines lui permettaient de renouveler sa toilette; par des prodiges d'adresse, elle parvenait à donner une façon élégante à ses robes économiques et à garder dans toute sa personne une manière de coquetterie.

Mais en ce logis mal éclairé de la rue excentrique, étroite et boueuse, l'imagination de la jeune fille fermentait et s'échappait de la sombre demeure sur l'aile des rêves d'avenir. Est-ce que le théâtre n'était pas le plus beau cadre où pût res-

sortir une femme, est-ce qu'il ne ménageait pas à ces comédiennes élues toutes les jouissances : la célébrité, la fortune et l'amour ? Pourquoi ne serait-elle pas l'une de ces favorites du public dont les journaux répétaient sans cesse les noms, célébraient le charme et le talent, racontaient les aventures tissées de soie et d'or? N'avait-elle pas eu un accessit au concours de fin d'année, et Champanet ne lui avait-il pas dix fois promis une belle carrière? Par les froides nuits d'hiver, couchée dans son lit de fer étroit, la soirée de ses débuts hantait son esprit d'une vision radieuse.

Un rôle nouveau, mi-partie d'ingénue, mi-partie de jeune première à la fois rieuse et touchante, lui était dévolu; elle y mettait toute son âme, et les spectateurs du Théâtre-Français, transportés, frémissaient de plaisir à cette révélation.

Elle était rappelée trois fois, saluée d'applaudissements éclatants et rentrait, consacrée célèbre par le Tout-Paris, dans sa loge pleine de bouquets... Et Lucy s'endormait au parfum des roses, au bruit des acclamations.

D'autres pensées assiégeaient ses nuits et versaient la fièvre dans son sang. A répéter sans cesse des mots d'amour, à l'étude constante de l'expression et de l'effet des sentiments amoureux, à feindre sans cesse les baisers, les caresses, les pâmoisons entre les bras d'un homme, il lui était venu l'ardent désir des sensations ignorées d'ai-

mer et d'être aimée. Elle n'avait pu assister aux ruts maternels, aux fantaisies libertines de sa sœur sans en être corrompue. L'aliment qu'elle donnait depuis longtemps à ses sens précocement éveillés les irritait au lieu d'en apaiser la faim. Toutes les confidences de ses camarades, les récits d'ardentes nuitées complaisamment étalées par Clara Savin, brûlaient le cerveau de la solitaire Lucy, durant les heures de tentation, et elle se tordait sur son lit, sans trouver l'apaisement ni le repos, serrant l'oreiller sur sa poitrine comme un bien-aimé imaginaire. Une fois, elle avait répondu par serrement de main à Jeanne Durel qui, furtivement dans un couloir, l'avait embrassée en pleine bouche, à lèvres humides. L'ingénue à la tête angélique l'avait emmenée chez elle, après la classe, et l'y avait retenue deux heures. Elle était sortie de là honteuse, dégoûtée d'elle-même et n'avait plus voulu depuis retourner chez la « Mascotte ».

Mais ses rêves et ses désirs n'avaient tardé à s'incarner dans Raillard. Ce grand garçon à la tête étroite et maigre, aux yeux caves, au long nez recourbé, sur un menton proéminent, n'était rien moins que beau, et sa laideur comique portait au rire bien plutôt qu'à de tendres sentiments; mais son allure roide et prétentieuse, son ton uniformément solennel et déclamatoire parurent à ses condisciples la marque du talent, les signes d'un tempérament puissant.

Sur quelques succès de théâtricules provinciaux, il avait conçu une haute idée de soi-même qu'il imposait à tous ses camarades. Il s'aperçut de l'impression qu'il avait produite sur Lucy et, flatté d'avoir plu à cette jolie fille, il se montra attentif et galant avec dignité et ne douta point d'une victoire définitive. Mlle Rocher fut flattée des soins de l'acteur, et son goût pour lui se doubla de vanité satisfaite, très fière d'être recherchée par celui-là qui était admiré de toute la classe.

Ce furent d'abord des pressions de main, des conversations dans les coins, puis des rendez-vous à la brune dans les squares, dans les allées du parc Monceau, quand elle pouvait échapper à la surveillance de sa mère, enfin les longues stations sur les bancs, les promenades en voiture le long des quais et les embrassements, les baisers, les caresses qui la grisaient. Lui la suppliait de se donner : « Chère adorée, sois à moi, je n'aime que toi au monde. » Lucy se débattait, résistait effrayée, ayant présentes à l'esprit les funestes conséquences de l'aventure de sa sœur.

Mme Rocher avait remarqué l'inclination de sa fille et pris Raillard en aversion. Elle surveillait sévèrement Lucy et, quand elle ne pouvait l'accompagner, elle lui demandait un compte exact de ses heures d'absence. Aussi finit-elle par la surprendre en conversation avec l'acteur au parc Monceau. Alors elle éclata en reproches, en injures : « Petite sotte, petite imbécile, tu seras

bien avancée quand tu te seras fait planter un enfant, comme ta sœur par ce sale cabot : il est bête, il est vilain, il est crasseux, il pue la province, il n'a aucun talent, ce grotesque..., non, non, aucun. »

Aucun talent, Raillard, que tout le monde se proposait comme un exemple au Conservatoire, lui que même Champanet enviait : ces mots partaient d'une méchante femme et d'un cœur dur. Lucy, outrée, fut vaincue dans ses résistances et ses terreurs ; elle se sentit prête à réparer l'injustice maternelle.

VII

Elle consentit à se donner.

Elle rêvait pour litière d'amour un moelleux et odorant tapis de roses dans un bois profond où les hautes futaies mêlées laisseraient passer un coin de ciel. Elle le suivit dans un hôtel garni de la cité Bergère, car ni leur situation ni leur bourse ne permettaient d'idylle forestière.

A trois heures de l'après-midi, au commencement de l'hiver, la cité est sombre et semble endormie en marmotte jusqu'au premier coup de soleil. De rares passants affairés s'empressent vers le faubourg Montmartre. Un apprenti typographe, le crayon sur l'oreille, s'arrêta pour dévisager Lucy, d'un œil effronté; elle rougit comme si ce gamin avait deviné où elle allait et attendit qu'il se fût détourné pour rejoindre son amant.

Raillard et Mlle Rocher entrent dans le vestibule d'un hôtel. A droite, dans une pièce qui tient

de la loge de concierge et du salon, deux femmes attablées jouent aux cartes. L'une, énorme, les traits noyés dans la graisse, les cheveux teints en jaune, congestionnée par l'émotion du jeu ; l'autre, longue, maigre, les cheveux blancs tombant en tire-bouchons, fixe sur sa partenaire ses yeux perçants, points lumineux d'un visage plissé et flétri.

Raillard frappe au carreau de la porte vitrée, Lucy se dissimule en arrière.

— Entrez, grogne la femme aux cheveux jaunes ; (et plus bas) : c'est assommant de ne pouvoir jouer tranquillement.

— Nous désirerions une chambre...

— Parfaitement!... Pardon... Je suis à vous... Mille d'as!... Pour combien de temps?

— Mais... pour aujourd'hui.

— Oui, oui, parfaitement! Et son regard passe par-dessus Raillard pour examiner Lucy, immobile dans le corridor... « C'est cent sous ; entrez donc, monsieur... »

L'hôtelière et la dame aux tire-bouchons ont déposé les cartes, et leurs yeux curieux, complaisants et narquois, guettent le moment où Lucy sera obligée de se montrer en passant.

— « Célestin, conduisez Monsieur et Madame au 19. » Quand ils furent sur l'escalier : « Elle n'est pas mal, cette petite... Il ne va pas s'embêter, ce grand noiraud. »

— Il a l'air artiste. Ce doit être un photographe.

— Plutôt un acteur, reprit l'hôtelière. A vous à jouer, mademoiselle Corbulon, j'ai annoncé mille d'as.

Ils ont monté les deux étages de l'escalier obscur où deux fois Lucy buta du pied sur le tapis troué, et ils sont introduits dans une chambre poussiéreuse, aux tentures décolorées. Le mobilier est d'acajou passé au rouge terne et crasseux.

Sur la cheminée, entre deux coupes noires, pendule en zing, détraquée, dont les aiguilles se sont arrêtées sur midi « l'heure du berger », dit finement Raillard. Il a pris la jeune fille par la taille et colle un long baiser sur ses lèvres. Mais elle se dégage doucement, avec un geste de pudeur et s'assied frémissante, un peu accablée sur un fauteuil avachi aux ressorts en saillie; elle se lève en riant à part soi de ce comique des choses qui se mêle aux crises de la vie et son œil erre machinalement sur les lainages des rideaux mangés par la poussière et le soleil, cherchant à en préciser la couleur primitive, puis sur les draps d'un blanc gris, pour s'attacher à une lithographie accrochée en face du lit, laquelle représente Rouget de l'Isle chantant la *Marseillaise* devant la famille Dietrich, à Strasbourg. Rouget, le bras levé, le pied en avant, intéresse vivement Lucy; elle lui attribue une vague ressemblance avec son amant. Par cette pente d'imagination, elle finit par trouver sa propre image en l'une des

demoiselles Dietrich formant galerie au second plan.

Raillard s'examine un moment devant la glace et passe la main dans ses longs cheveux noirs avec un sourire satisfait. Il est accoutumé aux aventures, il a l'habitude des bonnes fortunes. Celle-ci, sans le surprendre, lui inspire un mouvement de vanité satisfaite. Dans sa dernière campagne théâtrale, à Rouen, il a reçu maintes déclarations et demandes de rendez-vous ; mais ses adoratrices n'étaient que chambrières et femmes de maison. Cette fois s'offrait à lui une charmante fille fraîche et innocente. Il y avait de quoi contenter son orgueil bien plus fort que sa luxure.

Il se déshabilla lentement, déposant ses vêtements en bel ordre sur une chaise. Puis, quand il fut dévêtu, après un moment d'hésitation, il ôta sa chemise et son tricot de laine. Alors, la lumière, tombant de la croisée, éclaira en plein le grand corps maigre aux longs membres décharnés, la saillie des os contre la peau noire et velue, les guiboles un peu cagneuses terminées par les chaussettes trouées, d'un bleu pisseux. A cet étalage de nu, Lucy eut un geste de honte : « Oh! mon ami! oh! Victor! » fit-elle, en se détournant à demi interloquée, rougissante, et elle attacha avec une épingle à cheveux les deux rideaux de la croisée pour intercepter le jour.

Puis, cachée derrière le lit, elle commence à

retirer ses robes. Elle regrette maintenant d'être venue là : plus de curiosité, ni de désir, mais une angoisse qui lui serre le cœur. Il n'a pas été convenable tout à l'heure, il n'a pas ménagé sa pudeur, il la traite comme une fille ; ne s'est-elle pas aperçu qu'il n'était ni propre, ni soigné, pas beau non plus ! Et toutes les cruelles remarques de Mme Rocher sur Raillard reviennent en ce moment à l'esprit de Lucy. C'est tout de même bête ce qu'elle fait là... Qu'adviendra-t-il pour elle de cette liaison avec un cabot... s'il allait lui planter un enfant... Elle est envahie par l'envie de remettre sa robe et de s'enfuir. Oh ! non, ce serait vraiment trop ridicule. Elle l'a voulu, tant pis pour les conséquences.

Il l'a appelée d'une voix câline : elle s'est glissée dans le lit. Ardemment, l'homme la serre entre ses bras dans un élan de joie : « Je suis le roi de la terre, » mais au contact de cette peau moite, du corps osseux, elle s'est reculée par un mouvement de répulsion indéfinissable. Lui, tendre, suppliant, l'attire, l'anime de ses baisers et, tout plein de l'éloquence du désir, communique son ardeur à sa compagne. Et, la tête perdue, la chair brûlante, docile, elle souffre son approche.

Son approche, — un brutal déchirement de tout son être, une douleur atroce, une sensation foncière de dégoût : c'est ça l'amour ? Elle a poussé un cri, tombée dans cette sorte d'anéantissement physique où la pensée aiguë court des

milliers de lieues. Ah ! le butor, l'imbécile, comme il lui a fait mal. Quoi ! c'est ça le fond de l'humanité, autour duquel tournent et chantent les poètes, les écrivains, les auteurs, les faiseurs de vers, de pièces et de romans, c'est l'origine et le but de tout ce qu'elle sait. Quoi ! frottement sans plaisir en un cloaque, mouvement ridicule, maternité redoutable, c'est ça l'amour ? Soudain passa dans sa pensée comme une divination de sa destinée, le spectacle de son petit corps sanglant, sans cesse prostré sur un lit banal, réceptacle des poussées de l'humeur des mâles. De tous les côtés, ils apparaissaient, des jeunes et laids comme Raillard, des vieux malpropres et répugnants qui tous, déboutonnant leurs culottes, se vautrent sur sa chair endolorie avec le même geignement amoureux. Alors, prise d'une tristesse et d'un désespoir immense, elle se prit à pleurer, et ces larmes abondantes lui ôtèrent le poids qu'elle avait sur l'estomac et la soulagèrent. Raillard ne comprenait rien à cette douleur. Il lui essuyait les yeux et la consolait de son mieux : « T'ai-je fait mal, lui dit-il, ma chérie ? — Non, lui répondit-elle par contenance. — N'est-ce pas que tu as été bien heureuse entre mes bras ? » Elle eut envie de lui rire au nez ; et tout à coup elle le vit bête, grossier, vulgaire, tel qu'il était.

— « Il faut prendre quelques précautions, ajouta-t-il, tu devrais te lever... » Et comme il s'approchait d'elle, la caressant et l'embrassant :

— Laisse-moi tranquille, je suis toute brisée.

Par l'entrebâillure des rideaux mal joints, de la fenêtre filtrait une traînée de lumière qui courait brillante sur le rêve de la lithographie de Rouget de l'Isle.. L'œil de la jeune fille fut attiré par cette surface scintillante; machinalement elle regarda. Maintenant, il ne lui parut plus que le chanteur, le bras levé, le jarret tendu, le visage exalté ressemblait à Raillard. Mais au milieu du groupe des autres personnages, la brunette des demoiselles Dietrich avait pour elle un sourire doux et indulgent. Elle éprouva un grand apaisement, gagnée par le calme béat et ineffable qui souvent vient aux âmes nerveuses de sensations rudimentaires. Dans un retour de douceur, de câlinerie et d'abandon, elle se rapprocha de son amant. Et depuis elle n'entendit jamais la *Marseillaise* sans une pointe de tristesse, vite changée en folle envie de rire.

VIII

Au deuxième étage d'une maison de la rue de la Victoire, dans un petit salon-boudoir luxueusement meublé, attenant à une vaste pièce dont, à travers une glace sans tain, on peut apercevoir le somptueux mobilier et les tentures de soie, Éva Tilloy et Lucy Rocher, assises, causent ensemble.

Éva est complètement à l'aise, comme en un logis familier dont elle semble faire les honneurs à sa compagne.

Celle-ci est embarrassée, mal à l'aise et regarde à chaque instant du côté de la porte.

— Prends patience, ma chère, lui dit Éva; j'ai annoncé ta visite à Mme Materne; elle a le plus vif désir d'entrer en relations avec toi. Elle doit être retenue par une affaire, car elle serait déjà près de nous. C'est une excellente femme, bien élevée et très exacte, qui m'a rendu de grands services et te sera très utile. Seulement ne fais pas

la bête et débarrasse-toi de scrupules ridicules.

— C'est que je vais manquer la classe de maintien... le temps passe... et si maman vient me chercher au Conservatoire.

— Laisse-moi tranquille avec ta classe de maintien. Ah ça! est-ce que tu soupirerais après la maîtresse de grâce, la grande Firmini, son baragouin italien, sa figure de ramoneur, ses moustaches, ses becquottements et le reste. Je vais te la donner, la leçon de maintien : « Bongiornio mio cara, il souis en gran felicita de te voir ; » ici, un baiser sur la bouche qui dure le temps de faire un enfant. Chacune est obligé d'y passer à son tour, de se piquer les lèvres à son poil et de sentir sur sa bouche la langue rapeuse de cette vieille sale.

Lucy sourit : « Ma petite Éva, tu exagères. »

— Avec ça qu'on ne la connaît pas, la grande chabraque : « Véné ce moi, ma minnionné, je ve te montré oun pas » et quand on va chez elle, le lendemain, c'est une bataille. Elle est plus enragée qu'un homme, elle se jette à genoux, elle pleure, elle supplie dans son affreux patois, elle vous embête tellement qu'on finit par se laisser aller. Marguerite Nastorgue, un jour, a eu tellement peur qu'elle a cassé un carreau et a appelé au secours. On en rit encore dans le quartier. Du temps qu'elle était au Théâtre-Italien, un machiniste l'a surprise dans la loge des élèves, en train de donner, à une petite fille de douze ans, une leçon de maintien. Elle a failli passer en cour

d'assises. Du corps des danseuses, elle est entrée au Conservatoire. Ah ! c'est du propre. Tu sais comment on a francisé son nom de Firmini...?

Sur l'article des scandales du Conservatoire, Éva ne tarissait pas. « Et leurs classes de chant, quelle dégoûtation. Au moins à la comédie, nos professeurs ont-ils de la tenue. A domicile, ça les regarde, n'y vont pas toutes celles qui voudraient. Mais au cours du vieux Racollier, il s'en passe d'extraordinaires. Chaque trimestre, le vieux choisit sa favorite; c'est elle seule qu'il fait monter en scène et travailler; il ne se gêne même pas pour la caresser et l'embrasser devant le monde. Une fois, l'an dernier, il abrégea la leçon d'une demi-heure, fit sortir tous les élèves et resta enfermé avec Clara Nardi. Les camarades hommes, aux aguets, ont donné une violente poussée à la porte, qui s'est ouverte; alors ils aperçurent Racollier en bras de chemise et Clara toute rouge, échevelée, sans corset. Faut-il être cochon tout de même, alors qu'il est si facile de rentrer chez soi. J'ai parlé de l'histoire à Clara, qui est ma voisine; ça ne lui fait certes pas plaisir, mais elle a peur de Racollier, elle a besoin de lui; c'est un bon professeur qui la fera engager à l'Opéra. »

— Et l'administration? interrompit Lucy.

— L'administration n'ignore rien, mais elle feint l'ignorance pour éviter de nouveaux scandales. Il y a eu assez de bruit sur cette classe, les deux précédents professeurs ont été renvoyés;

l'avant-dernier avait mis quatre demoiselles enceintes sur six; quant au premier, lequel ne provenait pas du théâtre, il était plein de tenue et de correction, toujours en redingote et en cravate blanche. Oh! celui-là n'était pas dangereux pour les femmes, mais, dans une leçon particulière de chant au collège Américain, il se montra trop aimable avec un jeune homme qui se fâcha et le jeta en bas de l'escalier à coups de pied et de poing. Il eut le toupet de se plaindre : une enquête établit qu'il pourrait danser un rigodon avec la grande Firmini, et il fut révoqué.

Des lèvres de cette gamine au minois effronté et chiffonné, aux yeux futés et pervers, jaillissait un ruisseau d'ordures qui éclaboussait le Conservatoire, professeurs, élèves et directeurs. Toute la légende graveleuse du passé, les histoires gaillardes, les inventions malpropres du présent, elle les savait, elle les entendait raconter par sa mère l'ouvreuse. Celle-ci, pendant les classes, faisait de longues stations dans la loge de la concierge et les deux commères échangeaient de grasses confidences. Mme Tilloy avait la glose sur les aventures des acteurs, des actrices, du directeur de son théâtre; la portière se complaisait dans les racontars des amourettes des élèves, dans les commentaires gracieux des faits et gestes du personnel. Donc abondante et inépuisable était la source des aimables propos de Mlle Tilloy.

— Est-ce que tu crois, ma chère Lucy, continua

Éva, que si nos mamans avaient de grands scrupules elles nous auraient mises là-dedans. Oh! tu diras ce que tu voudras, ce n'est pas l'école des rosières. Tu es une gentille et bonne camarade; ça me chagrinerait de te voir dans l'embarras, mais comme il a fallu parlementer pour t'amener chez Mme Materne! Tu trouves donc ça agréable de traîner la dèche, de n'avoir pas de quoi s'acheter un ruban ou une paire de gants, de sentir les chemises reprisées, qui vous grattent le dos et de porter de grosses bottines rapiécées qui vous font des pieds d'une aune, enfin, d'être plus mal fichue que les camarades. Maman me bat comme plâtre sitôt qu'elle suppose que je suis allée voir Michelet. Mais quand j'ai rapporté cent francs à la maison, qui manquait de tout, elle ne m'a pas demandé d'où ils venaient. Sois tranquille : ta mère ne sera pas plus curieuse que la mienne. Je connais ça : l'argent ferme les bouches indiscrètes. Et puis nous ne concourons pas pour le prix de vertu. L'essentiel, c'est d'arriver et de se faire une situation.

Elle allait sans embarras, cyniquement blagueuse dans son bavardage, comme si elle s'ébrouait à patauger dans cette fange, comme si elle se fût divertie de ces hontes en contant l'histoire d'une étrangère.

— Mais, fit Lucy, et les chances de devenir enceinte, le danger d'être renvoyée du Conservatoire; tu n'as donc pas peur? Comment fais-tu?

— Eh, ma chère, nous prenons nos précautions, nous nous défendons contre les approches.

Tous fiancés du caoutchouc, ces seigneurs inconnus.

Quelques minutes plus tard, Mme Materne les rejoignit.

Lucy s'attendait à une mine ignoble; l'aspect bourgeois, la physionomie douce et bienveillante de la vieille dame l'étonnèrent. De haute taille, d'une tournure assez élégante, ses cheveux blancs frisés prêtaient une manière de distinction et de bonté à sa figure pouparde, au teint rosé. Elle embrassa affectueusement Éva Tilloy : celle-ci lui présenta Lucy. Tout de suite, elle fut très aimable.

D'abord la conversation commença oiseuse par des banalités sur la pluie et le beau temps; puis, s'adressant particulièrement à Lucy, Mme Materne : « Ma chère enfant, vous êtes bien mignonne. Je sais toute la difficulté des débuts et puis vous être très utile. Trop souvent, de gentilles demoiselles comme vous s'engagent en des liaisons fâcheuses faute d'une personne intelligente pour les guider et les avertir. Moi, j'ai pour amies la plupart de nos artistes, et je me flatte qu'aucune n'a jamais regretté ses relations avec moi. Mes rapports avec elles ont commencé au Conservatoire et continué durant toute leur carrière. Elles savent qu'elles peuvent compter sur moi, comme moi sur elles, et que ma discrétion est

absolue. Vous seriez bien étonnée si je vous disais les noms de toutes celles qui viennent encore me trouver. Les circonstances sont fréquentes où une artiste, même célèbre, richement appointée, a besoin de cinquante ou de cent louis, soit pour une fantaisie, soit pour une note criarde. Les messieurs que j'ai l'habitude de présenter sont des gens distingués qui aiment les artistes, tantôt de riches étrangers, tantôt de vieux Parisiens. Vous ne sauriez imaginer de combien d'intimités sérieuses et durables j'ai jeté les bases.

Vous trouverez quelqu'un de bien, je vous l'assure, et j'aurai une amie de plus. Je n'ai jamais eu qu'à me louer de mes rapports avec toutes ces dames ; sans cesse elles m'invitent à dîner et en partie de campagne, elles m'envoient des fauteuils à leurs premières : elles disent que je leur porte bonheur. »

Puis, prenant Lucy à part : « Je suis très carrée en affaires et très arrangeante. Je vous veux du bien et vous pousserai ; mais vous n'êtes pas connue. Les premières fois, je ne puis vous garantir que de cinq à dix louis, mais quand vous aurez débuté, que votre nom sera sur les affiches et dans les journaux, je vous promets vingt-cinq louis, cinquante, cent et même plus. Ça dépend des messieurs et des circonstances. C'est entendu, n'est-ce pas ? Maintenant, vous ne serez pas fâchée d'avoir un peu d'argent tout de suite. Faites-

moi le plaisir d'accepter ces cinq louis : nous retrouverons ça plus tard. »

Elle sonna : une bonne parut à la porte du boudoir :

— « Norine, du porto et des biscuits. »

IX

C'est au hasard d'une rencontre chez Mme Materne qu'une liaison se forma entre Lucy et le père Lepic. Il avait passé la soixantaine et, tourmenté de rhumatismes, marchait difficilement, appuyé sur une canne. D'assez haute taille, sa démarche était encore appesantie par l'embonpoint, et sur sa tête complètement chauve, sur sa face striée en rides profondes, s'accusait le ravage des ans. Cependant la figure n'était pas banale : les yeux vifs et perçants, encore que décolorés, le nez fort et crochu recourbé sur les lèvres minces et énergiques, donnaient à toute la physionomie une expression de finesse, de malice et de volonté.

Lepic avait eu de durs commencements : à quatorze ans, jeté du fond de la Creuse sur le pavé de Paris, il servait les maçons, souffrait le froid, le chaud, parfois la faim, pauvre gamin isolé. Il s'endurcit à la misère et sitôt qu'il fut ouvrier,

vivant de rien, il économisa sou par sou presque tout son salaire. A vingt-trois ans, il avait cinq mille francs d'épargne et marchandait des travaux pour son propre compte. Deux ans plus tard, il achetait près du boulevard Clichy quatre mille mètres de terrains vagues dont la valeur se décuplait rapidement. Ce fut le point de départ de grandes spéculations de terrain tentées avec le flair d'un paysan, où l'audace s'alliait à la prudence. Mais la sagacité, l'intelligence, ne suffisent point sans la chance. Son bonheur dans toutes ses entreprises devint proverbial. Impitoyable en affaires, il était aussi d'une loyauté parfaite. Jamais il ne manqua à la parole donnée, pas plus qu'il n'hésita à ruiner un concurrent, à réduire un malheureux aux abois. Il était détesté et estimé, envié et admiré. Son énorme fortune, son habileté, le désignèrent pour la direction des hautes affaires ; il fut successivement placé par les actionnaires à la tête du Comptoir industriel, à la présidence de plusieurs compagnies de chemins de fer, nommé chevalier, puis officier de la Légion d'honneur.

Dix fois millionnaire, Lepic gardait des dehors très simples et un train de maison modeste. Il n'avait point d'hôtel, de voitures, ni de chevaux ; tout entier à ses affaires, il ne trouvait pas de temps à donner aux plaisirs. Sa plus grande joie, c'était chaque soir, en fumant sa pipe avant de s'endormir, de récapituler la série de ses placements et de ses titres, d'additionner ses bénéfices.

Il était resté célibataire, goûtant en passant, sans s'attarder, aux amours vénales. A quarante-cinq ans, il lui vint un besoin immodéré, comme une frénésie de la femme. Il délibéra s'il ne se marierait point. Mais son égoïsme le dissuada du mariage. Il sentit que son caractère autoritaire et tranchant ne se plierait point aux caprices et à l'humeur d'une jeune épouse. Pourtant le contact des femmes lui était indispensable ; il avait à dépenser auprès d'elles ce fonds de tendresse amassé en un cœur maintenant amolli par l'âge. Cet oiseau de proie, ce traitant eut auprès des filles des naïvetés de collégien, des sentimentalités d'adolescent ; mais il ne savourait pas les illusions de cette seconde jeunesse. Là où il aurait pu s'imposer par sa situation et sa fortune, il prétendait trouver un sentiment sincère. La peur d'être dupe le rendait insupportable à ses compagnes. Il les assommait, et elles ne souffraient sa présence qu'à prix débattus.

Depuis cinq ans, il était le client assidu de la Materne. La pourvoyeuse, qui connaissait son monde, avait fait fonds sur la présentation de Lucy Rocher à Lepic et elle ne fut pas déçue dans son attente. Le vieillard, déjà touché par la gentillesse et la douceur de la jeune fille, fut tout à fait gagné par ce mélange de perversité instinctive et d'extrême naïveté. Il se sentait à l'aise devant cette jeunesse et cette inexpérience, il avait enfin la certitude de n'être pas joué par

une rouée. Ordinairement maussade et agressif, il devenait tendre et paternel. Peu à peu, il prit de l'autorité sur l'esprit de Lucy ; il lui donnait d'excellents conseils, il lui apprenait un peu la vie qu'elle ignorait. Elle l'écoutait avec plaisir, elle n'avait certes jamais connu un homme d'une raison aussi ferme ; l'intelligence, la nouveauté de ces conversations l'intéressaient ; mais, à la longue, Lepic l'ennuyait par cette question revenant sans cesse, d'une voix tremblante et pleurarde, qu'il voulait rendre câline : « Ma petite mignonne, m'aimes-tu? » A ces moments-là, il lui semblait rabâcheur et insupportable. L'intimité avec ce vieux cassé et usé lui pesait ; elle était irritée de baisers impuissants, de caresses énervantes, et elle retournait à Raillard, si peu de goût qu'elle en eût, afin de se frotter à un corps jeune, comme si elle sentait une gourme sénile attachée à sa peau.

Ah! ce dégoût de la jeunesse pour la vieillesse quand le matin elle s'ôtait des bras de son amant caduc, de ce sexagénaire couché sur le dos, la face recroquevillée, l'œil humide, l'haleine hostile ; comme une fois habillée, le baiser d'adieu était amer à donner et à recevoir! Au dehors, l'air frais matinal lui purifiait le visage, et, réconfortée, elle trottinait par la rue Notre-Dame-de-Lorette, la rue Lafayette et le faubourg Poissonnière, vers le Conservatoire. Sur son chemin se hâtaient vers les bureaux et les magasins des hommes jeunes,

alertes et vigoureux ; elle les examinait du coin de l'œil ; mais quand l'un d'eux s'arrêtant lançait sur la jolie fille un regard tout chargé de désir, elle passait vite, cependant qu'une voix criait au fond de son être : « Passant, si tu savais comme ma chair va vers toi, tu me prendrais tout de suite ; j'ai de l'amour plein le cœur et de la fièvre plein le sang ; je tends mon corps vers un jeune, digne de ma jeunesse, qui le broiera d'une étreinte virile, et j'ai passé la nuit dans les bras impotents d'un vieillard. »

Encore si cette liaison eût donné à Lucy les joies du luxe et de la toilette ; mais, autant par calcul que par nature, Lepic en usait envers elle d'une parcimonie extrême. Elle ne savait pas, elle n'osait demander de l'argent, et il abusait de cette retenue. Il pensait qu'en la maintenant dans la gêne, en une position modeste et effacée, elle restait infailliblement dans sa dépendance. Sa vanité était contentée de ce qu'il n'allouât pas une pension mensuelle comme il avait fait pour toutes ses maîtresses, lesquelles s'étaient invariablement moquées de lui. Ainsi, il s'imaginait être aimé pour lui-même, il n'était pas loin de se croire, avec ses soixante-cinq ans, l'amant de cœur de cette fillette de dix-huit ans.

Il avait ses entrées franches de jour et de nuit dans le logement de la rue Nollet. Mme Rocher, qui s'opposait avec violence aux « béguins » de Lucy, avait accueilli joyeusement ce vieux mon-

sieur, garantie de tranquillité pour le présent et de sécurité pour l'avenir. Auprès d'elle, du reste, Lepic fut aimable et empressé; il voulut qu'à sa dévotion la mère devînt une surveillante de la conduite de la fille. Tout de suite, il loua pour les deux femmes dans la même maison un petit appartement au premier, plus spacieux et plus aéré, où la chambre de Mme Rocher était séparée par la salle à manger de celle de Lucy. Il y fit apporter successivement les meubles indispensables, une fois l'armoire à glace, un peu plus loin le buffet et la table de la salle à manger, le piano, afin que fussent apparentes ses largesses peu dispendieuses. Pour les besoins de la maison, il remettait chichement à Mme Rocher cent francs par cent francs. Il désirait que la petite ne manquât de rien, mais ne voulait pas l'habituer à un bien-être foncier qui la rendrait plus exigeante. Pas si bête de l'accoutumer aux toilettes des grands couturiers, aux chapeaux de bonnes faiseuses qui la désigneraient à l'attention des galants, aux sollicitations des gommeux et des libertins! Aussi continua-t-elle à s'habiller modestement de robes qu'elle coupait elle-même ou de confections médiocres.

Mme Rocher avait bien quelque soupçon de la fortune de Lepic, mais, quand elle l'attaquait sur ce sujet, il affectait un air triste et une voix malheureuse : « Évidemment, il était à son aise et avait gagné de l'argent à force de travail et d'écono-

mie. Mais les affaires étaient devenues mauvaises; il avait perdu de grosses sommes dans des entreprises désastreuses, une partie de son capital se trouvait engagée en des affaires compliquées, et il lui fallait beaucoup d'ordre pour suffire à toutes ses charges. »

Les bavardages d'une camarade apprirent à Mlle Rocher la vraie situation de Lepic.

Un jour qu'à la sortie de la classe, elle s'en était allée de compagnie avec Clara Savin : — Eh bien ! ma chère amie, lui dit brusquement celle-ci, tous mes compliments ! à quand le coupé et l'hôtel ? — Je ne comprends pas. — Et ton vieux !... — Je t'assure... — Voyons ! ma petite Lucy, pas de cachotteries entre nous ; c'est bon au Conservatoire pour la bande des débineurs et des débineuses, où il est convenu que nous sommes toutes innocentes comme l'enfant qui vient de naître. Mais entre nous, la franchise est le mieux. Tu as pris un vieux, il ne faut pas en avoir honte. Pour ce que tu veux en faire, les vieux sont souvent moins embêtants que les jeunes, et plus riches. — Ma chère Clara, richesse ne rime pas toujours avec vieillesse. — Voyez-moi cette petite hypocrite. C'est bien le vieux bonhomme avec qui tu étais, mardi soir, dans une baignoire du Palais-Royal ? — Certainement. — Alors la rime est tout à fait riche. Le père Lepic (Daniel, qui le connaît bien, me le disait), le père Lepic a plus de

dix millions de fortune. Tu as attrapé le veau d'or; toutes mes félicitations.

Sitôt rentrée, Lucy s'adressant à Mme Rocher :

Chère Œnone, sais-tu ce que je viens d'apprendre?

Et elle conta à sa mère tous les commentaires de Clara Savin sur les millions du père Lepic.

— Ah ! le grigou, le grippe-sou, le Tartufe, le vieux ladre, cria Mme Rocher. C'est dix fois millionnaire et ça nous laisse dans un taudis à Batignolles. Et toi, ma pauvre chérie, pour quelques billets de cent francs, tu supportes les caresses de ce vieux dégoûtant. Il mérite qu'on lui en fasse voir de grises.

Mais ce même jour, quand Lepic revint faire sa visite quotidienne, elle n'osa point lui parler de la découverte de Lucy. Elle craignit de le mettre en colère, elle ne voulut pas l'effrayer, l'écarter peut-être de sa fille; elle eut peur de compromettre une situation acquise, de retomber dans la gêne et le dénûment passés. Il était préférable de feindre l'ignorance, en attendant un meilleur parti.

Il ne suffisait pas à Lepic de rester la plupart des nuits rue Nollet, il ne pouvait se passer d'y paraître au milieu de la journée. Tâtillon et méticuleux, il causait à la mère et à la fille un profond ennui. Sans cesse il inspectait l'appartement avec des manies de vieille femme, furetant dans les coins, s'irritant contre un brin de poussière ou

un meuble dérangé. Puis c'était toujours le retour du même refrain : « Ma petite mignonne, m'aimes-tu ? » Il ne se doutait guère qu'il exaspérait la jeune fille et la jetait dans un état morbide, qui se résolvait, sitôt après son départ, en crise de nerfs et de sanglots. Elle pâlissait, elle maigrissait, elle dépérissait d'ennui. Le médecin consulté conseilla un petit voyage et l'air de la mer.

Lepic exigea qu'elle partît avec lui pour le Havre. Devant les étrangers et les hôteliers, elle serait sa nièce et l'appellerait : mon oncle.

A la gare Saint-Lazare, ils cherchèrent en vain un compartiment vide ; celui où ils montèrent était occupé par un jeune homme de tournure élégante. Ce voyageur fit l'empressé auprès du vieux monsieur et de la jolie fille, les aida à placer leurs valises et demanda à Lepic « la permission d'aider mademoiselle votre fille à monter » ; Lucy se pinça les lèvres pour ne pas rire. A peine le train fut-il en marche que le jeune homme essaya une conversation avec son voisin, où ces mots « mademoiselle votre fille » revinrent par trois fois. Lepic ne répondait que par monosyllabes. A la fin, agacé : « Mademoiselle n'est pas ma fille, mais ma nièce. » Et il tourna le dos au causeur. Celui-ci sourit et durant le reste du trajet ne cessa de regarder Lucy, à la grande colère de « l'oncle ». A Rouen, le vieillard étant descendu du compartiment durant quelques minutes : — « *Votre*

oncle n'est pas aimable, mademoiselle, » fit le voyageur d'une voix gouailleuse... — « Monsieur... ! — En revanche, vous êtes tout à fait charmante, vous ne sauriez croire quelle impression vous avez produite sur moi... j'ai le plus vif désir de vous revoir. Permettez-moi de vous donner ma carte. » Il n'en put dire davantage ; Lepic revenait. Craignant une querelle ridicule, Lucy roula la carte dans sa main, mais, un moment plus loin, elle la jeta sur la voie.

La vue de la mer causa à Lucy une impression indéfinissable ; elle ne trouvait pas de mots pour exprimer son sentiment. C'était un mélange de tristesse, de ravissement et d'effroi, que rien dans ses lectures ni ses souvenirs ne lui avait fait pressentir. Déjà elle avait accoutumé de voir les objets extérieurs à travers l'expression des livres, de juger les sentiments et les passions de la vie réelle sur des situations de roman ou des tirades de comédie. Mais cette vision factice lui manquait devant la nature toute-puissante et formidable qui force les tempéraments nerveux à la méditation et à la recherche. Ainsi elle était troublée et inquiète, comme anéantie, sans pouvoir dégager le pourquoi de ses sensations.

Lepic fut vraiment heureux de promener la jeune fille, d'Ingouville aux phares de la Hève, sur la côte pittoresque de Saint-Adresse, par une après-midi ensoleillée du mois de mai. Il ne tarissait point en commentaires tranchants et péda-

gogiques, dans son ton habituel, sur la beauté du site. Sa demi-instruction acquise par un rare effort à l'école du soir l'incitait à professer sans cesse le peu qu'il savait. Il ne s'apercevait point qu'il excédait sa maîtresse et qu'à décrire le superbe panorama déroulé devant eux, il lui en gâtait le plaisir.

Lucy demeurait silencieuse, énervée par ce bavardage. Mais peu à peu, animée par l'air vif de la mer, charmée par ce magnifique horizon, elle retrouva sa belle humeur, son rire sonore. Elle causa gentiment, témoignant par des exclamations joyeuses son contentement, sa surprise, aimable et coquette avec le vieillard. Celui-ci en fut tout aise. Mais le soir, réunis dans la chambre d'hôtel, elle voulut sur le balcon contempler la mer avant de se coucher. Du ciel sombre, une lueur voilée courait sur l'eau clapotant sourdement. Dans l'apaisement du flot on entendait au loin hurler le vent comme un enfant en détresse; par moment reprenait le roulement des vagues, déferlant sur le rivage en coups éclatants. Soudain, elle fut envahie par une tristesse affreuse, sa poitrine, sa gorge, ses tempes se serrèrent et il lui sembla qu'elle allait mourir. Alors elle poussa un cri et retomba dans la chambre, étouffée par les sanglots, en proie à une lamentable crise de nerfs.

— « Maman, ah! maman, » appelait-elle pleurant; et, comme son compagnon essayait de la

consoler : « Non, non, laissez-moi, je veux partir, je vais m'en aller, je veux partir tout de suite. »

Il fut effrayé de son exaltation, il eut peur qu'elle ne quittât la place toute seule. A minuit, ils remontaient dans le wagon : ils étaient arrivés la veille au Havre.

X

Lucy avait répugné à suivre les conseils d'Éva Tilloy, à se prémunir contre les suites de honteuses rencontres par des artifices plus ignobles encore. Aussi c'étaient chaque mois dix jours d'attente anxieuse, auxquels succédait une entière insouciance, comme si les lois de l'espèce dussent céder à son caprice et se déranger en sa faveur.

Aux premiers indices de grossesse, elle n'y voulut pas croire et conserva une vague confiance entrecoupée d'angoisse. Mais le troisième mois, elle ne put plus avoir aucun doute et fut atterrée. Que faire? Lepic avait d'irrécusables motifs de décliner cette paternité et elle ne se sentait pas de force à imposer sur ce chapitre au rusé vieillard. Elle redoutait une discussion avec lui, l'ennui des questions, de sa morale et de ses reproches. Elle n'était point capable de l'effort

d'un mensonge continu ; elle préféra chercher n'importe quels moyens extrêmes plutôt qu'entamer ce sujet devant un tel homme.

Confesser la vérité à sa mère ? — Mais la jeune fille n'avait-elle pas tout proche, gravée à jamais dans sa mémoire, la lugubre catastrophe dont Marthe, en pareil état, avait été la cause. Elle revoyait son père râlant de grand désespoir, sa mère traitée d'empoisonneuse, mise en prison, la famille dispersée et ruinée. Est-ce qu'elle avait le droit d'infliger à Mme Rocher la cruauté de ces souvenirs ? Sans doute sa mère avait montré naguère bien de l'égoïsme et de l'insensibilité. Mais l'adversité l'avait rendue meilleure et elle avait subordonné son avenir à celui de sa dernière enfant. Lucy enfin l'aimait, parce qu'il ne lui restait plus qu'elle à aimer, et elle se refusa à un aveu qui lui imposerait les chagrins et le tourment d'une situation fatale et sans remède... Puis, par-dessus tout, cette humiliation de l'aveu que, en dépit des avis maternels, elle s'était laissé prendre par ce Raillard. Même était-elle bien sûre qu'il fût seul en cause et qu'elle ne dût rien à deux ou trois inconnus à peine entrevus chez Mme Materne avant la rencontre de Lepic? Elle s'obstinait désespérément en cette responsabilité de Raillard, ne voulant pas débattre l'autre idée trop misérable.

Que devenir si on apprenait sa grossesse au Conservatoire ! L'administration, indulgente aux

péchés cachés ou voilés, ne pardonnait point le scandale apparent. N'avait-on pas, par cette convention d'hypocrisie, renvoyé des classes de chant deux jeunes filles enceintes. Comme toutes ces demoiselles allaient rire de son malheur et se réjouir intérieurement de la disparition d'une concurrente ! Et les rumeurs de la classe : il lui semblait entendre les propos désobligeants de Chardon et du joli David. Il lui vint l'idée d'aller tout dire à Champanet, mais elle se rappela aussitôt l'égoïsme du vieux beau, sa jalousie furibonde des liaisons de ses élèves qu'il considérait comme un attentat à sa propriété. Non ! de ce côté, il n'y avait point d'appui à espérer. Et Raillard, celui-là ne pouvait lui être d'aucun secours ; elle n'y comptait pas, elle jugeait inutile une confidence qui resserrait un lien si malheureux pour elle. Elle était exaspérée contre lui et éprouvait le besoin de reporter son irritation contre quelqu'un afin de s'excuser à ses propres yeux.

Ah ! quelle misérable situation ; comme elle enviait les femmes de son âge qui, mariées, étalent fièrement leurs promesses de maternité ; quelles joies pour celles-là de montrer un poupon frais et rose, coquettement emmailloté. Quel regret de n'être pas une honnête femme ! Elle pleurait, elle se lamentait dans un immense désespoir. Elle maudissait Raillard, Lepic, tous les hommes, — « un tas de cochons et d'égoïstes, » comme répé-

tait souvent Mme Rocher. Pourquoi n'échapper point à cette angoisse par le suicide : elle avait lu vingt traits de jeunes filles de son âge qui, en pareil état, avaient choisi ce remède extrême. Avoir la jeunesse, la santé, une jolie figure, du talent, l'amour (certainement elle aurait l'amour) et mourir, ce serait pure folie. Elle s'écarta bien vite de ce thème à réflexion, qui n'avait point eu la force d'une pensée sincère.

Elle appliquait à sa misère des réminiscences poétiques et se récitait à haute voix les passages des rôles d'héroïnes les plus conformes à sa situation. Elle y puisait une consolation de ce que d'autres créatures réelles ou imaginaires eussent pâti du même accident. Malgré tout, son angoisse était affreuse : elle avait le cœur serré comme dans un carcan d'acier. Elle resta huit nuits sans fermer l'œil ; en même temps que le sommeil, elle avait perdu l'appétit. Devant Lepic et Mme Rocher étonnés, elle se plaignit de maux de nerfs, elle dissimula du mieux qu'elle put son agitation.

Elle avait vaguement entendu chuchoter au Conservatoire que deux de ses camarades avaient su se délivrer de grossesses compromettantes. Le nom de Marguerite Nastorgue, surtout celui de Clara Savin, avaient été prononcés. Si elle allait demander conseil à celle-ci : la grande Clara était une bonne fille, point bavarde ni envieuse, et en plus d'une circonstance lui avait témoigné une amitié réelle. Lucy s'en fut donc rue Jouffroy, à

l'hôtel de son amie. Justement Mlle Savin montait dans son coupé pour la promenade de quatre heures au Bois. Elle offrit à Lucy une place dans la voiture, mais celle-ci la pria de rentrer parce qu'elle avait un conseil urgent à lui demander. A peine dans le salon, la jeune fille fondit en larmes et, suffoquée par les sanglots, demeura plusieurs minutes sans paroles.

Clara l'embrassa et la consola.

— Voyons, ma chère petite, remets-toi, dis-moi tout ce que tu as. Tu sais que je t'aime bien et que je suis prête à te rendre service.

— « Je... je suis enceinte. — Mon Dieu, ça arrive et l'on n'en meurt pas. Mais de qui, ce n'est pas du vieux, je suppose... » Lucy fit un geste de dénégation : — « Oh ! je ne te demande pas tes secrets. — Mais si, ma chère Clara, je veux tout te dire ». Et elle conta ses entrevues avec Raillard, ses craintes, son angoisse ; seulement retenue, par une sorte de honte, elle dissimula ses visites chez la Materne.

Clara réfléchissait ; quand la jeune fille eut terminé : « Eh bien ! ma pauvre amie, il faut à tout prix, n'est-ce pas, éviter le dénouement au neuvième acte de cette vilaine pièce. Aux grands maux, les grands remèdes. Voici l'adresse de la mère Ouvart, qui m'a déjà été utile. C'est une femme adroite et sérieuse à qui tu peux te confier. »

Auprès de la chaussée des Martyrs, une ruelle

bordée de maisons chétives et basses aux façades étroites où l'humidité bave en traînées sur les murailles salies. Quelques constructions s'élèvent à quatre étages, la plupart n'en ont que deux. Les fenêtres entr'ouvertes laissent voir, à travers de grands stores blancs, des lits à baldaquins emplissant les petites pièces d'hôtels meublés. Au rez-de-chaussée, sur le trottoir, à un pas du pavé inégal et enfoncé, s'ouvrent des salles obscures de café, des gargotes aux comestibles inquiétants, aux carnes noircies en devanture. Des échoppes de coiffeur où sont alignées dans les rayons les serviettes jaunâtres, où pendent des peignoirs tachés, où s'amoncellent les paquets emmêlés de cheveux. Entre chaque boutique, les portes battantes des couloirs d'hôtels meublés jouant au va-et-vient de filles échevelées, clientes du cafetier, du gargotier et du coiffeur.

A l'un des angles de la ruelle, une maison à deux étages dont le bas est occupé par un entrepreneur de peinture ; sur la façade, au-dessous des fenêtres du second, pend une enseigne où ressort en lettres d'or :

MADAME OUVART, *sage-femme.*
CONSULTATIONS. *Prend des pensionnaires.*

Une après-midi, vers trois heures, Lucy traversa la ruelle et entra furtivement dans cette maison après avoir jeté autour d'elle un regard

rapide. Après sa conversation avec Clara Savin, elle avait hésité durant huit jours, retenue par les scrupules et la peur ; enfin, les conseils de sa camarade avaient achevé de la décider.

La maison n'avait point de concierge ; contre la porte d'entrée, cette inscription : « *La sage-femme au deuxième.* » Elle s'engagea, le cœur battant, dans l'escalier obscur, monta lentement et demeura deux minutes sur le palier devant la porte, tremblante et hésitante. Enfin, elle tira la sonnette, qui tinta bruyamment. Une femme maigre, de petite taille, aux traits anguleux et durs, vêtue d'une robe noire, vint ouvrir. Elle dévisagea très attentivement la visiteuse et l'introduisit dans une chambre meublée d'un lit, d'un canapé, de deux fauteuils et d'une chaise. Sur une table, pêle-mêle des fioles contenant des liquides rougeâtres, des bocaux remplis de poudre brune, puis des carrés de batiste et des tampons de charpie. Le parquet de cette pièce, jadis ciré, était en maints endroits éclaboussé de taches incrustées dans le bois comme des brûlures.

Mme Ouvart, avant d'inviter Lucy à s'asseoir, lui demanda le motif de sa visite. Intimidée, elle balbutia le nom de Clara Savin. La sage-femme eut l'air d'évoquer ses souvenirs en indiquant un siège du geste : « Enfin, qu'avez-vous... ? Vous êtes enceinte, n'est-ce pas ? — Oui, de quatre mois, je crois. Mlle Savin m'a fait espérer que vous me donneriez un moyen... — Parbleu !

celle-là s'imagine qu'il suffit de parler. Je ne veux plus m'occuper de ces sortes de choses ; il y a trop de danger et point assez de profit. — Vous me rendrez, madame, un service que je n'oublierai de ma vie. — Je consens à vous examiner, répartit durement Mme Ouvart, vous avez de quoi me verser le prix de l'opération ? — Quel est le prix ? — Comment, Mlle Savin ne vous a point prévenue : c'est cinq cents francs ! — Je ne savais pas... je n'ai pas cette somme sur moi. — Alors, mademoiselle, il faut vous la procurer. J'ai l'expérience de ces sortes d'affaires : *avant*, les clientes vous promettraient le Pérou ; *après*, impossible de leur arracher un sou ; je suis payée pour ne plus croire aux promesses. » — Lucy avait dans son porte-monnaie un peu plus de cent cinquante francs ; elle les offrit à Mme Ouvart. Celle-ci prit la bourse et vida sur la table l'or et la monnaie qu'elle mit dans sa poche. Lucy portait une petite montre retenue par une chaîne châtelaine. Elle avait au bras un joli bracelet orné de diamants et de saphirs, au doigt deux bagues sans grande valeur. Tous ces bijoux, présents de Lepic, Mme Ouvart les réclama en nantissement du reste des cinq cents francs, et quand la jeune fille les eût ôtés, la mégère exigea qu'elle lui remît encore deux boutons d'oreilles en perles.

Quand elle eut achevé de dépouiller sa cliente, la femme Ouvart eut un sourire de contentement et affecta un ton plus doux. L'aubaine était rare

et inespérée. Ordinairement, pour une centaine de francs, elle délivrait les filles du quartier des conséquences de leur métier. Même, certaine d'être payée, elle consentait au règlement par échéances hebdomadaires : c'était une avorteuse à la petite semaine.

— Ma chère, quoi qu'il arrive, je n'ai pas besoin de vous recommander la plus absolue discrétion. Il y va de votre intérêt comme du mien. Le moindre mot là-dessus pourrait nous causer à toutes deux de grands ennuis. Sachez vous taire et ne rien dire à vos parents, si vous étiez un peu malade, ni à vos petites amies qui trouveraient moyen de verser ce secret dans l'oreille de quelque mouchard. Vous n'avez rien à redouter avec moi, mon adresse est connue partout. La semaine dernière, tenez, j'ai pratiqué une opération de dix mille francs. Un domestique est venu me chercher qui m'a fait monter dans une voiture de maître et m'a conduite, les yeux bandés, dans un hôtel du faubourg Saint-Germain. Il m'avait prévenu qu'il s'agissait d'une demoiselle de la plus haute noblesse, laquelle avait eu le malheur de se laisser séduire. A la porte de la chambre se trouvait le père, un vieux monsieur à longs cheveux blancs, décoré. Il me conjura de sauver l'honneur de son nom et me mena auprès du lit où était couchée une admirable jeune fille. Elle n'eut pas le temps de crier, en un tour de main c'était fait, et elle me remercia en disant

qu'elle n'avait senti aucune douleur. Alors le vieux monsieur m'embrassa les mains et me remit un portefeuille contenant dix billets de mille, en me disant de compter sur sa reconnaissance et celle de sa famille... »

Tout en répétant ce roman, l'avorteuse ordonnait les apprêts de l'acte. Après un tour de clef à la porte de la chambre, elle pria Lucy de se déshabiller et d'ôter son corset. Elle plaça deux chaises sur le devant du lit et étala une serviette sur le milieu du drap. Puis, soulevant le marbre de la cheminée, elle fouilla dans le creux et en tira une tige de fer d'environ vingt centimètres de long. D'un tour de pouce, elle imprima une flexion légère à l'extrémité la plus pointue, puis, ayant versé d'une fiole quelques gouttes d'huile sur un linge, elle oignit l'horrible engin.

Alors, elle ordonna à la jeune fille de se placer, le dos renversé sur le lit, un pied sur le siège de chacune des chaises ; elle lui enjoignit de demeurer immobile et silencieuse.

Lucy était glacée de terreur : la vue de cette mégère, à la figure en lame de couteau, aux traits durs, impitoyables, aux manières cyniques d'habituée de Saint-Lazare, l'avait épouvantée. Mon Dieu ! Si cette affreuse femme allait l'estropier, la tuer, et son imagination était assaillie de cent histoires de femmes abîmées, succombant aux

atteintes de maladroites matrones, ou mourant en de lamentables douleurs à la suite de tentatives pareilles.

Elle claqua des dents; une sueur froide perla le long de son visage.

— Allons, répéta la mégère, mettez-vous là, je vous assure que ça ne dure pas une minute et que vous ne sentirez rien.

Alors, résignée, anéantie, un mouchoir entre les dents, elle s'étendit selon les indications de la femme.

Une sensation atroce de brutal déchirement, comme si un timon de charrette l'eût frappée au ventre; une douleur lourde et lancinante qui mord et écrase l'aine du côté gauche, une pesanteur qui la paralysera, la couchera sur le dos pendant des semaines, sans cesse lui broiera les entrailles en des dents de fer, — l'impuissance de rester debout sans douleurs durant plusieurs heures, d'affronter impunément les fatigues de la scènes, une sensibilité exaspérée, morbide, des organes, une voix de suppliciée qui criera en elle sans cesse pendant les joies intolérables de l'amour et les affres du labeur quotidien — qui criera le rappel de l'odieux attentat contre la vie humaine.

C'est fait!

La mégère s'est relevée contente : « Je vous le disais bien, ma chère, que ce serait terminé en

une minute. A peine si vous avez senti, n'est-ce pas? »

La malheureuse, pâle, défaillante, eut à peine la force de se traîner jusqu'à une voiture.

DEUXIÈME PARTIE

I

A la fin de la troisième année, elle obtint au concours un second prix et quitta le Conservatoire. Mais aucun engagement ne lui fut offert dans les théâtres subventionnés. Aussi bien à la Comédie-Française qu'à l'Odéon, les emplois de jeunes amoureuses étaient tenus par des comédiennes qui avaient du métier, de l'autorité, partant l'oreille du public. Donc les directeurs ne se souciaient pas de confier les rôles du répertoire à des élèves, ni de risquer la partie d'une pièce nouvelle en compagnie de débutantes. Ils s'en tenaient pour les engagements au strict nécessaire, accueillant, bon gré mal gré, les sujets qu'un concours éclatant avaient désignés et ceux que leur imposaient les recommandations officielles.

Lucy n'avait point fréquenté les couloirs de la direction des beaux-arts, ni fait l'aimable auprès des potentats, ni permis de menues privautés aux

petits commis du bureau des théâtres. Elle n'eut pas d'appui officiel. Au concours, sa correcte diction, son débit intelligent et simple avaient passé inaperçus, les impresarios des diverses scènes de drame et de comédie ne firent point attention à la jeune fille.

Cet échec lui causa un grand chagrin et faillit la décourager. Il s'y ajoutait l'amertume inavouée du succès de plusieurs de ses camarades et amies. Clara Savin, récompensée comme elle d'un second prix, ayant séduit tout le monde, juges et spectateurs du concours, par son éclatante et plantureuse beauté, par sa prestance et son aplomb, avait été réclamée par l'Odéon. La petite Tilloy, pleine de crânerie, d'entrain et d'effronterie, conquit, dans la scène classique du *Légataire*, son premier prix et entra tout droit au Théâtre-Français. Le lendemain, Mme Tilloy déclara qu'avec sa demoiselle à la Comédie, elle ne pouvait continuer son métier d'ouvreuse. Le joli David conclut quelques jours après un engagement avec le Vaudeville. Quant à Raillard, il avait piteusement échoué au concours et attrapé à l'ancienneté un accessit, fiche de consolation. Cependant le directeur de la Comédie-Parisienne, qui avait besoin d'un second comique, l'engagea à des appointements dérisoires. Ainsi le pauvre diable ne se trouva pas plus avancé qu'avant son entrée au Conservatoire, car les seconds comiques, c'était précisément son emploi de province. Lucy éprouva

plus d'étonnement que de peine à cette déchéance du prodige de la classe Champanet. Depuis six mois, elle avait rompu toutes relations avec son premier amant.

Et elle ne fut pas engagée... Elle connut durant six mois ce tourment le plus cuisant de tous pour une comédienne : de ne pas jouer la comédie. Est-ce qu'elle demeurerait toujours dédaignée et oubliée, alors que d'autres moins jeunes, moins bien douées, prospéraient sur les scènes parisiennes. Dans la rue, elle s'arrêtait devant chaque colonne Morris, regardant l'affiche d'un œil anxieux, comme si, au milieu de tous ces noms d'artistes, elle eût évoqué l'apparition du sien. Au théâtre, presque chaque soir, irritée, amère, elle critiquait âprement les actrices de son emploi, cependant qu'elle les applaudissait avec affectation et s'empressait, pendant les entr'actes, d'aller les complimenter dans leur loge. « Ah! ma chère amie, que ce rôle-là vous convient, comme vous y avez un succès mérité; j'en suis tout émue. — Merci, ma chère petite, vous êtes bien gentille... Et cet engagement! Comment, rien encore?... Faut-il que les directeurs soient bêtes. »

Les journées s'écoulaient longues et monotones. La jeune fille, par moments, fondait en larmes, s'écriant qu'elle n'était bonne à rien et que sa vie était manquée. Lepic, alors, s'efforçait de la consoler. Depuis un an, le vieillard, qui ne pouvait se passer de Lucy, s'était montré plus généreux. De

son propre mouvement, il voulut que Mme Rocher et sa fille quittassent Batignolles pour venir habiter un grand appartement au coin de la rue Laffitte et de la rue La Fayette. Ainsi Lucy, comme elle l'avait désiré, pouvait être tout à fait chez elle ; car, tandis qu'elle gardait les trois chambres du devant, sa mère avait la faculté de mener une existence séparée dans les deux pièces sur la cour. Cet arrangement ne déplut pas à Mme Rocher qui, depuis quelques mois, coquetait avec un officier en retraite et fut heureuse de recevoir en particulier le vieux militaire.

Cette nouvelle installation, tant en meubles qu'en tapisserie, coûta une vingtaine de mille francs. Lepic maintenant s'amusait à la dépense, à régler les détails de l'aménagement. Ce fut lui qui débattit avec le tapissier la couleur des tentures et des rideaux. Mais elle avait choisi les étoffes pour sa chambre à coucher et son cabinet de toilette, de telle sorte que ces deux pièces gardèrent une note fraîche, élégante et joyeuse, à côté du salon et de la salle à manger bourgeoisement décorés d'après les goûts vieillots de Lepic.

Le déménagement de Batignolles, le changement de demeure, l'appropriation du logis de la rue Laffitte vinrent à point pour la distraire de sa mélancolie. Peu de jours après, elle eut du reste la satisfaction de jouer une petite pièce en public dans un concert à la salle Pleyel, où elle fut conve-

nablement applaudie. Cette soirée fut suivie de plusieurs autres semblables. Ainsi désignée comme une volontaire des représentations gratuites, elle fut successivement priée de prêter son concours à une demi-douzaine de fêtes de charité. Au lendemain de chacune de ces représentations, elle se réjouissait de lire aux échos des journaux son nom accompagné de louanges, et ne doutait pas que cette mention ne passât sous les yeux de tout Paris. Le père Lepic, bien qu'un peu sceptique à l'endroit de réclames de presse, s'associait à la joie de la jeune fille et lui promettait un prompt engagement.

A la dernière de ces représentations, se fit présenter à Lucy un certain Delacour, personnage équivoque, tenant du courtier et de l'homme d'affaires, très répandu dans les coulisses et les foyers de théâtres, familier avec les comédiennes, tutoyant les acteurs, sans qu'on eût jamais su la raison de ses entrées, de ses visites et de ses familiarités. Delacour avait dépassé la cinquantaine ; il était petit, maigre, d'aspect déplaisant et sa tenue ne prévenait pas en sa faveur. Mais il avait dans la conversation l'abondance, la verve, la bonne humeur et l'amabilité de l'homme du Midi ; il savait conformer son discours à l'esprit, aux goûts, aux désirs des gens avec qui il parlait. Devant Lucy, il s'empressa d'étaler ses relations dans le monde du théâtre. Il était à tu et à toi avec les comédiens connus ; la veille, il avait dîné avec le

directeur du Gymnase. Demain, il déjeunait avec celui de l'Odéon. La jeune fille, éblouie, consentit à recevoir cet homme influent, comme il le sollicitait. A la première visite, il fut aimable, insinuant, et affirma qu'avant la fin du mois Mlle Rocher serait engagée, par ses soins, dans l'un des principaux théâtres de Paris. A la seconde visite, il montra une lettre du directeur assignant un rendez-vous et, tendre, insinuant, entourant de ses bras la taille de la jeune fille, il exigea doucement son salaire.

Lucy ne comprit jamais bien pourquoi elle avait cédé à cet homme. Tout ce bagout l'avait un peu surprise, mais elle ne croyait qu'à demi à ces histoires. Bientôt elle n'y crut plus du tout, car, s'étant présentée avec une lettre de recommandation signée de lui, à l'Odéon, elle eut cet ennui, après deux heures d'attente dans le couloir, de n'être même pas reçue par le directeur.

Bien mieux, comme elle parlait de Delacour à l'artiste qui le lui avait présenté : « Oh ! Delacour, bon garçon, mais collant et raseur, coup de lame numéro un, à éviter. » Furieuse et honteuse d'avoir été dupe, elle ferma sa porte à l'importun et, la première fois qu'il voulut l'aborder au dehors, elle détourna la tête.

Pourtant elle tira quelque utilité de la fréquentation de Delacour. Celui-ci lui avait conseillé de se montrer aux agences qui servent d'intermédiaire aux engagements pour les scènes drama-

tiques de la province et de l'étranger. Après de longues hésitations, car la province lui répugnait, et elle espérait encore une meilleure fortune à Paris, elle se rendit chez Johnson, qui dirigeait la plus sérieuse et la plus connue de ces agences. Il lui promit un engagement à bref délai pour le reste de la saison. En effet, huit jours après, il lui offrait l'emploi des jeunes amoureuses à Lyon, au théâtre des Célestins, pour les quatre derniers mois de la saison d'hiver.

Avant de se décider, elle voulut quarante-huit heures de réflexion. Elle se sentait en proie à une humiliation profonde devant la ruine de ses illusions. Étaient-ce là les succès retentissants qu'elle avait rêvés : oubliée, ignorée de tous, la voilà condamnée à s'en aller végéter sur une scène provinciale, au milieu d'acteurs de troisième ordre dont si souvent elle avait entendu railler le ton et les façons par ses professeurs du Conservatoire. Ah! qu'elle avait peu de chance et que la vie était cruelle. Il y avait de quoi abandonner la partie et se laisser vivre comme une cocotte sans rien faire. Durant cette crise de découragement, les conseils, les paroles réconfortantes de Lepic ne lui furent pas inutiles. Le bonhomme avait d'abord témoigné de l'humeur contre ce projet de départ qui le privait d'une compagne aimée et menaçait de bouleverser ses habitudes, mais son esprit positif joint à son affection sincère l'emportèrent sur son égoïsme. Il prouva à Lucy combien

il était nécessaire de se résigner à de durs commencements afin d'acquérir l'habitude de la scène et se faire connaître au public ; qu'elle réussît en province et son nom se répercuterait à Paris. « Dans tous les métiers, les débuts sont pénibles et il n'y a pas de honte aux humbles essais, préparation des positions élevées ; j'ai commencé par servir les maçons pour diriger plus tard des centaines d'ouvriers et *gagner des millions*. » Quand Lepic était ému et solennel, il avouait les millions. Il promit à Lucy d'aller chaque semaine passer du samedi au lundi avec elle ; d'autre part, il fut convenu que Mme Rocher accompagnerait sa fille à Lyon.

Elle signa donc le contrat à raison de cinq cents francs d'appointements mensuels et, comme de coutume, Johnson se fit allouer le premier mois, à titre de commission.

Ses débuts aux Célestins, dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, furent bien accueillis par les habitués du théâtre et par les journaux de la ville. Lepic fut transporté de joie aux applaudissements qui, à l'issue du spectacle, rappelèrent sa maîtresse devant la rampe. La jeune comédienne n'eut, du reste, pas le temps de s'ennuyer pendant ces quatre mois remplis par un labeur incessant. Au moins deux fois par semaine, le spectacle changeait, et elle dut apprendre dix rôles et s'y essayer. Tel était l'emploi de ses journées : levée à dix heures, elle déjeunait en

lisant la brochure qu'elle étudiait, puis à midi, au théâtre, elle entrait en scène. La répétition durait jusqu'à cinq, parfois six heures. A peine si elle avait le temps de dîner qu'elle commençait à s'habiller pour le spectacle, où la toile se levait à huit heures. Ah ! qu'il fut délicieux et terrible pour son anxiété et son espérance, la première fois, ce cri de l'avertisseur retentissant dans le couloir devant les loges des artistes : « Mademoiselle Rocher, êtes-vous prête... on peut frapper? »

A minuit et demi, elle quittait le théâtre, et le lendemain, elle reprenait le même train de vie. Quand elle ne jouait pas, l'étude de ses rôles l'absorbait. A peine avait-elle une soirée pour voir ses camarades dans les pièces dont elle n'était point.

Cette existence active lui plaisait, encore qu'elle fût souvent pénible. Le coup de l'avorteuse, la fausse couche qui suivit l'avaient pour longtemps blessée. Les huit heures de suite passées debout sur la scène lui causaient d'abord une fatigue douloureuse ; puis, c'était une pesanteur insupportable qui lui écrasait l'aine, enfin une atroce torture qui la mordait au ventre et l'obligeait à s'asseoir, le front baigné de sueur. Plusieurs fois, après une longue répétition diurne, le soir, suppliciée, haletante, elle manqua défaillir en scène. Mais sa volonté était plus forte que sa douleur et elle ne voulait pas entendre

les avis du médecin qui lui prescrivait un repos complet.

Évidemment elle se reposerait et se donnerait les soins nécessaires, mais pendant l'été, après la saison théâtrale.

Comme si ce n'était pas assez de ce malaise physique, elle avait aussi à supporter les taquineries de quelques sujets de la troupe. Deux de ses camarades au Conservatoire, Jeanne Durel et Chardon, l'y avaient précédé. Chardon, dénué de toute aptitude, gonflait sa voix creuse et son débit emphatique dans les traîtres de mélodrame, aux troisièmes rôles où il était confiné. Il avait déplu au public et, fort malmené par les journaux, il n'avait été gardé par le directeur qu'à cause de la modicité de ses appointements, deux cents francs par mois. Aussi, aigri et envieux, voua-t-il une haine farouche au monde entier et en particulier à celui où il était humilié. A l'arrivée de Lucy, il parut content de revoir une élève de la classe Champanet ; mais, aux premiers succès de la comédienne, sa jalousie envenimée apparut et ne fit que s'accroître. Elle se manifesta en mauvaise grâce aux répétitions et en petites perfidies durant les représentations. Pensionnaire des Célestins depuis l'année précédente, il connaissait la plupart des pièces du répertoire, mais il évitait de donner à sa partenaire aucune indication ou bien il essayait de l'induire en erreur. En plus d'une circonstance, devant le public,

jouant avec elle un passage difficile, il changea brusquement la mise en scène convenue aux répétitions afin de la gêner et de la troubler; mais il en fut pour sa méchanceté, car les spectateurs, tout à l'action et au dialogue, ne s'aperçurent ni de l'hésitation, ni de l'embarras passager de Mlle Rocher. Le directeur dut intervenir et interdire les frasques de l'acteur.

Quant à Jeanne Durel, l'ingénue à la tête de séraphin, aux cheveux blonds en bandeaux plats, aux yeux bleus langoureux, au teint d'une mate blancheur, c'était une sainte-nitouche qui, d'une voix douce et de l'air le plus naïf, murmurait des infamies sur chacune et n'épargna point Lucy. Cette Agnès avait élu une compagne de son choix et de son vice, Georgette Gontier, une grande brune, d'aspect dur et homasse, ayant passé la quarantaine. Les deux femmes, depuis le commencement de la saison, habitaient ensemble, et nul homme ne troublait « leur petit ménage », comme on disait aux Célestins. Jeanne, corrompue jusqu'aux moelles, conservait une virginité physique à l'abri de toute atteinte, car elle avait de l'homme une horreur instinctive; à peine si son amie recevait une fois par mois la visite de son amant, magistrat au tribunal de Grenoble.

Georgette Gontier tenait dans la troupe l'emploi des grandes coquettes. De seize à quarante ans, depuis vingt-quatre années, elle roulait à travers les théâtres de province. Elle avait débuté par les

figurations, sachant à peine lire ; ensuite, passant par les utilités, les rôles à maillot, les couplets de féeries, elle aborda les héroïnes de drame, les grands emplois de la comédie moderne. Vaudeville, féerie, opérette, mélodrame, pièce à spectacle, comédie et même tragédie, elle avait appris et savait tout ce qui se crie, se pleure, se chante ou se déclame sur les planches provinciales du Havre à Marseille. Elle manquait de naturel, de vérité, de sincérité dans le débit, mais elle avait l'aisance dans la gesticulation, l'habitude d'une pantomime outrée et grossière ; elle était sur la scène comme chez soi.

Tout de suite, elle détesta la nouvelle venue, d'abord à cause de ses vingt ans, qu'au théâtre les anciennes ne pardonnent pas aux débutantes, puis à cause du prix de comédie et du Conservatoire ; tels les grognards, tard sortis des rangs, devant le jeune Saint-Cyrien promu à l'épaulette. Jeanne Durel aussi s'ingénia à irriter la vieille actrice par une demi-confidence de son intimité passée avec Lucy et par des semblants de tendresse. Les applaudissements qui saluèrent « la Parisienne » à ses débuts achevèrent d'exaspérer Georgette. Mais elle était trop « roublarde » pour mener contre sa rivale une guerre ouverte, vite terminée par un éclat. Elle prit le parti des méchancetés secrètes et des taquineries professionnelles que son expérience lui rendait faciles. Quand elle se trouvait en scène, elle haussait le ton, forçait

les effets pour obliger Lucy à un grossissement de voix, tantôt elle coupait les répliques afin de l'embrouiller, tantôt elle ripostait dès le dernier mot de la tirade pour empêcher les applaudissements. Comme pleine de dépit de ce manège, Mlle Rocher lui reprochait *tirer la couverture à soi* et de n'être pas une bonne camarade, Georgette répondit aigrement qu'elle savait son métier et ne recevait pas de leçon d'une novice distinguant à peine le côté cour du côté jardin.

Mais la noire malfaisance de la Gontier et de son amie Durel ne pouvant s'assouvir sur la personne de Lucy cherchait un moyen de l'affliger. Lepic, au lendemain des débuts, lui avait donné une pelisse de loutre. Ce vêtement, admiré au foyer, avait excité l'envie de toutes les comédiennes. Or, un soir, à l'issue de la représentation, quand Lucy voulut remettre la pelisse, elle s'aperçut qu'elle avait été en dix places tailladée de coups de ciseaux. Durant une demi-heure où l'habilleuse s'était absentée de la loge, le vêtement fut lacéré. A ce moment, personne, excepté Jeanne Durel, n'avait traversé le couloir aboutissant aux loges d'artistes. Une autre fois, tous les pots à maquillage de Mlle Rocher, blanc, noir et rouge, furent mêlés et gâtés. Le directeur fit mettre des serrures à toutes les portes et porta au tableau affiché dans le foyer que toute artiste trouvée dans la loge d'une voisine serait renvoyée du théâtre. Cependant, les deux amies insinuèrent

aux oreilles de tous que Lucy avait imaginé ces dégâts par méchanceté, pour jeter le soupçon sur les camarades et se rendre intéressante.

Mais ces ennuis et ces persécutions cessèrent quand elle revint, la saison suivante, engagée pour une année. Même son succès fut plus décisif qu'à ses débuts et elle conquit promptement une réputation locale. Elle montra plus d'aisance et de grâce dès qu'elle se sentit sûre de la faveur du public et son jeu gagna en agrément, en force et en variété. Possédant à peu près le répertoire courant, moins absorbée par le travail des répétitions, elle put accepter les invitations des jeunes gens de la société, de concourir aux représentations données par les cercles, d'assister aux fêtes, aux soupers qui terminaient ces soirées. C'est ainsi qu'elle eut l'occasion de rencontrer Jules de Brémond, jeune homme appartenant à l'une des premières familles de la ville, aimable, distingué, mais d'une médiocre fortune. Suffisamment rentée par Lepic, elle usa d'un absolu désintéressement avec ce nouvel amant. On le sut dans la ville, on embellit la situation, on vanta la noblesse de son cœur et cette liaison fit à Lucy le plus grand honneur.

Donc, la comédienne se trouva, au bout de dix-huit mois, dans la meilleure posture, favorite du club aristocratique, fort goûtée par les spectateurs, choyée par les journalistes, mais un regret inavoué altérait son bonheur. La renommée de

son succès ne dépassait pas la région et jamais les journaux de Paris ne s'occupaient des représentations des Célestins, ni ne proclamaient son nom.

« Qui n'a pas Paris, n'a rien, » pensait-elle.

De retour à Paris, cette secrète amertume redoubla. Qui donc connaissait les Célestins, et les noms, les succès des meilleurs sujets de la troupe? Quand, au mois de juillet, au Conservatoire, à la salle des concours, — où se retrouvent spectatrices toutes celles qui y passèrent élèves, — quand quelqu'un lui demandait obligeamment : « Eh bien! ma chère Rocher, qu'avez-vous fait cette année? » — « J'étais à Lyon! » elle s'apercevait bien que Lyon c'était aussi loin, aussi étranger pour un artiste parisien que le Monomotapa. Seul, Champanet, qu'elle alla voir, l'encouragea par des paroles sensées : « Ma mignonne, je t'ai suivie de loin et ton vieux professeur a été fier de tes succès. La province est une excellente école, à condition de ne pas s'y éterniser et de n'en pas prendre les défauts, de revenir à Paris sitôt qu'on sait le métier, se décrasser et se polir. »

Au mois d'août, reprise de violentes douleurs de ventre, elle fut obligée de s'aliter. Elle ne put se lever qu'au bout de six semaines, maigrie, épuisée. Alors, Lepic, qui l'avait soignée et veillée, voulut qu'elle vînt se refaire, réparer ses forces et respirer l'air de la mer, à Saint-Jean-de-Luz, sur la frontière d'Espagne. Cependant, Mme Rocher

était en villégiature à Rueil, chez son ami l'officier retraité, propriétaire d'une bicoque.

Vers le milieu d'octobre, elle n'était pas encore rétablie, ne pouvait supporter ni la marche ni fatigue d'aucun genre. Le médecin lui prescrivit un repos absolu durant l'hiver. Sa maigreur était devenue effrayante, sa nervosité excessive. Elle était chaque jour en proie à des suffocations suivies de pamoisons, elle avait, durant la nuit, de violentes quintes de toux. Lepic craignit que la poitrine ne fût atteinte et la supplia d'aller se reposer à Cannes pendant les trois mois rigoureux de l'hiver. Elle se laissa conduire à cette station hivernale, subitement désespérée, lassée, convaincue qu'elle allait mourir. Mais en moins d'un mois, la pureté de l'air, la douceur du soleil, le charme de la lumière, récréèrent son esprit et lui rendirent ses forces. Lepic, qui l'accompagnait, fut ravi de cette résurrection. Depuis six mois l'affection du vieillard avait pris une tournure paternelle. Il ne pouvait plus prétendre virtuellement au titre d'amant et sa tendresse s'était épurée par une fatalité physique. La maladie de la jeune femme épargna à son amour-propre l'humiliation d'un aveu de sa défaillance, et il se donna l'honneur de la réserve et de la délicatesse. Néanmoins, pour n'être plus sa maîtresse, Lucy ne lui fut pas moins chère. Attaché à cette compagne, hôtesse de ses dernières illusions; fier qu'une intelligence s'ouvrît en cette petite dinde

du Conservatoire, il s'en attribuait la gloire. Elle occupait maintenant une place essentielle dans sa vie, il était ragaillardi par le frôlement de ce jupon ; il aimait à caresser, à dorloter cette gentillesse, à presser même innocemment dans ses bras de vieux drille ce corps jeune et souple. Qu'elle ne fût plus sa maîtresse, elle demeurait une amie de cœur, une enfant créée et dirigée par lui, une chair sienne.

Il retourna à Paris au bout de six semaines. Il n'y avait pas quatre jours qu'il était parti que Jules de Brémond venait rejoindre Lucy. L'un et l'autre avaient rêvé des félicités divines, en ce beau pays, sous un admirable ciel. Après les premières effusions, la déception pour tous deux fut complète. Le gentilhomme ne se sentait ni vocation de garde-malade, ni goût pour cette union de deux âmes, opération chirurgicale délicate et compliquée.

Il avait aimé une comédienne proclamée intéressante et désirable par tous ses amis du cercle ; il avait joui d'une maîtresse aimable et désintéressée, encore qu'elle lui eût coûté fort cher en cadeaux. Sa vanité et ses sens, également satisfaits, il ne voulait pas prolonger une liaison qui l'attachait à l'infirmerie.

Elle n'eut pas de peine à démêler les sentiments réels de Brémond au milieu de phrases entortillées et d'excuses maladroites. Outrée, indignée de cet égoïsme grossier, le jeune aris-

tocrate lui parut soudain un imbécile et un fat. Ah ça! tous les hommes étaient décidément de méchants égoïstes, de plats polissons, d'incorrigibles imbéciles acharnés sur les femmes, victimes et dupes éternelles. Au moins voulut-elle payer celui-ci comme il le méritait : « Mon cher, lui dit-elle, retournez à Lyon où vos amis vous attendent. Vous avez eu en moi une maîtresse agréable, j'ai trouvé en vous un garçon distingué, un peu provincial et égoïste mais pas méchant, qui m'a été utile et m'a valu des appuis dans la société ; ainsi nous sommes quittes. »

Aux approches du printemps, elle revint à Paris, en bonne santé. Elle demeura inoccupée jusqu'au mois de novembre. Les Célestins, après une saison infructueuse, avaient fermé leurs portes. Elle fit de vaines tentatives auprès de deux directeurs parisiens pour lesquels elle eut des recommandations. Lasse de son oisiveté, elle accepta les offres d'un impresario qui colportait à travers les villes de France une comédie d'un auteur célèbre joué à Paris dont il avait acheté le droit de représentation. La troupe voyageuse était formé d'assez bonnes recrues, toutes artistes d'école que la déconfiture des scènes provinciales réduisait à l'état nomade. Lucy connut le métier de la tournée, le surmenage de chaque jour et de chaque soir. Tous les matins se lever à l'aube, refaire ses malles, s'empiler dans un compartiment de chemin de fer, arriver à six heures

dans une ville, rouvrir ses malles, s'habiller et paraître en scène à huit heures, devant un public inconnu. Durant quatre mois, elle roula sur toutes les routes, parcourut l'Est et le Nord, percha dans cent chambres d'hôtel et visita les salles de spectacle les plus diverses, tantôt le théâtre élégant et spacieux d'une grande ville, tantôt le hall de gymnastique d'un chef-lieu de canton.

Cette fatigue continue, cette dépense incessante de force et d'énergie s'aggravaient par mille petits ennuis, résultant d'un déplacement quotidien. D'abord elle avait emmené sa femme de chambre qui lui épargnait la corvée de faire, de défaire, d'ouvrir et de fermer les malles à toutes les haltes. Mais au bout d'un mois, cette fille ne voulut plus suivre la tournée. Lucy était désolée; en vain elle écrivit à sa mère de venir la rejoindre. Mme Rocher, qui ne se sentait pas d'humeur voyageuse, fit la sourde oreille. La comédienne ne tarda pas à trouver une assistance imprévue dans le comique de la troupe. C'était un homme de petite taille, avec la figure des domestiques qu'il représentait sur la scène. Sa face, rasée et courte, tenait au bouledogue par la proéminence du nez et de la bouche. Costerel (tel était son nom) avait conscience de sa laideur, mais il adorait les femmes et se poussait auprès d'elles par son amabilité et son obligeance. C'est ainsi qu'il se rendit indispensable à Lucy; à l'hôtel, il s'ingéniait à lui procurer la meilleure

chambre; il l'aidait à ouvrir les malles, il se chargeait de la fermeture, il s'occupait du placement des petits colis dans un bon coin du wagon. Dans ses propos, il était doux, aimable et ne manquait pas de cette farce que les femmes prennent pour de l'esprit. Mlle Rocher lui fut très reconnaissante de ces soins domestiques; puis, comme elle s'ennuyait et que la solitude du voyage lui pesait, comme tous ces camarades, dénués de la moindre galanterie, pratiquaient nettement le chacun pour soi, elle témoigna de l'amitié à Costerel. Celui-ci ne perdit point son avantage, et l'amitié se changea vite en intimité.

Quand Lepic vint voir Lucy, durant un séjour de la troupe à Lille, elle s'empressa de présenter Costerel, excellent camarade qui lui avait épargné maints ennuis de la route. Le vieillard ému remercia chaleureusement le comique de ses soins aimables pour sa petite fille et l'invita à dîner. Le reste de la troupe se gaussa de les voir attablés tous les trois dans le meilleur hôtel de la ville. Quant à Lepic, d'ordinaire défiant, il ne lui vint pas à la pensée qu'elle pût condescendre à ce nabot d'une grotesque laideur.

Mais peu de jours après, son amour-propre et son affection subirent la plus cruelle épreuve. Au passage de la troupe à Amiens, il accourut de Paris dans une pensée de surprise délicate et se présenta inopinément de grand matin à l'hôtel où elle était arrivée au milieu de la nuit. Une servante mala-

droite lui ouvrit la porte de la chambre, et il faillit tomber à la renverse en contemplant sur le même oreiller le muffle de bouledogue du comique à côté de la tête si chère de Lucy.

Alors, en proie à une colère violente, faite de désillusion et d'amour-propre blessé, il lui reprocha tous ses bienfaits :

— Je t'ai tirée de la crotte, tu me dois tout ce que tu es. Me voici bien heureux d'aimer une ingrate et une catin.

— Ah ça ! mon cher, est-ce que vous vous figurez que j'ai fait vœu de demeurer, à votre défaut, vierge et martyre.

— C'est ignoble ! avec ce sale pitre, d'une ridicule laideur... Et moi qui l'ai invité à dîner.

— Voyons, mon oncle, vous êtes pareil au chien du jardinier qui ne veut pas qu'on mange et ne peut pas manger.

La scène finit par des larmes. Elle dit qu'elle était malheureuse, isolée dans cette tournée, qu'elle ne savait où donner de la tête, qu'elle avait cédé par reconnaissance, que, si elle avait un engagement à Paris, toutes ces saletés n'arriveraient pas. Lepic, calmé, la consola ; il était heureux d'avoir un prétexte de lui pardonner, et il fut convenu que, le mois suivant, elle rentrerait à Paris.

II

Au commencement de la saison suivante, engagée au théâtre du Parc, à Bruxelles, elle y passa cinq années. Ce séjour lui fut d'une utilité décisive, car elle se perfectionna dans la partie mécanique du métier. Elle apprit à poser sa voix, à grossir son ton au diapason d'une salle, ce qui est tout l'art de la comédienne. Longtemps elle avait cru qu'il suffisait d'exprimer simplement, naturellement, selon son intelligence du texte, selon le sens du personnage, les répliques et les tirades. Cependant, à côté d'elle, des camarades d'une voix moindre, d'une inintelligence notoire, produisaient une intensité d'effet qu'elle n'avait pu encore atteindre et exerçaient sur le public une action profonde. Elle s'aperçut que l'exagération des sentiments, le haussement du verbe, la gesticulation marquée, qui lui paraissaient une outrance ridicule, étaient les conditions inéluc-

tables de l'art scénique. Alors elle se mit à grandir sa voix, à amplifier le geste, à accentuer la pantomime, à appuyer sur les effets comme il convenait au cadre. Déjà, durant ses quatre mois de tournée, elle avait appris à mesurer le volume du son au vaisseau de la salle où elle paraissait. Cette exagération professionnelle devint peu à peu une habitude; non seulement elle ne pouvait plus s'en défendre dans la pratique de la vie, mais elle n'avait plus la notion de son ton factice et emprunté. Elle traduisait les sentiments ordinaires, étonnement, plaisir, joie ou peine, par des interjections bruyantes. A un mot fait pour provoquer le sourire, elle partait en éclats de rire retentissants et stridents. Quelqu'un se plaignait-il devant elle d'un mécompte ou d'un chagrin, sa figure se convulsait de désespoir, sa poitrine gonflée d'émotion se soulevait en cadence; puis elle avait de grands serrements de main et de sa gorge étranglée sortaient péniblement ces mots : « Pauvre ami. »

Il ne lui restait plus de termes pour exprimer douleur ou plaisir. A mesure que le langage lui manqua, les sentiments intimes s'abolirent en elles. L'abus des mots avait confondu toutes les nuances. A peine si elle eût été sincèrement remuée par une grande catastrophe survenue autour de soi. Immédiatement sa mémoire aurait retrouvé soit un fragment de rôle, soit quelque tirade applicable à cet événement.

A l'oblitération de la personnalité correspondait le progrès de la comédienne. Son premier emploi d'amoureuse étant relégué au second plan, elle avait essayé les rôles de jeune première, et ni le directeur du Parc, ni l'artiste, n'avaient eu lieu de regretter cette tentative. Le succès constaté par la presse bruxelloise se répercuta dans les journaux parisiens. Aussi, quand, au bout de cinq ans, à l'expiration de son engagement, elle revint se fixer à Paris, son nom n'y était déjà plus inconnu.

Peu de temps après son arrivée, elle reçut des offres pour le Théâtre-Michel, à Saint-Pétersbourg, mais elle était fermement décidée à ne point quitter Paris, certaine d'y trouver une place. Son espérance ne fut pas déçue. Deux mois après, Marcus Lewin, directeur de la Comédie-Parisienne, la fit prier de passer à son cabinet. Toute tremblante d'émotion, elle s'y rendit au jour indiqué.

Marcus Lewin, directeur de la Comédie-Parisienne, est un des types les plus étranges et les plus curieux de tout Paris. D'où vient-il, quelle est son origine ? Nul ne saurait le dire. De haute taille, d'épaisse enveloppe, sa figure au gros nez crochu, à la bouche lippue, aux yeux gris, encadrée dans de longs favoris roux, respire l'effronterie, l'adresse et la rouerie. Quelques-uns le tiennent pour un juif levantin. Il y a une trentaines d'années qu'il apparut sur le sol parisien,

pirate de l'asphalte, débutant par les petites industries de la brocante. Tour à tour il montra des poupées de cire, exhiba des imitations de pièces anatomiques, passa à la direction d'un petit théâtre pour choir dans la faillite. Mais les revers ne l'abattaient point. Peu à peu il recommençait sa ronde à travers les coulisses, une boîte sous le bras, vendant du maquillage et des bijoux de théâtre. C'est à ce moment qu'une belle fille, reine de féerie, exerçant son empire un peu plus bas que le cœur des millionnaires, se prenait pour lui d'une passion folle, inexplicable. Alors, correct, élégant, le gousset bien garni, il s'insinuait dans la société boulevardière, tutoyait les chroniqueurs, les auteurs à la mode et devenait le familier d'acteurs célèbres. En même temps, les petits journaux commençaient à lancer leurs traits sur ce gaillard plein d'entregent et d'audace. Mais soudain Lewin fondait la *Gazette théâtrale, artistique et financière*, corsaire armé en guerre, défendu par un équipage de tirailleurs adroits qui foudroyaient les autres brûlots.

Sur le boulevard, entre initiés, on désignait communément la *Gazette* par ce vocable « l'Aquarium ». Une nuit, même, de mauvais plaisants, à l'issue d'un souper, s'en furent au bureau du journal, faubourg Montmartre, et accrochèrent, sur les trois fenêtres de la devanture, une large enseigne en calicot :

ÉTABLISSEMENT DE PISCICULTURE.

Il n'empêche que chacun ne fit bonne mine et tendit amicalement la main au « Requin », c'est ainsi qu'on avait surnommé Marcus. *La Gazette* paraissait trois fois par semaine, canons braqués sur les gens du théâtre et le monde de la finance. Aussi la plupart des acteurs, des comédiennes, des entrepreneurs de spectacles et des lanceurs d'affaires payaient un tribut au forban pour éviter les décharges d'ordures et de diffamations. Mais surtout les menaces du maître chanteur inquiétaient les femmes ; elles avaient à redouter soit des indiscrétions sur leurs faits et gestes privés, soit une satire sanglante de figure sur la scène, et elles préféraient payer son silence ou acheter son appui. Il les tarifait selon leurs ressources qu'il connaissait fort bien et leur imposait l'achat d'un nombre d'actions de sa feuille en rapport avec leur fortune ou celle de leurs amants. Ces actions, il ne les livrait oncques, abritant sa piraterie derrière cette vaine formalité. Ce commerce dura dix-huit mois, jusqu'à ce que le *Barbier*, un journal qui avait la clientèle des artistes et défendait leurs intérêts, publiât une lettre adressée à une vieille actrice où, sous une forme comminatoire, Marcus réclamait une somme de quinze cents francs. L'actrice, s'étant refusée à envoyer l'argent, avait été taillée en pièces dans le numéro suivant de la *Gazette*.

Devant ce fait indiscutable, le scandale fut énorme. Il provoqua les révélations de dix victi-

mes d'agissements pareils qui osèrent enfin élever la voix. Le parquet même s'émut de cette publicité et Marcus, prévenu d'extorsion de fonds, échappa tout juste à la police correctionnelle, grâce à l'indulgence du juge d'instruction. La *Gazette* ne se releva pas de cette vilaine affaire et perdit en même temps ses lecteurs et ses moyens d'existence. Quand elle eut péri, Lewin, qui savait son Paris, jugea utile de se faire oublier durant quelques mois.

Il était en Belgique quand éclata la guerre de 1870. Pendant le siège de Paris, il habita successivement Lyon et Marseille, trouvant moyen d'être mêlé à divers marchés d'armes et de fournitures militaires. De là il se rendit en Espagne où, durant l'insurrection carliste, il tripota encore quelques affaires pour le compte du gouvernement. Mais bientôt il rentra à Paris, où il fut successivement intéressé dans la fondation et la cagnotte d'une maison de jeu, puis principal actionnaire d'une photographie. Il s'était remis à fréquenter les foyers de théâtre, les clans de vaudevillistes et d'échotiers où tous ses anciens amis l'avaient cordialement accueilli. Il fut du reste habile à gagner les bonnes grâces des nouveau-venus et à se réconcilier les vieux boulevardiers : — « Parbleu ! dit l'un de ces derniers à un rédacteur du *Barbier* qui évoquait le souvenir de la brusque fin de la *Gazette*, parbleu ! si l'on veut déterrer les cadavres de tout le monde, on ne serrera plus la main

à personne. — Et je ne sais même pas si notre main droite pourra toucher notre main gauche, » ajouta, en ricanant, d'Alvimar, le chroniqueur auquel Lewin avait, la veille, prêté cent louis, provision nécessaire après une culotte au baccarat.

Quand Marcus eut tout à fait repris pied sur le sol parisien, qu'il se fut assuré par la camaraderie la neutralité des uns et, par des prêts d'argent habilement placés, l'appui des autres, il acheta la Comédie-Parisienne tombée en déconfiture. Être directeur de théâtre, il avait été hanté par ce rêve durant tous ses trafics, il l'avait caressé en ses moments d'industries louches, alors qu'il tenait, place de la Bastille, un boui-boui où les actrices étaient obligées de payer cent sous avant de monter sur la scène. Une direction, c'était pour ce bas bohème, traînard de coulisses, un commandement de corps d'armée, un poste honorable et sûr pour l'écumeur devenu traitant : le prix d'achat fut deux cent mille francs. Il était loin d'avoir cet argent vaillant, mais sa canaillerie, sa rouerie, ne manquèrent pas de lui rassembler des commanditaires : un chef de claque enrichi dans le commerce des billets de faveur ; une demoiselle, une de ses anciennes à lui, Jenny Gâtebourses, poignée du désir de montrer plus haut que l'alcôve sa vieille chair, avancèrent ensemble quatre-vingt mille francs ; un entrepreneur d'éclairage donna caution de pareille somme ; Lewin tira de son

fonds de réserve le complément de quarante mille francs.

En moins de trois ans, il avait remboursé ses commanditaires et demeurait seul propriétaire du théâtre. Tout de suite, il manœuvra en gaillard avisé qui possédait son monde et n'était point gêné par de vains scrupules. D'abord il forma une troupe de jolies femmes, élégantes et haut cotées au turf de la galanterie. « Il y a, dans toute femme jeune et jolie, l'étoffe d'une comédienne, répétait-il à chaque nouvelle pensionnaire ; ayez soin de vous habiller chez le bon faiseur ; en trois mois, je me charge de vous apprendre à parler et à marcher. » Et il le faisait comme il le disait. Durant la période d'initiation, cinq heures par jour où les apprenties répétant les mêmes mots et les mêmes gestes étaient humiliées, invectivées, rudoyées, les échos de la salle obscure retentissaient de commandements, de jurons, de frappements de pied ; on se serait cru dans une école de remonte. Ce dressage achevé, les recrues étaient versées à tour de rôle dans la pièce la plus prochaine où, en superbe attirail, dans les trois gestes et les six mots serinés, elles obtenaient leur succès attendu d'élégance et de beauté. Aussi toutes, même celles qui avaient eu le plus à souffrir de ses brutalités, de s'écrier : « Quel metteur en scène ! »

Les appointements de la troupe féminine variaient de quatre-vingts à trois cents francs et

Marcus exigeait que toutes ses dames s'habillassent chez le grand couturier.

— « Je ne peux pourtant pas, avec deux cent cinquante francs par mois, dépenser quatre mille francs pour une seule pièce, » gémit Jeanne Durel.

— « Eh ! ma petite et les avant-scènes. »

Et avec cet instinct de servilité basse qui couche la chienne lécheuse aux pieds de son maître, avec ce sentiment de respect et de crainte féminine pour l'autorité, d'où qu'elle vienne, toutes ces comédiennes, les novices et les arrivées, étaient remplies d'admiration secrète pour le tenancier. Au dehors, devant les artistes des autres théâtres, elles l'appelaient bien « le Requin », surnom qui lui était revenu, comme à la Comédie-Parisienne celui de l'Aquarium ; mais, sincèrement, elles raffolaient de lui et mendiaient son regard ; elles avaient plein la bouche de « Monsieur Lewin », en lui parlant, trop heureuses quand il penchait sur elles sa face soufflée d'abcès qui va crever, sa face aux yeux de perroquet, aux favoris pendants, qui grisonnaient sous la teinture fauve. Il n'avait qu'à lever le doigt au choix, comme dans le salon d'un bordel, quand le troupeau passait au foyer, pour que l'élue le suivît fièrement dans le cabinet directorial, entre deux actes, comme il voudrait, là où il voudrait. Jeanne Durel, la Mascotte, rebelle aux hommes, ayant l'horreur physique du mâle, n'avait pas résisté à celui-ci. Elle avait été gagnée par la profondeur du vice qu'elle pressen-

tait en lui, pareille à ces névropathes affriandés par les odeurs infectes et qui s'y délectent. Au moment même, Marcus était adoré par Suzanne Dequercy, une comédienne intelligente et distinguée, férue pour lui d'une passion farouche. Elle passait les nuits dans la rue à guetter son amant et chaque jour suppliait à genoux qu'il la reçût. Il s'amusa à réunir chez soi les deux femmes, et Suzanne n'eut point le courage de s'en défendre.

A cinquante ans, une fringale inassouvie, toujours aiguisée, de la femme, brûlait le sang de Lewin. Le libertinage n'avait fait qu'enrager cette luxure furieuse, continuellement en quête d'objets nouveaux et de satisfactions inconnues. Dans son désir de diriger un théâtre était entrée, en grande part, la joie d'avoir un troupeau de femmes à ses ordres. Sa vocation de ruffian s'exerçait sans conteste sur ce bétail, chair exploitable selon sa caisse, chair malléable dans son lit. Il permettait des entreteneurs à ses comédiennes, mais il se montrait violemment jaloux de leurs amours accidentelles, comme d'une atteinte à son bien. Si l'amant heureux d'une d'elles se trouvait être quelque acteur de son théâtre, il le persécutait avec acharnement. A certaines heures, quand il tenait entre ses bras une de ces belles filles, ses sujettes, dans un brusque réveil de sa nature d'Oriental, il était tenaillé de l'envie de l'égorger, pour qu'elle ne profitât plus à aucun autre. Ce sadisme n'effrayait pas ses compagnes de plaisir;

cette corruption exaspérée les amusait et les intéressait, et toutes s'étaient vautrées en d'indicibles trios sur le canapé de son cabinet. Il gardait toujours une raccoleuse pour ses menus. C'était Jeanne Durel, à ce moment-là.

Envers ses acteurs, il se montrait d'une grossièreté inouïe, n'ayant nulle gratitude de leurs efforts ni de leur succès. Mais lorsqu'un comédien avait la faveur du public, Marcus se faisait aimable, insinuant, flatteur, pour l'attirer dans sa troupe; il savait caresser la vanité du sujet et jouait comme pas un l'éternelle fable du corbeau et du renard. Aux périodes de renouvellement d'engagement, c'étaient les mêmes grimaces pour le pensionnaire qu'il désirait enfermer de nouveau dans un traité à gros dédit. Et les grands enfants niais, oubliant leurs griefs, les mécomptes de la veille, se laissaient prendre à ces câlineries de levantin, à ces paroles sucrées, comme l'alouette au miroir. Sitôt qu'il tenait son homme, le compère revenait à son naturel. Pour ceux à qui il avait été obligé de concéder une rémunération lucrative, il avait des regards terribles les jours de paiement. Il se tenait derrière le grillage de la caisse, à côté du comptable. Les salariés se présentaient en tremblant, cependant que ses yeux durs, tout chargés de haine, suivaient les billets qui disparaissaient vite dans les poches. Un jour, Lebreton, le grand premier rôle, blessé dans son amour-propre à propos d'une distribution de pièce,

avait osé entrer en lutte avec Lewin. Une violente dispute avait commencé sur la scène durant la répétition. « Requin, sale maquereau, » cria Lebreton. Alors, le directeur, saisissant le comédien au milieu du corps, l'avait précipité dans l'orchestre au risque de le tuer. Six semaines plus tard, tout était rentré dans l'ordre. Lebreton avait présenté ses excuses et était redevenu soumis et docile, entre tous.

Marcus eut le flair de ce qu'il faut offrir au public, de la pièce sentimentale, honnête et plate, répondant à toutes les consciences médiocres. De plus, dans ces parties qui ressemblent par plus d'un côté à celles du tapis vert, une chance continue, indiscutable, éclatante, proverbiale. Aussi, un soir que, à Tortoni, d'Alvimar, conservateur et catholique, insistait sur la préexistence d'un ordre supérieur, d'une Providence régulatrice :

— Et Lewin? objecta simplement Fomberteau, le critique du *Réveil des Lettres*.

Et triomphalement l'influence de Marcus s'étendait hors de son théâtre, rayonnait sur le boulevard, gagnait le monde des journaux et du vaudeville. Les journalistes se prosternaient devant un tel succès et l'attribuaient à un génie supérieur ; un cortège de primitifs lui faisait fête, sollicitant de lui vendre un acte au rabais. Même les grincheux qui rappelaient volontiers les histoires anciennes ne lui déniaient point une rare habileté, une intelligence d'élite. Divers auteurs renommés

lui avaient dédié leurs livres avec les plus flatteuses mentions.

Mais le succès et l'argent ne lui suffisaient plus, l'ambition vint et, avec elle, la soif de la considération. Il fit racheter à bon compte ses anciennes créances, sollicita et obtint sa réhabilitation. Huit jours après, d'Alvimar publia une chronique de tête « où il rendait enfin justice à cet honnête homme auquel certains moralistes de l'asphalte ne peuvent pardonner d'être un homme habile »; il terminait en demandant la croix de la Légion d'honneur pour l'énergique et intelligent directeur dont la place était tout indiquée, en un jour prochain, à l'administration du Théâtre-Français.

La veille, Lewin avait signé l'engagement de Marguerite Nastorgue, la maîtresse de d'Alvimar, laquelle avait aussitôt joué son premier rôle à la Comédie-Parisienne sur le canapé directorial.

III

Dans une antichambre obscure où deux femmes et un homme attendent debout avec un visage de fatigue et d'ennui, un garçon de bureau est assis derrière une table, Lucy Rocher lui remet sa carte : « Ah ! très bien, mademoiselle, le patron m'a dit de vous introduire tout de suite. »

Discrètement, il frappe à une porte au fond.

— Qui est-ce?

— Mlle Rocher, que vous attendez.

La porte s'ouvre, mue par un ressort intérieur, et Lucy pénètre dans un cabinet aux tapis épais, aux murs tendus d'étoffe. Au milieu, un vaste bureau où sont empilés des manuscrits et des brochures, à droite une bibliothèque, en face un large divan règne le long du mur. Une tenture masque un réduit, transformé en cabinet de toilette, qui aboutit à une porte donnant sur le théâtre. L'atmosphère est lourde d'odeurs de cigare et de verveine.

Lewin, en costume de ville très soigné, rosette d'officier d'instruction publique à sa redingote, est accoudé à la cheminée et fume. A ses pieds, Jeanne Durel, assise sur un pouff, est accroupie l'air alangui, la face gonflée, les yeux cernés, plus pâle encore que de coutume.

Aucune des deux femmes n'est satisfaite de la rencontre et elles poussent toutes deux des gloussements de surprise, de joie et passent aux embrassades.

— Tiens! dit Lewin en ricanant, vous vous connaissez... mes compliments, Jeannot.

— Ah! te voilà bien! ce n'est pas ce que tu penses, nous étions ensemble au Conservatoire.

— Bien, mon petit chat, va prendre l'air, j'ai à causer avec Mlle Rocher.

Le regard sournois de Jeanne Durel passe sournoisement de la nouvelle venue à Marcus pendant qu'elle remet sa tournure en place.

— Voyons, ma chère, je vous ai vue à Bruxelles, il y a deux ans; on m'a dit beaucoup de bien de votre talent; je sais quel succès vous avez eu au Parc, mais je voudrais vous entendre encore. Voulez-vous me donner une audition jeudi.

— Monsieur Lewin, vous savez bien qu'une audition est ce qu'il y a de plus défavorable pour une comédienne. Et puis, ça ne prouve rien du tout. On peut très bien dire une scène et être incapable de jouer un rôle, *et vice versa*. Essayez-

moi dans un rôle, vous m'engagerez après si je vous conviens.

— C'est impossible à Paris : toutes les artistes qui paraissent sur notre scène sont engagées — j'insiste pour l'audition... Vous êtes gentille, vous, dites donc.

— Vous croyez..... Voyons, laissez-moi; vous êtes fou.

— Que tu es bête!

— Nous verrons ça après l'audition.

IV

Dans les théâtres, les lieux de plaisir, Marcus est ordinairement escorté de Kranspach, l'*ami des artistes*. De petite taille, le ventre proéminent, l'air bellâtre et vulgaire, Kranspach s'est réglé sur le directeur pour la coupe de la barbe, le costume et l'attitude. Autour de sa face pleine, pendent de longs favoris bruns; invariablement, il est en redingote et ganté de clair. Son œil aux lueurs jaunâtres est dur et faux; la figure épanouie et satisfaite n'est pas catholique. Kranspach, originaire de Varsovie, enrichi à Vienne en des industries inavouées, s'est fait naturaliser Autrichien, et s'est converti au catholicisme. Pendant vingt ans, où il manipula à Vienne de bizarres affaires en un office de changeur, il visitait artistes français en représentation dans la ville, il les complimentait, leur donnait à dîner chez soi, les guidait dans les excursions et les promenades, très fier de se montrer en

leur compagnie. Il avait plus qu'aucun ce secret instinct d'une race longtemps humiliée et proscrite qui pousse la plupart des Juifs à se frotter aux puissants du monde, à se réclamer de relations célèbres, d'amis fameux. Lui, nature épaisse, esprit grossier, se mêlait aux gens de théâtre, parce que leur réputation s'affirmait chaque soir en marques tangibles. Il les appréciait au bruit des applaudissements, comme il estimait au son les pièces d'or tombant sur son comptoir. Il n'eût jamais tendu la main à un grand artiste discuté et goûté seulement des délicats, mais il tutoyait avec ostentation un cabotin chéri de la foule dont à l'envi les journaux répétaient le nom.

Ayant gagné une quarantaine de mille francs de rente, Kranspach vint s'établir à Paris. Durant une dizaine d'années, il avait semé des dîners et des bouquets, il entendait récolter d'agréables et utiles relations. Comme il faisait l'aimable et l'empressé, ses amis et ses amies de passage l'accueillirent avec plaisir. On le savait riche ; ses hôtes, complaisants et crédules, l'esprit tourné au roman et à l'exagération, le proclamèrent aussitôt généreux et dévoué. Bientôt, Mécène à bon marché, il reçut des billets à toutes les premières, et eut ses entrées franches chez quelques jolies comédiennes. Bientôt, ce juif ignorant et illettré, s'étant employé à de menus services pour un ou deux auteurs en vogue, trancha sur la littérature et sur l'art, fut membre de comités littéraires. Il eut

des opinions arrêtées, se rangeant parmi les soutiens du théâtre honnête contre les saletés du naturalisme et les lâchetés du pessimisme; il manifesta bruyamment contre les représentations de Henry Becque et de Zola; il adressa même au *Barbier* une lettre, au nom des gens du monde, où il rappelait certaines de nos scènes à la tradition de l'esprit français, à la clarté, à la légèreté, à la délicatesse des mots, qualités nationales. Or, c'est tout au plus s'il avait lu quelques médiocres romans français; quant au monde dont il excipait, il n'y était point du tout admis. Blackboulé aux Colifichets dès son arrivée à Paris, il s'était fait le suiveur de Gautier-Latour, tragédien célèbre, d'une bêtise et d'une vanité supérieures à la sienne. L'acteur avait du goût pour cet auditeur assidu de ses vantardises et de ses puérilités. Il croyait à l'intelligence, à la distinction de ce courtisan par vocation. Mais dans un dîner chez Gautier, tout le prestige du suiveur fut détruit par d'Alvimar. Le chroniqueur soupçonnait Kranspach de tendres attentions pour Marguerite Nastorgue. Avec un sang-froid de pince-sans-rire et son esprit doucereux, il poussa l'ami des artistes dans de telles bourdes que toute la tablée en pouffa de rire. Le tragédien se sentit atteint par l'ignorance crasse de son flatteur, et lui ferma sa porte.

Alors l'Allemand se mit à marcher dans les pas de Lewin. Celui-ci, flatté de l'amitié, de l'es-

time, d'un tel compagnon, pensait que l'amitié d'un homme riche n'est jamais inutile : il lui permit toute liberté dans son théâtre, lui donna une clef de la porte de communication entre la salle et les coulisses. Mais il s'aperçut vite de sa duperie, car un jour, pris de court, ayant un besoin immédiat de dix mille francs, il les demanda à son cher ami. Kranspach allégua en balbutiant de mauvaises raisons : il n'avait pas chez lui une pareille somme, il n'en pourrait disposer avant huit jours. « Oui, oui! reprit Marcus, je sais ce que ça veut dire. Inutile de t'excuser. C'est moi qui suis une bête. » Mais il ne se fâcha point de ce refus, il continua à voir tous les jours Kranspach à dîner, à aller au théâtre avec lui. Seulement il en fit le plastron de ses plaisanteries grossières et de ses mots cruels. L'autre supporta patiemment ces boutades et affecta d'en rire. Il racontait même les traits les plus sanglants, comme s'ils eussent été lancés à un tiers et s'en attribuait la paternité. De même, Marcus l'invitait aux lectures, aux auditions, le consultait sur la valeur des ouvrages, le mérite des débutants, s'égayait de ses erreurs, de ses âneries et, naturellement, ne tenait aucun compte de ses discours; c'est ainsi qu'il le pria d'assister à l'audition de Lucy Rocher.

Assurément la jeune comédienne était faite à cet aspect désolé d'un théâtre à deux heures de l'après-midi, mais son cœur se serra

quand elle entra à la Comédie-Parisienne.....

Au milieu de la scène étaient placées deux chaises de paille; elle s'assit, attendant l'arrivée de Lewin. Derrière elle se mêlaient les grosses voix de machinistes poussant un décor dans les cintres, une équipe d'ouvriers réparant un poste, frappaient la muraille à coups redoublés. A travers l'obscurité de la scène, une bande de lumière grisâtre filtrait par une porte ouverte. Un courant d'air froid lui glaça les épaules, une odeur âcre, humide, de poussière lui souffla dans la gorge. Le rideau venait d'être monté et le courant d'air devenait plus aigu. Mal à l'aise, elle se leva, se promenant le long de la rampe, et, machinalement, regarda dans la salle.

Des avant-scènes pendaient de longues bandes de toile bise — comme un linceul. Ces cache-poussière suivaient le rebord des loges, contournaient le premier étage, le rez-de-chaussée et ensevelissaient dans leurs plis les balcons et l'orchestre. Au cinquième rang, les fauteuils, les baignoires, s'enfouissaient dans la nuit. Du champ de plaisir désert et noir montait une impression lamentable de tristesse et de solitude. Lucy se recula instinctivement, comme au bord d'un gouffre béant.

Mais un point vivant égaya bientôt sa vue. Au parterre, un rat d'allure prudente sortait à petits pas de l'obscurité, s'avançait jusqu'à la pénombre et repartait au galop vers le fond... Il recommença

ce manège, jusqu'à ce que des pas retentissants l'eussent mis en fuite.

Lewin, le chapeau sur la tête, la main dans ses poches, entra dans l'orchestre, escorté de Kranspach. Les deux hommes s'assirent au quatrième rang des fauteuils. Chatelard, le vieux régisseur de la Comédie-Parisienne, prit place derrière eux.

— Vous êtes en scène, mademoiselle Rocher, cria Lewin ?

— Oui, monsieur, je suis arrivée depuis une demi-heure.

— Mille pardons, ma chère, je ne pouvais me débarrasser du petit Isaac, qui voulait me coller un acte... C'est le personnage le plus raseur de Paris... après Kranspach... N'est-ce pas, ma vieille ?

— *Douchours, douchours plaqueur*, reprit l'autre dans son baragouin franco-tudesque.

— Monsieur Marcus, faut-il border la rampe, interrogea la voix du chef gazier.

— Cet imbécile-là veut à tout propos me brûler du gaz inutilement, grommela Lewin ; et plus haut : « Non, non, pas la rampe, le bec de scène suffira. Nous sommes ici afin de voir et entendre Rocher, non pas pour éclairer la salle vide. »

L'ouvrier obéit ; d'une sorte de tige placée du côté gauche jaillit un jet de flamme vacillante qui projeta sa lumière dans l'ombre.

— Eh bien ! vous dites la scène de la *Visite de*

Noces. Où est Lebreton, qui devait vous donner la réplique?

— Mais je lui avais donné rendez-vous à deux heures; il en est trois et il n'est pas là.

Lebreton, après avoir donné sa parole à Lucy, était parti la veille pour la campagne et n'était pas revenu. Il n'avait aucun souci d'obliger une camarade; au fond, toute nouvelle venue, c'était la concurrente et l'ennemie.

— Eh bien! en l'absence de Lebreton, l'excellent Kranspach va monter en scène, le plus pur accent du Conservatoire, la *ioute gasse* de Varsovie. Est-ce que vous pouvez lire le rôle, Chatelard?

— Mon Dieu! j'essaierai.

— Moi, monsieur Marcus, une audition dans de pareilles conditions n'est pas possible. Jamais nous ne pourrons jouer la scène. Chatelard ne connaît ni les traditions ni les passades. J'aime mieux y renoncer, s'écria Lucy désappointée, énervée, toute prête à fondre en larmes.

— Voyons, calmez-vous, mon enfant, dit Marcus en s'approchant de la scène. Je veux seulement me rendre compte de votre voix. Allons, commencez, Chatelard.

Le vieil acteur avait de l'école et beaucoup d'expérience. Il lisait lentement, faisant vibrer les *r*, terminant les *ai* en *é* ouverts. D'abord, balbutiante et hésitante, la comédienne se remit et reprit l'usage de ses qualités scéniques.

Des têtes curieuses apparaissaient aux écoutes,

derrière les praticables. Suzanne Dequercy se glissa dans la salle auprès de Marcus. Cependant de violents coups de marteau couvrirent la voix des deux artistes :

— « Nom de Dieu! hurla Lewin, qu'est-ce qui fait ce boucan-là? » Aussitôt le bruit cessa. « Chatelard, faites donc évacuer le théâtre et renvoyez tous ces imbéciles embusqués aux portants. Qu'est-ce que tu attends-là, toi? reprit-il brutalement en s'adressant à Suzanne. Je t'ai déjà défendu de paraître aux auditions; c'est du plus mauvais effet. Fiche-moi le camp. »

Puis, méchamment, comme elle partait.

— C'est égal, elle a du talent cette petite Rocher, tu n'as qu'à bien te tenir, ma chère.

Il rejoignit Lucy sur la scène :

— Ça va bien, ma mignonne! Si tu veux être raisonnable, je t'engage; viens dîner avec moi ce soir; nous causerons des conditions et nous signerons le papier au dessert.

Du moment qu'elle allait devenir sa pensionnaire, il la considérait déjà comme lui appartenant et affirmait sa possession par le tutoiement. L'ami des artistes s'étant approché de Mlle Rocher, il le présenta : « Kranspach, dit l'Aimable, comme Choppart! »

Elle signa un engagement qui la liait durant cinq ans à la Comédie-Parisienne aux conditions suivantes : cinq mille francs pour dix mois la première année, augmentation de mille francs par

chaque année suivante. Dans l'espace de trois ans, elle joua une dizaine de rôles qui la classèrent comme une actrice correcte, élégante, sachant son métier, mais sans éclat ni succès décisif. A chaque nouvelle pièce, un surcroît de dépenses, — quatre ou cinq mille francs de robes. Le père Lepic, qui s'était décidé à lui assurer une pension mensuelle de mille francs, faisait la grimace aux grosses notes.

— Mais ton directeur te fait donc jouer le personnage d'un mannequin de couturière, s'écria-t-il une fois, indigné ; onze mille francs de toilette, c'est plus de cinq cents francs de rente, la fortune d'une petite famille. J'ai connu, il y a vingt ans, une artiste de la Porte-Saint-Martin, Mlle Perly, qui tenait les premiers rôles dans le *Bossu* et la *Closerie des genêts;* eh bien! avec cinq cents francs par mois, elle suffisait à sa toilette et à toutes ses dépenses.

— Mais je vous ai déjà dit, mon oncle, que les costumes proviennent du magasin dans les théâtres de drame ; tout au contraire, dans la comédie, les robes de ville sont à la charge des artistes.

— Enfin, si tu ne m'avais plus...?

Elle n'ajouta pas « j'en prendrais un autre », car depuis longtemps il ne la gênait plus et souffrait en silence ses infidélités. Ne lui avait-il pas dit, au lendemain d'un soir où il l'avait surprise descendant l'escalier des cabinets de chez Verdier

avec Coco Labonnière : « Au moins, fais en sorte que je ne m'en aperçoive point ; ne me rends pas ridicule ; ne t'étale plus publiquement avec des gommeux et choisis mieux.

Ce mot de passion si paternelle et si indulgente la toucha. Elle eut scrupule à lui causer du chagrin et elle usa de réserve dans ses aventures.

Mais il lui répugnait d'insister, de supplier, afin d'obtenir les dix mille francs annuels nécessaires au paiement de sa toilette. Ce bonhomme entêté ne voulait point entendre raison. Toute sa parcimonie se révoltait contre le prix exorbitant de ces robes ; il se refusait à admettre ces accessoires indispensables aux comédiennes d'un théâtre élégant. Lucy n'essaya plus d'expliquer quel tort lui feraient les économies sur ce chapitre-là. Elle avait encore dans l'oreille la voix traînarde et railleuse de Marcus, lui criant, en pleine répétition générale, une fois où, doublant une camarade, elle avait cherché à éviter la dépense :

« Dis-donc, Rocher, tu t'habilles au « Bon Marché »? Faut ôter cet accoutrement-là.

Du reste, sa coquetterie naturelle se doublait de rivalités féminines toujours ardentes. Elle eût mangé du pain sec à son repas, plutôt que renoncé à se montrer en scène dans les costumes du bon faiseur. Peu après son arrivée à Paris, Mme Materne était accourue lui faire ses offres de service ; elle retourna chez la procureuse.

Elle y retourna par nécessité, afin de payer ses robes ; elle y retourna ensuite quand elle avait le désir d'un bijou, d'une dentelle, d'un bibelot, quand elle manquait d'argent mignon. Elle s'accoutumait à cette souillure de son corps, à cette livraison de sa chair au premier venu, sans nécessité, au gré d'un caprice. Certes, ce n'était pas drôle, et parfois ces maîtres d'une heure se montraient exigeants et importuns. Plus d'une fois, elle endura les baisers de bouches qui soufflaient la nausée et supporta des caresses écœurantes. Mais, bah ! la corvée était vite essuyée ; elle lui semblait encore moins pénible que les débats d'argent avec le vieux grigou. Du moins était-elle certaine de ne rencontrer là personne de son monde, — des étrangers de passage à Paris ou bien des hommes mariés obligés au secret qui, l'ayant vue sur la scène, la faisaient demander. Pourquoi aurait-elle eu des scrupules ? Est-ce que la plupart de ses camarades ne connaissaient pas le chemin de cette même maison où d'autres pareilles. A qui aurait-elle gardé la pureté de son corps ? Entre tous les hommes qui l'avaient vue à Paris, à Lyon, à Bruxelles, toujours le même frottement assommant, quand il n'était pas cruel ; toujours même attente, même déception, même faillite du plaisir. Prostitution, vénalité, elle les avait répétés, lancés, en plus d'une pièce ces grands mots ; elle avait proclamé, en maintes tirades, l'élévation, l'essence supérieure de

l'amour. Aimer! ce verbe correspondait en elle à un acte obscène. Parmi ceux qui l'avaient attirée, intéressée durant une heure, lequel ne l'avait pas excédée avant la fin du jour? Et puis ne fallait-il pas vivre, faire figure, arriver, accepter son sort, subir les nécessités de sa situation?

Ainsi la procureuse finit par occuper une place régulière dans la vie de Lucy, et la comédienne en tira un casuel de mille à quinze cents francs par mois. Pour le *five oclock* de la Materne, elle revêtait une robe élégante, sorte de peignoir qu'elle cachait sous une manteau foncé. En quelques minutes une voiture la déposait rue de la Victoire, tout près de la maison. Une heure plus tard, elle sortait, inspectant la chaussée d'un regard rapide et regagnait vite sa demeure. Elle s'était si bien habituée à ce manège qu'il lui arriva de laisser soit Lepic, soit des amis chez elle, sous prétexte d'une course pressée pour aller à ce lieu de rendez-vous. Bientôt elle en revenait le corset délacé, la robe à peine fermée sous le manteau et reparaissait devant ses hôtes, calme, souriante, la figure pâle et un peu tirée sous la poudre, les hanches molles, les jambes lasses.

Et cependant de telles pratiques ne lui ôtaient pas le goût d'autres aventures recherchées par fantaisie d'imagination ou besoin d'imprévu. Il existait alors un cercle de jeunes viveurs du haut commerce et de la bourse, les « Colifichets », qui avait accoutumé de donner chaque saison une repré-

sentation et une revue. Des auteurs-amateurs s'ingéniaient à ces ouvrages, des membres du cercle s'en faisaient les interprètes, tout fiers d'y donner la réplique à de jolies actrices, leurs partenaires. Ainsi prenaient l'essor ces élucubrations mondaines et trouvait à se satisfaire un goût inavoué de cabotinage très fréquent chez les oisifs. Les comédiennes désiraient toutes paraître sur le théâtre des « Colifichets » et tenir un bout de rôle dans les proverbes ou les revues ; c'était pour elles un brevet d'élégance et de bon ton, une occasion de fréquenter avec les jeunes gens riches et connus. Lucy fut très heureuse d'y être conviée. A la première répétition de *Charmes de la campagne*, pastorale du prince d'Armagne, elle retrouva des figures de connaissance. D'abord, sa camarade du Conservatoire, Éva Tilloy, lui sauta au cou. Excellente soubrette à la Comédie-Française, elle avait gardé sa verve cynique et son impudence de gamin qui offusquaient les vieux sociétaires pliés au grave et solennel. Elle manifesta un vif plaisir et une joie bruyante de cette rencontre.

— Tu fais, toi, Amaryllis ; moi, je suis la bergère Chloé, à cause de mon innocence, et voici Daphnis, ou vulgairement Dick de Labonnière, dit Coco pour les intimes. Avancez Coco... Mademoiselle Rocher.

Un grand beau garçon brun, d'allure un peu vulgaire, s'était approché. Il lui sembla qu'elle

avait déjà vu ce visage. Cependant il la regardait fixement, puis soudain :

— Eh bien, mademoiselle, comment se porte *votre oncle?*

Elle resta très étonnée.

— Comment, vous ne vous rappelez pas... papa mon oncle... Ligne du Havre, wagon 945, huit au baccarat... Essais de conversation... fureur du papa... Ma carte glissée à Rouen et jetée sur la voie... Y êtes-vous?

Alors Lucy se rappela le petit incident du voyage au Havre et rit de bon cœur. Durant le reste de la répétition, elle s'amusa fort des saillies, des calembredaines et des grimaces de Labonnière. A la fin, elle s'en alla avec Éva, qui, selon son habitude, ne se priva point de dauber en son catéchisme sur le club : « Tu sais, ma chère, tous plus cabotins que les cabots, ces artistes du monde. Du reste, ils s'habillent chez les mêmes tailleurs. Le plus amusant, c'est Coco, avec son bagou quand on a du temps à perdre. Maintenant, ils font bien les choses : vingt-cinq louis de cachet pour la représentation et un costume qui nous reste, sans compter une bande de claqueurs fidèles. »

Dick de Labonnière profita des répétitions suivantes pour faire la cour à Mlle Rocher; elle ne lui fut pas cruelle. Ce jeune homme avait l'égalité de bonne humeur, la gaieté débordante, qui plaisent aux femmes. Bien que d'une ignorance insigne, il parlait de tout avec une facilité inépuisable ; son

aplomb ne l'abandonnait jamais, et il trouvait un mot comique dans les plus graves questions comme pour les sujets les plus futiles. Aussi la comédienne s'amusait-elle de la blague et des saillies de ce compagnon. Elle le recevait, non sans plaisir, en l'absence de Lepic; elle acceptait les dîners au cabaret, les parties de campagne avec lui.

Du reste, cette liaison ne la gênait pas dans ses fantaisies changeantes et elle passa en galante revue la bande joyeuse des Colifichets; mais ces caprices ne duraient point. N'avait-elle pas accueilli d'Aubertil à cause de sa tenue correcte à l'anglaise, Dumesnil parce qu'il montait gracieusement à cheval. De Vergin, sans savoir pourquoi, parce que, l'ayant reconduite chez elle à une heure du matin, il s'était glissé sur ses pas dans l'escalier. Ces messieurs, accoutumés à de semblables bonnes fortunes, jouissaient sans étonnement des faveurs de cette jolie fille. Quelques jours plus loin, ils lui envoyaient, avec leurs cartes, un bijou d'une dizaine de louis et songeaient à d'autres exercices. Alors elle revenait à Labonnière qui prenait philosophiquement son parti de ces échappées; depuis longtemps décavé par le baccarat et les courses, il ne réclamait pas la fidélité à ses amours gratuites. Il se contentait de plaisanter Lucy sur ses passades et de railler outrageusement l'élu, puis il ajoutait gaiement :

« Tu sais que je ne t'en veux pas, cette fois, mais la prochaine je prierai la respectable Mme Ro-

cher de te faire de la morale. C'est pas chic de tromper ainsi l'oncle Lepic et le cousin Coco. »

V

Centième de la *Petite Duchesse* à la Comédie-Parisienne!

Depuis cent soirées, Mlle Rocher attire et charme les Parisiens dans le personnage de la duchesse de Foligny. D'où vient cet éclatant succès? Elle ne pourrait le dire; il lui semble n'avoir rien fait de mieux que par le passé. Ce rôle excentrique, à la fois comique et sentimental, lui est échu par hasard. L'auteur l'avait destiné à une actrice du Vaudeville qui est subitement tombée malade. Alors, à cause de sa figure gaie et gentille, Lucy a été désignée par Lewin à l'auteur, qui a accepté cette mutation en rechignant. Elle-même n'a aucune confiance dans la partie et, en soi, juge les répliques assommantes et les mots dénués d'esprit. Cependant, à la première représentation, dès le premier acte, elle a conquis les spectateurs, qui applaudissent et trépignent d'aise; elle a conquis les

spectateurs par la manière dont elle dit à son mari : « O mon doux ami ! » en sortant du boudoir où elle était enfermée avec Caduche, le chanteur de café-concert. A-t-elle mis une vertu toute spéciale dans cet : *O mon doux ami !* ; s'est-elle rappelé son intonation devant Lepic en semblable occurrence ; a-t-elle tiré de soi-même une impression vécue ? Pas le moins du monde ! Elle a jeté la phrase en posant sa voix au diapason qu'il convenait, sans soupçonner l'intensité de l'effet.

Quand le *O mon doux ami !* est revenu au second acte, alors qu'elle surprend le duc Amable chez une cocotte, Mlle Blanche Beaumiroir, un fou rire a secoué la salle et les applaudissements ont repris. Ils ont redoublé durant la scène entre la petite duchesse et la cocotte, en présence d'Amable.

BLANCHE. — Vous m'aviez enlevé Caduche, mon unique amour, je vous ai pris votre mari : nous sommes quittes.

LA PETITE DUCHESSE. — Tout beau ; gardez-les tous deux.

LE DUC. — *O ma douce amie !*

Après la chute du rideau, les spectateurs réclamèrent Lucy à grands cris. Elle vint saluer, avec Clara Savin, qui jouait le rôle de Blanche Beaumiroir. Une seconde fois, la petite duchesse fut redemandée, et, comme Lewin disait à Clara, sa favorite du moment, de reparaître à ce rappel :

— Tu n'entends pas qu'on crie : « Rocher toute seule, » reprit-elle sèchement.

Rentrée dans sa loge, encombrée de bouquets et de corbeilles de fleurs, Lucy était aussitôt rejointe par Grandel, l'auteur de la pièce, qui la serrait dans ses bras, attendri et souriant.

— « Ma chère enfant, vous m'avez révélé ma comédie ; vous avez prêté à la petite duchesse les ailes de votre grâce, de votre fantaisie exquise ; il est impossible de montrer plus de charme et plus d'esprit. Je ne connais pas d'artistes à la Comédie-Française capable de jouer un rôle comme ça. Que de remerciements je vous dois. »

Alors, d'une gerbe de lilas, elle cueillait gentiment une branche et l'épinglait à la boutonnière de Grandel. Puis, tandis qu'elle s'empressait « de faire son changement » pour le trois, une poussée d'habits noirs dans le corridor s'arrêtait à sa porte. Ses amis du cercle, Dick de Labonnière, d'Aubertil, de Vergin, Dumesnil, qui accouraient la féliciter :

— « Qui est là ?

— « Tous les amis des Colifichets ?

— « On n'entre pas : mademoiselle est en chemise, criait l'habilleuse.

— « Raison de plus, reprenait la voix de Coco. »

Alors réfugiée, à demi nue, derrière le paravent, elle les laissait s'entasser dans un carré de deux mètres, resté libre, et les jeunes gens, sur un signe

de Coco, débutaient par trois salves d'applaudissements!

— « Voyons, voyons, mes amis, tenez-vous tranquilles. On va croire que je le fais exprès. »

Et, par-dessus la cloison de soie, elle leur tendait à baiser sa main et son bras nu, tout luisant de blanc gras.

Comme elle était redescendue sur la scène pour le dernier acte, attendant sa réplique, Kranspach s'approchait d'elle très ardent :

— « Ma chère, dou as été atoraple, télicieusse. Feux-tou me vaire le blaisir de fenir técheuner afec moi après-temain? »

L'ami des artistes ne l'avait jamais tutoyée, mais ce succès éclatant le décidait à la familiarité. Elle se sentit offensée de ce sans-gêne du personnage; elle était déjà un peu vexée que le directeur, dépité de l'insuccès de Clara Savin, ne se montrât point; elle rabroua vertement le suiveur.

— « Dites donc, mon cher, vous êtes malade, depuis quand marchons-nous sur les *toi* de compagnie; est-ce que nous avons gardé Lewin ensemble? »

— « Mé, matemoisselle... c'est une signe de gamaraterie, d'amidié... »

Quand il était troublé, il exagérait encore son ridicule accent tudesque. Elle le laissa barboter, justement c'était son tour d'entrer en scène.

Le père Lepic, transporté de joie, l'attendait à la sortie et voulut passer toute la nuit avec elle.

Le lendemain fut certainement le jour de sa vie où elle éprouva le plus de satisfaction morale... Tous les journaux, dans le compte rendu de la *Petite Duchesse*, célébraient le talent, la fantaisie exquise, l'esprit délié, la physionomie expressive de la principale interprète. Tel critique qui l'avait dédaigneusement mentionnée en passant la proclamait excellente en longs commentaires. Un autre, Fomberteau, du *Réveil des Lettres*, lequel l'avait amèrement accusée, au début, de provincialisme et de monotonie, la désignait et la recommandait comme une artiste d'une rare souplesse de moyens et d'une curieuse variété de dons, également faite pour les fantaisies, les pièces dramatiques et les comédies de mœurs. En même temps, les *Soirées parisiennes* vantaient sa bonne mine, son élégance, et s'étendaient en une minutieuse description de ses toilettes. La soirée de l'*Écho*, qui donnait les détails les plus flatteurs sur sa personne et ses débuts, ses rôles et ses engagements à Lyon et à Bruxelles, se terminait par cette allusion : Enfin, « c'est Mlle Lepic... de la Mirandole des comédiennes. »

Le soir, au moment où elle allait partir pour le théâtre, le père Lepic accourait tout essoufflé et lui remettait un paquet. En l'ouvrant elle poussait un grand cri de surprise et de plaisir en admirant un magnifique collier de trois rangs de perles. C'était un cadeau d'au moins quarante mille francs.

— « J'ai tenu à récompenser tout de suite ma petite fille dont je suis fier. »

— « Il est bien plus beau que celui de Clara Savin, s'exclamait Lucy, ravie. »

Qu'est-ce qu'ils avaient donc tous à la louer comme ça ; elle ne sentait rien d'extraordinaire ni de changé ; elle s'était certainement plus évertuée en dix rôles précédents où elle n'avait même pas été remarquée.

Elle ne comprenait rien à cette réussite et cherchait les raisons de cet engouement. Naturellement, elle n'avait garde d'exprimer tout haut ses réflexions et ne laissait pas paraître sur son visage cet étonnement intérieur. Huit jours plus tard, du reste, ses réflexions sur ce point s'étaient modifiées et il ne restait plus ombre de cette modestie étonnée. Elle s'attribuait un dessein prémédité dans les effets de la *Petite Duchesse*. Très sincèrement, elle expliquait à ses camarades comment elle avait « vu » le rôle et étudié la manière de placer les mots de situation et de graduer les effets de caractère. Les compliments unanimes l'avaient enorgueillie et grisée. Marcus Lewin, en qui l'intérêt maîtrisa vite le libertinage, n'avait-il pas, dès le troisième jour, placé le nom de Mlle Rocher en vedette sur l'affiche.

Centième représentation de la *Petite Duchesse!*

Ce soir même, le directeur de la Comédie-Parisienne a invité journalistes connus, auteurs réputés, jolies actrices en vogue, boulevardiers, à la fête de centième, souper et bal, sur le théâtre, à minuit, après la représentation. Depuis quinze jours, ce souper de centième est annoncé par tous les journaux et cent demandes ont été adressées au secrétariat de la Comédie-Parisienne par ce genre d'intrus, très nombreux, qui cherchent toute occasion à se frotter aux comédiennes, à s'approcher des hommes connus. Marcus a impitoyablement repoussé cette invasion.

A minuit et demi, la Comédie-Parisienne, époussetée et brossée, est éclairée à grande lumière, comme durant le spectacle. Sur la scène, les maîtres d'hôtel dressent les tables parallèles où le souper va être servi. Les invités commencent à arriver : les hommes en habit noir et cravate blanche; les femmes décolletées, *en peau,* comme elles disent, dans leurs robes aux couleurs tranchées. Au palier de l'escalier, le secrétaire du théâtre, grave et soucieux, inspecte les arrivants. Tous se rangent dans le foyer des artistes et saluent Lewin et Grandel, les amphitryons, qui, debout près de la porte, reçoivent leurs hôtes.

Cependant, les tziganes dissimulés au second rang de balcon attaquent la marche de *Racoczy*, l'orchestre du théâtre leur répond et les couples

descendent prestement sur la scène choisir leur place au souper. A la table d'honneur : d'un côté, Lewin, ayant à sa droite Lucy Rocher, à sa gauche Suzanne Dequercy ; en face, Grandel, l'auteur, flanqué de Clara Savin, de Granmijoul, excellent comédien, sociétaire de la Comédie-Française, onctueux, patelin, prudhommesque. Un peu partout les pensionnaires de la Comédie-Parisienne, Jeanne Durel à côté de d'Alvimar; celui-ci, par un geste machinal, promène sans cesse la main de sa tête chauve à sa barbe de la plus belle teinture noire, et ses yeux ne quittent point la table voisine, où Marguerite Nastorgue coquette avec Kranspach... Plus loin, à une table touchant au manteau d'Arlequin, Raillard (le duc Amable) est aux côtés de Sophie Lebourdier, la duègne de la troupe. Cependant Lebreton, le premier rôle, puis un tout petit bonhomme, l'échotier Eugène Isaac, Mlles Varigny et Charlette, deux petites femmes, Coco Labonnière et son ami, le dessinateur Zacchini, ont grimpé au fond contre le décor sur une galerie praticable où une table a été montée. De là, ils dominent l'assistance, mais d'en bas les yeux fouillent sous les robes des deux petites femmes ; les rires éclatent; elles ne s'en émeuvent point et se contentent de serrer leurs jupons entre les jambes.

Après l'agitation du placement, la rumeur s'apaisa durant le premier service et Lucy Rocher put examiner à loisir tous ceux qui l'entouraient,

dont Marcus lui disait complaisamment les noms plus ou moins connus. Tout d'abord, elle avait vu ces journalistes, ces hommes de lettres, ces écrivains s'aborder familièrement, se tutoyer, puis se détourner et ne plus même s'adresser la parole; mais ces mœurs, qui étaient aussi celles du théâtre, ne l'étonnaient pas et elle devinait la profonde indifférence, les vieilles haines masquées sous cette cordialité apparente. Ce qui l'étonna davantage, ce fut l'impression de tristesse profonde, de fatigue et d'ennui qui envahissait le visage de ces hôtes dès qu'ils ne se croyaient plus regardés et surveillés par un confrère. Lors, dans la contraction des maxillaires se creusaient en longues rides les surmenages du travail et du plaisir, les ambitions, les déceptions, les angoises de l'effort intellectuel. Comme elle passait cette revue, ses yeux se rencontrèrent avec deux yeux bleus, durs et pénétrants, ceux d'un convive assis à l'autre bout de la table et dont la physionomie n'était pas commune.

— Quel est celui-ci, demanda-t-elle en le désignant à Marcus?

— C'est une rosse! Paul Jourdan, le critique littéraire de la *Revue d'Art nouveau.*

— Comment Jourdan a-t-il pu se décider à venir à un souper de centième; il vit comme un méchant ours qu'il est, fit Grandel.

— Je l'ai prié de venir avec mon ami Philippe Bonnier, le peintre, et j'ai demandé une invitation pour lui, répondit Clara Savin.

— Et tu as bien fait, conclut Lewin; j'ai entendu dire qu'il avait beaucoup de talent, mais je n'ai rien lu de lui.

Comme l'on servait sur les tables les chaux-froids de volailles, un vaudevilliste, auteur de la maison, se leva, fit un signe pour imposer silence et, tirant un manuscrit de sa poche, menaça de commencer une lecture. Aussitôt un gendarme, bicorne en tête, bottes aux pieds, sabre battant le derrière, émergea de dessous la table, saisit le lecteur au collet et l'entraîna hors du festin. Des cris de joie, des applaudissements, saluèrent cette bonne farce. Coco Labonnière, perché sur la balustrade du praticable, imita le chant du coq avec un éclat strident.

Les carafes de champagne se vidaient plus vite, les gens de théâtre, surtout les acteurs, peu habitués à de semblables fêtes, témoignaient un plaisir bruyant et expansif; ils riaient, ils blaguaient entre eux sans s'occuper de leurs voisines. Par intervalles, un grand silence se faisait, comme si tous eussent attendu quelque chose qui ne venait point. Puis une explosion de cris, des : Hip, hurrah! des commencements de chansons. Les maîtres d'hôtels, rendus familiers, se conformaient au milieu, essayaient des plaisanteries et des gestes comiques en servant. Maintenant les figures des femmes prenaient des teintes plus roses sous la poudre de riz éparpillée, les têtes mornes des gens de lettres s'illuminaient dans la

fièvre des yeux ; penchées sur les cous des voisines, les bouches murmuraient d'une voix encore âpre des obscénités extravagantes. Puis bientôt les mains enserraient les tailles dans le laisser-faire de la fin du repas.

Mais le souper ne devait pas finir sans qu'Eugène Isaac, l'échotier du *Paris comique*, ne payât de sa personne. Compositeur de romances sentimentales pour les salons, l'homuncule était farceur et pyrotechnicien à ses moments perdus, mais il avait la farce prétentieuse et gourmée. Se haussant sur ses talons, le plastron en avant, triomphant et superbe, dans cette allure qui l'avait fait surnommer par d'Alvimar : *le tambour-major des poux*, il s'avance au milieu de la scène et grimpe sur une table. Il feint un grand mal de dents, emprunte un couteau, et fait sauter de sa bouche une énorme canine. Il allume une allumette, l'approche de la dent qui prend feu et s'étend en longues flammes de bengale. Bientôt de ses goussets et de ses poches jaillissent les éclairs et le tonnerre. Puis il veut commencer un discours.

« Les Moineaux ! chantez les Moineaux ! » lui crient deux ou trois plaisants. Les Moineaux, c'est le titre d'une de ses romances. Et toute l'assistance de reprendre en chœur : « Les Moineaux, les Moineaux ! » Vexé et dépité, le tambour-major des poux lance sur la manifestation des regards terribles ; il hausse les épaules et descend

de sa tribune et regagne sa place, furieux. Des cris « A mort, à mort, les Moineaux! » l'accompagnent.

A son tour, Grandel s'est levé et entonne une improvisation où sont célébrées les qualités des interprètes et l'intelligence des spectateurs assidus durant cent soirées à la Comédie-Parisienne ; il y a le couplet à la « charmante Rocher », au « directeur vaillant et habile », à la presse toujours prête à seconder l'esprit ». Au milieu de la joie bruyante et violente, cette élucubration de refrain vieillot détonne comme une complainte d'aveugle sur le passage d'une mascarade. Marcus Lewin est obligé de prendre la parole, et, sachant que les plus courts discours sont les meilleurs, il remercie les aimables Parisiens qui lui ont fait l'honneur de répondre à son invitation et annonce qu'en souvenir de cette soirée, un photographe va tirer un groupe de tous ses hôtes.

Le photographe avait braqué son objectif d'une loge en face de la scène. Très correct, en habit noir et ganté, il s'avança au bord des fauteuils de balcon pour un petit speach explicatif :

« Mesdames et Messieurs, je vous demande une minute de patience, l'opération ne dure pas au delà : un sifflet vous avertira du commencement et de la fin de la pose. Veuillez vous placer à votre guise. »

Il y eut un remue-ménage le long des tables.

Acteurs et actrices, de nouveau devant le public, étaient devenus sérieux et se taisaient ; les hommes se guindaient à des attitudes dramatiques ou burlesques selon leur emploi ; les femmes, avançant la tête, affectaient un sourire gracieux. Quelques journalistes, entre autres celui que l'on avait désigné sous le nom de Paul Jourdan, s'effaçaient derrière leurs voisins.

Un flot de lumière blanche jaillissant d'une lampe électrique accrochée à un portant inonda tout à coup la scène, baignant les groupes sympathiques : Lucy Rocher, la main sur l'épaule de Grandel ; Jeanne Durel, qui s'était glissée contre Suzanne Dequercy et lui serrait la taille.

— « Ne bougeons plus ! »

Un grand silence régna sur la scène, pendant que l'opérateur, la main sur le couvercle de métal, parcourait les rangs de l'œil. Mais à ce moment une voix retentissante clama distinctement ces mots : KRANSPACH IDIOT, et tout le monde de se laisser aller à un fou rire. On ne put savoir d'où était parti ce cri, mais les avisés soupçonnèrent une aimable plaisanterie de Lewin à son excellent ami. Celui-ci, pâle de colère, s'était levé :

« Che m'en fais, che drufe cé gri ingonfenant, crossier. »

Lewin alla à lui, le prit sous le bras, le contraignit à se rasseoir en continuant à se moquer de lui :

« Allons ! mon vieux, calme-toi ; assurément,

c'est une mauvaise blague, mais tu dois savoir qu'il y a des imbéciles partout. »

Après la photographie, comme on passait au foyer des artistes, pour le café, Clara Savin s'approchant de Lucy : « Chère amie, veux-tu me permettre de te présenter M. Paul Jourdan, qui a un vif désir de faire ta connaissance. Il m'a offert son bras ; mais je te cède et te laisse en compagnie d'un homme d'esprit. »

Au premier abord, il lui déplut. De haute taille, le buste mince, sa physionomie énergique frappait par le contraste entre ses cheveux gris, taillés en brosse, et sa barbe noire et frisée ; les yeux, bleu foncé, inquiétaient par l'acuité du regard ; la bouche avait une expression amère et railleuse, accusée dans le plissement des lèvres pâles qu'il mordillait sans cesse d'un tic nerveux.

— « Je connais quelques journalistes, lui dit-elle, après les compliments d'entrée en matière : d'Alvimar, de la *Chronique;* le petit Isaac, du *Paris comique*, qui sont ici. »

Elle débute bien, pensa-t-il, en six mots deux bêtises ; elle ignore que d'Alvimar est mon ennemi acharné et elle m'assimile à un crétin d'échotier.

— « Oh ! mademoiselle, je suis si peu journaliste que je ne saurais appeler vos amis mes confrères. Je collabore très irrégulièrement à une revue peu connue dont vous ignorez sans doute jusqu'au nom. »

— « Pardon ! il m'est arrivé de lire plus d'une fois la *Revue d'Art nouveau*, et j'ai vu vos articles. »

La conversation continua : il parla du souper et des invités, de telle sorte que Lucy ne savait pas au juste s'il raillait ou s'il approuvait. Déconcertée par cette ironie froide à jet continu, elle affecta un rire sonore qui sentait son théâtre. Holà! pensa-t-il, elle rit faux, elle parle bête : encore une gloire de Paris. Et il appuya un dernier mot cruel et cinglant sur l'amitié de Kranspach et de Lewin.

— Très drôle! mais vous n'êtes pas bon.

— On le dit.

Et ils se séparèrent assez froidement.

Aussitôt, Lucy tâcha de rejoindre Clara Savin :

— Quel drôle de type tu m'as présenté?

— Un garçon original que mon ami le peintre Philippe considère comme un écrivain très fort.

— Il est en tous cas très rosse !

— Il n'y a que les imbéciles et les hypocrites pour rester tout sucre et tout miel.

A trois heures et demie du matin, le bal commença au foyer du public. Lucy dansa la première valse avec Grandel. Un quadrille suivit où, avec Labonnière, elle fit vis-à-vis à Clara Savin, flanquée d'Isaac. La belle blonde prenait plaisir à s'agiter. La face rouge, les cheveux ébouriffés, l'œil brillant, les mains crânement posées sur les hanches, levant haut la jambe, pareille à une professionnelle du cancan. Coco affectait l'allure ca-

naille, le geste cynique, le déhanchement d'un danseur public. Au cavalier seul, il pivotait sur une jambe en toupie et se laissait choir à terre dans un grand écart. A son tour, le petit Isaac, très allumé, ayant déposé sa raideur et sa dignité, cabriolait rageusement, feignait une lourde chute, rebondissait en avant et finissait en faisant la roue comme un clown. Cependant, toute la chambrée avait formé le cercle autour du quatuor, enthousiasmée de cette chorégraphie outrancière, applaudissant, acclamant, bissant les figures.

La liberté d'allures était devenue complète; au buffet, le champagne, le punch, la bière, coulaient dans les verres. La moitié des invités, une centaine de personnes, s'étaient discrètement retirées. Il ne resta plus bientôt que les enragés de plaisir, les artistes de la maison, les galantins obstinés qui se refusent à quitter un endroit où il y a des femmes, et les noctambules endurcis, derniers hôtes des fêtes, non point par plaisir, mais par habitude. Lucy, satisfaite dans son amour-propre de femme et de comédienne, s'amusait à cœur-joie. Mais Labonnière, qui revenait sans cesse auprès d'elle, lui sembla insupportable.

— Laisse-moi un peu tranquille; tu es continuellement après moi; tous les yeux sont sur nous ici et il est inutile de prêter aux bavardages.

— Mais j'attends pour t'accompagner; autrement, je serais déjà parti.

— Eh bien, mon petit Coco, à cause des ca-

marades, il vaut mieux que nous nous en allions séparément.

— Comme tu voudras.

Sans rien laisser paraître de sa mauvaise humeur, quelques minutes après il quitta le bal.

Entre chaque danse, les couples sortaient du foyer et s'enfonçaient dans les couloirs. Quelques-uns ne revenaient pas aux sons de l'orchestre et disparaissaient dans les loges où, à des murmures, des petits cris étouffés, succédait un grand silence. Mlle Varigny, l'une des petites femmes, se plaignit d'être incommodée et Kranspach l'accompagna dans le salon de l'avant-scène de droite pour qu'elle pût retirer son corset. Puis l'on vit Granmijoul, le sociétaire du Théâtre-Français, donnant le bras à Mlle Charlotte, descendre furtivement l'escalier du rez-de-chaussée, et l'on entendit battre la porte d'une baignoire.

Adossé à l'un des Anglais du foyer, Paul Jourdan ne se mêlait pas à la fête. Depuis longtemps, son ami Philippe était parti, et il restait là, en attendant quoi, il ne le savait pas lui-même. D'abord, il avait pris plaisir à la joie des acteurs, à leur ardeur bruyante et expansive, songeant que ces pauvres diables, chargés chaque soir de l'amusement du public, n'avaient pas souvent semblable occasion de s'amuser pour leur compte. Mais les contorsions d'Isaac l'écœurèrent, cette gaudriole grossière et tapageuse le fatigua et il se sentit gagné par une profonde tristesse. Bon, voici que je vais jouer

les Romains de Couture, pensa-t-il. Serais-je plus cabotin que ces gens qui s'amusent et s'agitent en leurs réjouissances, moi, si je m'ennuie, pourquoi suis-je ici?

Il s'en allait, quand une voix l'interpella :

— Hé, monsieur le chevalier de la triste figure, vous ne partirez pas sans m'avoir fait danser.

Cette voix douce, câline, insinuante, sonnait agréablement à l'oreille de Jourdan. Lucy, la frimousse toute rose, l'œil pétillant, la bouche narquoise, le retenait par le bras. Cette fois, elle lui parut tout à fait charmante et désirable en cette surexcitation du plaisir et il se sentit étonnamment remué

— Je n'ai pas dansé depuis dix ans, mais vous êtes trop jolie pour que je laisse passer cette occasion de vous tenir dans mes bras.

— Voulez-vous bien vous taire, monsieur l'homme sérieux.

Et, d'un geste tout plein de coquetterie, elle mit la main sur la bouche de Jourdan. Cette main, il y colla longuement ses lèvres et la fit prisonnière entre ses doigts, et, dans cette longue pression, tous deux frissonnèrent. En elle, ce fut une sensation inéprouvée de volupté qu'avec cette exagération théâtrale, désormais partie intégrante de sa nature, elle exprima dans un sursaut de tout son corps. Pour lui, son cœur battit précipitamment et, après le premier frisson, une chaude bouffée lui monta aux tempes. Et ils restèrent

l'un près de l'autre sans trouver un mot de plus à se dire.

Cependant, l'orchestre attaquait les premières mesures de la farandole de l'*Arlésienne*. « La farandole, tous à la farandole, » criaient Suzanne Dequercy, Lebreton et Jeanne Durel se tenant par la main. « La varantole, » répétait Kranspach, qui, avec la petite Varigny, sans corset, continuait la chaîne ; Raillard, venant ensuite, prit la main de Lucy, qui entraîna Paul Jourdan. Et lui, l'artiste hautain et méprisant, l'amer écrivain, le pessimiste impitoyable, galopa au milieu des cabotins et des cabotines, participa à leur joie, fit chorus avec leurs clameurs : jusqu'où ne serait-il pas allé, conduit par cette menotte qui gardait sa main et dont chaque pression lui étreignait le cœur délicieusement.

Clara Savin avait pris le bâton du chef d'orchestre et marquait la mesure. Juché sur la balustrade, débraillé, le plastron maculé de taches, Eugène Isaac, très gris, battait la grosse caisse, et Sophie Lebourdier, la duègne à qui personne n'avait tendu la main, immobile, rigide, pareille à un vieux portrait dans sa robe de damas, regardait défiler la bande d'un œil noir.

La farandole, sortie du foyer, serpentait le long du couloir des loges, descendait au rez-de-chaussée, s'allongeait autour des baignoires, traversait la scène, remontait au premier et venait échouer, disloquée, rompue, à son point de départ. Tous

exténués, en sueur, couraient aux banquettes et aux chaises régnant le long du mur. Jourdan s'asseyait à côté de Lucy et, au milieu de rires entrecoupés, d'essuiements de front, chacun reprenait haleine.

Mais subitement les lueurs du jour, versées par les hautes croisées, emplissaient le foyer, rendant plus pâles les flammes du lustre. Les plaisanteries saluaient « ce lever de l'aurore » et pourtant presque aussitôt les rires allaient s'affaiblissant et tous se sentaient frappés d'un grand coup de fatigue et envahis par un sentiment invincible de lassitude et d'ennui. La lumière crue, impitoyable, errait sur les visages marbrés, les traits tirés, les cassures des rides décomptant les hôtes prostrés sur les chaises, comme des cadavres couchés en une morgue du plaisir.

Paul Jourdan jeta les yeux sur sa compagne et éprouva comme une douleur du brusque changement de Lucy. Sous la chaleur et la sueur avait fondu l'habile maquillage, et sur la peau plissée et jaunâtre s'étendait une pâleur livide; les yeux avaient perdu leur éclat fébrile et les lèvres décolorées se contractaient pour retenir un sourire. Alors il lui sembla qu'il avait devant lui comme une image de l'âme de la comédienne : ainsi les grâces apprises, les mines étudiées, les charmes de la voix et du geste, tout le composite de coquetterie fait pour séduire de loin, durant une soirée, les badauds, devait vite montrer sa fragi-

lité, sa fausseté, son hypocrisie, son néant dans le cours régulier de la vie.

Son bonheur avait duré une demi-heure, comme son illusion.

Il s'offrit à la reconduire en voiture et, chemin faisant, crut nécessaire d'être audacieux. Très fatiguée et offensée de l'attitude et du ton qu'il avait pris, elle se fâcha et menaça de descendre. Devant la maison, il insista pour qu'elle le laissât monter et s'attira un refus très sec :

« Je vous croyais un homme d'esprit et vous me supposiez une fille, » et elle lui ferma la porte au nez.

Il s'en alla coucher sans aucun regret de cette mésaventure, calmé par cette pensée bête et grossière. « Parbleu ! je l'aurai quand il me plaira pour vingt-cinq louis. » Encore était-ce une bravade devant soi-même, car il n'eût pas été plus capable d'offrir de l'argent en une telle circonstance, que Lucy de l'accepter.

VI

A quarante ans, Paul Jourdan, l'un des écrivains les plus originaux et des esprits les plus hardis de ce temps, était inconnu du grand public. Ayant passé sa jeunesse à flâner, à disperser son patrimoine aux quatre vents du caprice, il s'était donné, vers trente ans, à la littérature autant par vocation que par nécessité, car il lui restait un revenu suffisant pour ne pas mourir de faim. Une solide culture intellectuelle le préparait à cette tâche. Dès le collège, il avait eu du goût pour les lettres, et, pendant ses années d'oisiveté et de plaisir, il ne cessa point de lire ni de réfléchir à ses lectures. Même, comme sa nature d'esprit le portait à l'observation, il prit plaisir à noter ses impressions, ses visions du monde ambiant, aussi bien que ses remarques critiques sur les auteurs contemporains.

Son premier ouvrage, *le Théâtre et la Vie*, fut un remarquable début. Il répudiait tout le répertoire romantique et conventionnel, bourgeois et sentimental, il proclamait l'avènement prochain du théâtre réaliste basé sur l'observation et la vérité, les études psychologiques et les faits physiologiques. Le naturalisme, qui avait déjà triomphé dans le livre, devait renouveler et rajeunir la scène gâtée par les truculences du drame, les mensonges pleurards de la comédie bourgeoise et les inepties du vaudeville : il insultait au béotisme des critiques qui avaient ravalé la littérature dramatique à un métier composé de trucs, de ficelles, d'adresse dans les entrées et les sorties, de portes battantes, etc. L'innovateur a, pour s'inspirer, des modèles toujours nouveaux, la face humaine et ses mensonges — les vices, les ridicules, les hypocrisies, les capitulations, les lâchetés de l'homme et de la femme. Le but de la plupart des auteurs c'est de contenter les yeux, de satisfaire l'égoïsme des bourgeois par un dénouement congru. Au contraire, l'issue d'une pièce réaliste doit être conforme à la vie réelle. Que les spectateurs attristés, humiliés, à la vue du mal triomphant, y apprennent à mieux vivre.

Dans la seconde partie du livre, Jourdan s'élevait contre la technologie théâtrale et littéraire hypertrophiée par l'argot romantique, anémiée par les périphrases, les sous-entendus, épuisée par les affectations de la mode, les nuances

hypocrites des salons. Il conseillait le retour aux étymologies, aux mots propres, fussent-ils par désuétude devenus obscènes ; il souhaitait la reprise de notre vieille langue précise, hardie et savoureuse. Selon lui, le salut de la littérature en danger était dans cette restauration de la propriété de l'expression et de la vigueur du terme. Il importait qu'elle fût tentée sur la scène et que les morceaux d'humanité fussent nettement fixés dans une forme originale et durable.

Cet ouvrage, qui ne rayonna point en dehors d'un public spécial de lettrés, assura à Paul Jourdan une des premières places parmi les porte-paroles de la nouvelle école littéraire. *Le Théâtre et la Vie* fut très goûté en Russie, où le réalisme a depuis longtemps conquis la scène : une grande revue de Saint-Pétersbourg demanda à l'auteur une série d'articles sur les écrivains français contemporains. Dans ces études de critique littéraire, il malmena fort tous les romanciers conventionnels, analysés un à un. Il montra la pauvreté de leurs imaginations, la médiocrité de leurs sentiments, l'indigence de leur style ; il railla dédaigneusement, avec un altier mépris d'artiste, leurs préoccupations mercantiles, leur servilité honteuse aux goûts vulgaires, et il termina par une évocation des grands naturalistes russes, de Tolstoï, Dostoiewsky, de Gogol et de Tourgueneff. La *Chronique* eut, peu de temps après, la malice de reproduire les fragments les plus mordants de ces

pages; en même temps, d'Alvimar, dont le critique avait ironiquement mentionné en passant « deux lugubres et piètres imbroglios », d'Alvimar publiait une chronique fantaisiste intitulée : *Le Cosaque*, où Paul Jourdan était accusé d'intelligences avec l'étranger, de traîtrise envers ses concitoyens, de plates adulations aux mougiks. A la fin de l'article, il était montré apprenti cosaque, escortant l'armée des romanciers russes qui envahissaient la France. Il y avait bien de la puérilité dans cet outrage : néanmoins, Paul Jourdan appela le chroniqueur sur le terrain. D'Alvimar fut assez grièvement atteint d'une balle à la cuisse et, sournoisement vindicatif, resta l'ennemi de son adversaire.

Peu de temps après, se fondait la *Revue d'Art nouveau*, destinée à affirmer et à défendre le naturalisme en littérature et au théâtre, les doctrines wagnéristes en musique, et l'impressionnisme en peinture. La *Revue* paraissait deux fois par mois, et Jourdan se trouva tout naturellement désigné à y exercer la critique littéraire et dramatique. Tout plein de combativité, de conviction, d'enthousiasme artistique, il affirma son tempérament dans ses articles, tantôt véhément et passionné contre des écrivains renommés, en possession de la faveur du public, tantôt hautain et dédaigneux à l'endroit de moindres plumitifs. De l'étude d'un ouvrage, il prétendait induire le caractère de l'auteur et prenait à partie les personnes dans une forme acerbe et

agressive. Ces écrits ne lui conquirent point la notoriété dans la foule, mais ameutèrent les rancunes invétérées et les haines violentes de nombre de gens de lettres. Il y ajouta encore par son maintien froid et réservé, par l'âpreté de sa parole, par l'ironie blessante de certains mots dans les relations de la vie littéraire. Aussi il n'arrivait pas qu'on parlât de lui sans ce complément : il est si méchant, et l'on ne consentait à reconnaître son talent que pour maudire sa méchanceté. La vérité, c'est que Jourdan n'était point capable d'une action mauvaise ; sa fougue d'écrivain partait d'une nature droite, loyale et sincère ; elle était chauffée par le respect du beau, le culte de la vérité, par une haute passion artistique ; sa véhémence de critique tenait à la haine du succès immérité, au mépris du plat et du banal. Sous son apparence hostile, une imagination remplie de rêves, une âme ardente et tendre, prête au dévouement et à l'enthousiasme. Par-dessus tout, un besoin de lutte incessant : n'avait-il pas, pour joindre l'exemple à la théorie, achevé une grande comédie : *Vieillir*, qu'il avait lue récemment à la Comédie-Française. Le comité, stupéfait de l'audace des situations, de la simplicité du sujet et de la raideur des mots, avait naturellement repoussé l'ouvrage, et l'administrateur ajouta, en notifiant la décision des comédiens :

— C'est plein de talent, mais ça n'est pas du théâtre.

Un mois après le souper de centième, comme les représentations de la *Petite Duchesse* avaient pris fin, Paul Jourdan et Lucy Rocher se retrouvèrent à dîner chez Clara Savin. En dehors du théâtre, la belle fille avait divisé sa vie en deux parties : l'une était réservée aux galanteries lucratives ; elle donnait l'autre aux caprices de son cœur. Ce mélange de fantaisie et de raison était le fond même de sa nature. Son éclatante beauté, sa volonté de bien faire lui avaient assuré au théâtre une place très en vue, mais elle n'avait aucun des vices du commun des comédiennes, ni mensonge, ni envie. Après le premier dépit du succès inattendu de Lucy, Clara revint vite à ses sentiments d'amitié pour sa camarade. En ce moment, lassée des exigences de Lewin, férue de Philippe Bonnier, peintre impressionniste très connu, elle l'aimait de toute l'ardeur qu'elle mettait dans ses toquades. Philippe étant l'ami intime de Jourdan, n'avait-elle pas conçu le dessein d'unir l'écrivain à la comédienne et de donner ainsi un pendant à sa liaison avec Philippe.

Donc, elle convia à dîner, en son hôtel de la rue Jouffroy, ses deux fiancés d'imagination et une dizaine d'autres personnes, parmi lesquelles Suzanne Dequercy, Éva Tilloy, Grandel, Philippe et Granmijoul, le sociétaire de la Comédie. Mais Lucy et Jourdan, qui ne s'attendaient sans doute pas à la rencontre, n'en parurent point du tout

satisfaits et échangèrent un froid salut. — « Qu'est-ce qu'il y a donc eu entre toi et Jourdan? demanda Clara à son amie; je vous croyais au mieux depuis la présentation.

— C'est un maladroit et un impertinent; tout le monde le dit méchant comme la peste.

— Tu te trompes, je te l'ai déjà dit, c'est le meilleur et le plus délicat des hommes, proclament ses amis; il y a un malentendu entre vous, qui se dissipera en causant. Je vais vous mettre à côté l'un de l'autre à table.

— Je te supplie de n'en rien faire si tu veux m'être agréable.

Clara n'insista pas, mais l'écrivain s'étant approché, elle se mit à causer avec lui et l'amena à parler de Mlle Rocher.

— Elle, a du montant et de la gentillesse au théâtre, mais je la crois un peu dinde, dit-il.

Elle, de défendre son amie; il reprit plus âprement :

— Non seulement elle est niaise, mais tout en elle est faux et apprêté. Sourcil trop noir, lèvre trop rouge, peau trop blanche.

— Mais je vous jure qu'elle est très jolie.

— Oh ! si vous l'aviez vue, ainsi que moi, l'autre matin, démaquillée, verdie, aux révélations du jour levant. Remarquez sa voix : elle parle comme en scène, elle rit à la cantonade, elle joue toujours la comédie; je suis sûre qu'elle doit réciter des fragments de tirade aux moments inté-

ressants et murmurer : je t'aime ! comme à la grande scène du quatre. Faites donc une vraie femme avec ça.

— Quel fiel, mon cher. Il fait bon d'être votre amie. Vous déchirez cette pauvre Lucy et vous ne la connaissez point. Mais n'êtes-vous pas un peu méchant ?

— C'est ce qu'elle vous a dit tout à l'heure : avec elle, ni méchant, ni bon, j'ai été stupide ; et je lui en veux comme je m'en veux à moi-même.

— « Bon ! pensa Clara, voilà deux camarades qui ne feront pas des petits ensemble. »

A table, Jourdan fut placé entre la maîtresse de la maison et Suzanne Dequercy ; en face Lucy Rocher, Granmijoul, Éva Tilloy et Grandel. Le dîner fut excellent, car Clara Savin répétait volontiers qu'une femme d'esprit se révèle dans la cuisine de l'amour comme dans l'amour de la cuisine, et elle avait la prétention de n'être pas une bête.

Après quelques minutes de conversation, Jourdan, frappé de l'intelligence de sa voisine, la regarda plus attentivement. Grande, bien faite, d'une beauté sculpturale, les traits d'une régularité sévère, Suzanne Dequercy animait le dialogue par le jeu d'un visage passionné et énergique. Elle avait de la lecture, de la mémoire et du jugement ; son esprit était d'une portée supérieure à celui de la plupart des femmes. Elle avait lu le *Théâtre et*

la Vie, et en parla à son interlocuteur, secrètement flatté. Il s'attendait à quelque objection comme lui en avaient fait des femmes très intelligentes, lesquelles ne concevaient point l'art d'un spectacle cruel et répugnant, image de l'humanité, mais sa parole fut pleine de modestie et de raison :

« ... J'ai trop appris et joué de l'ancien théâtre pour que mon esprit n'y soit pas plié ; assurément, j'en sens bien les pauvretés, les côtés factices et conventionnels, mais peut-être le spectacle de la réalité toute nue, peut-être la crudité du mot me répugneraient-ils. C'est une éducation à refaire. »

Cette réponse aimable et sensée le charma ; mais soudain nerveux, la lèvre crispée, il se détourna de Suzanne : il connaissait son Paris et l'accointance de sa voisine avec Lewin lui était revenue à l'esprit. « Quoi, pensait-il, voilà une créature belle, intelligente, distinguée, physiquement et moralement supérieure à ses compagnes, et elle s'accouple à un bas ruffian, elle se domestique aux plus sales désirs par perversité instinctive, par stupide vanité, parce qu'il est le maître. Ainsi va le monde, et les Philistins trouvent qu'il va bien. » Cependant, la comédienne, stupéfaite à ce changement d'humeur, se disait : « Mon voisin est intéressant, mais il a des absences. Qu'est-ce qu'il lui prend : quel fantasque ! »

Depuis quelques minutes, Grammijoul, qui se

trouvait en face de Jourdan, l'observait et cherchait l'occasion de lier conversation avec lui. Le voyant silencieux, il se décida à lui adresser la parole.

— Quand nous ferez-vous le plaisir, monsieur, de nous apporter quelque chose au Théâtre-Français.

— Mais j'ai essayé une fois d'entrer et l'on m'a fermé la porte ; vous-même avez été un de ceux qui ont repoussé le battant.

— Mon cher maître, votre comédie était remarquablement écrite et très originale, mais sujet pénible, situations scabreuses, mots de violence dangereuse, certains termes d'une crudité qui n'est pas compatible avec la dignité du Théâtre-Français. Donnez-nous un autre ouvrage d'une moralité plus douce, d'une tenue plus conforme à ce que le public a accoutumé d'aimer, d'applaudir, et nous serons heureux de combattre pour vous, de mettre nos faibles talents à votre service.

— Je vous remercie, mon cher Granmijoul, mais je n'userai pas de vos excellentes dispositions. Vos critiques me ravissent comme vos éloges et me prouvent que j'ai atteint mon but. Je n'ai point fait, je ne veux faire aucune concession à vos formules, à votre mécanique théâtrales. Jamais je ne m'asservirai aux goûts équivoques, aux médiocres visées de la foule. Ce que j'ai essayé de rendre artistiquement dans la

forme du théâtre, c'est une situation d'ordre naturel, un état de vérité humaine : peu m'importe le sort de ma comédie, qu'elle demeure toujours au rebut, je n'y changerai pas une syllabe.

— Mais, objecta Grandel, l'optique du théâtre, les nécessités du métier, le choix d'un sujet possible, les conditions de facture, d'intérêt, de développement, de dénouement qui peuvent retenir une foule assemblée ?...

— Et Molière, continua Paul Jourdan, est-ce qu'il se souciait des moyens matériels et de l'agrément du sujet ; il choisissait un caractère, l'étudiait sous toutes ses faces et le jetait sur la scène, se souciant peu qu'il fût plaisant, tragique, ridicule ou lamentable. Vous l'admirez religieusement, ce fondateur de votre maison, mais vous jouez plus souvent Scribe, et en vous-même vous pensez que celui-ci sait bien mieux son théâtre que l'autre.

Malgré lui il pérorait : sa voix était devenue sèche et ironique, sa bouche avait pris un sourire mauvais ; il ne savait point rester calme quand il touchait à certaines questions. Mais il songea soudain qu'il vaticinait ses théories d'art nouveau devant des acteurs, des comédiennes, des vaudevillistes, — et il se sentit ridicule. Alors il termina par une faible plaisanterie : « Il entendait par naturalisme le théâtre de la nature, et il y invitait Éva Tilloy à lui donner la réplique dans une pantomime de son choix. »

Lucy ne l'avait pas quitté des yeux durant le dîner. Quoiqu'elle en eût dit, il l'intéressait : il avait éveillé sa curiosité. Elle s'ingéniait à suivre sur le visage, dans l'expression mobile du regard, dans le plissement de la bouche, les mouvements de l'esprit de Jourdan. En s'échauffant, il avait l'habitude de mordre sa lèvre comme s'il déchiquetait un adversaire, et ce tic l'amusa. Pendant qu'il causait avec Suzanne Dequercy, elle eut du dépit qu'il prêtât attention à cette comédienne et qu'il parût se complaire à sa conversation. Un moment plus loin, lors de la dispute littéraire : « Il parle très bien, pensa-t-elle, la voix est timbrée et vibrante, » et elle eut cette intuition vague qu'il parlait « à la cantonade », qu'il se mettait surtout pour elle en frais d'éloquence.

Dans la soirée, elle en usa de telle sorte qu'il fût obligé de lui adresser la parole. Sur un ton de gentillesse et de coquetterie, elle lui reprocha doucement la mauvaise tournure de leurs relations naissantes. Pourquoi avait-il été tout à coup si peu aimable et si brusque? N'était-ce point une offense, cette supposition qu'elle se jetterait à la tête, à première vue, au bout de deux heures.

« Mais nous n'étions pas des étrangers l'un pour l'autre, reprit-il : je vous connaissais, puisque je vous avais applaudie, et vous saviez qui j'étais. Notre monde d'artistes a ceci de bon que les céré-

monies et les vaines grimaces y sont abolies. »

— Pourtant vous n'admettrez pas qu'on doive se rencontrer, se convenir, se lier, se plaire, se fiancer, se demander en mariage, s'unir dans une même soirée.

— Écoutez-moi, ma chère amie, votre liberté d'existence, à vous autres comédiennes, vous permet de supprimer les hypocrisies et les délais des mondaines. Si un homme ne vous déplaît point, vous pouvez le lui témoigner sur l'heure ; or, vous cherchez des atermoiements par respect humain, par pose devant vous-même, craignant de prêter à un mauvais jugement, par la rapidité de votre consentement.

— Et quand cela serait vrai... l'homme qui éprouve un sentiment plus noble qu'un désir passager concédera à l'amour-propre, à la pudeur d'une femme quelques jours de répit : c'est une preuve de délicatesse et d'affection. Mais non ! vous êtes tous les mêmes, sitôt que vous nous estimez de votre goût et que vous nous sentez émues, vite, en maîtres impérieux, vous exigez d'entrer sur-le-champ dans le lit de l'esclave, sans réfléchir si elle n'appartient pas à un autre, s'il ne lui est pas impossible de disposer de sa personne à l'heure de votre caprice. Il faut savoir attendre, *ô mon doux ami.*

Elle dit ces mots de la *Petite Duchesse* de sa voix un peu grasse, dans un doux regard de son œil mi-clos, la bouche souriante, la joue rosée, et elle

était adorable ainsi, et de nouveau il se sentait gagné par ce charme.

— Attendre est bien; mais ai-je le droit d'espérer?

Dans une interrogation ardente, les yeux dans ses yeux, il lui avait pris la main; cette main voluptueusement serra la sienne et cette pression réveilla la sensation intense du premier soir.

A minuit, dans la voiture qui les ramenait chez elle, il restait froid et silencieux. Ce fut elle qui se rapprocha, inclinant la tête sur l'épaule de son compagnon. Alors, comme les lèvres de Paul cherchaient ses lèvres, elle ne les refusa point.

VII

Jourdan, assis dans un fauteuil, s'habillait lentement d'un geste plein de la nonchalance du demi-réveil. Ses yeux, effarés aux rayons d'un soleil matinal débordant d'un coin de rideau, erraient sur les meubles, les tentures de la chambre à coucher et s'arrêtaient sur le lit où sommeillait sa maîtresse, le visage presque enfoui sous l'oreiller. Dans l'assoupissement de sa pensée, il prenait plaisir à cette revue des objets extérieurs, et machinalement admirait l'armoire à glace, à deux corps, en noyer blanc à filet d'or, les siéges couverts de vêtements, de robes, de jupons jetés pêle-mêle, et, sous le haut dais plissé, le lit large et bas où son empreinte restait creusée. Mais la tenture de petite soie blanche à fleurs d'une teinte charmante, régnant jusque dans le cabinet de toilette en désordre, éveilla son esprit, et mentalement il revécut toutes les sensations de

la nuit précédente. A une heure du matin, devant la maison il prenait congé d'elle, le cœur gros de regrets cette fois ; il attendait que la porte fût ouverte, puis, par l'entrebâillure du battant, elle lui tendait la main et l'attirait dans le vestibule, délicieusement surpris ; qu'elle était douce cette montée de l'escalier, la main dans la main, avec l'adorable inquiétude de la possession prochaine, jouissance cérébrale ineffable. Au troisième palier, elle l'introduisait dans l'appartement et, sur la porte refermée, poussait un gros verrou intérieur ; le méchant démon qui était en lui se démenait sur cette précaution : pourquoi tire-t-elle ce verrou ? Est-ce peur des voleurs, peur vaine ; est-ce crainte d'une visite imprévue de l'amant ; est-ce pour me faire croire à un seigneur imaginaire ? Et spontanément elle donnait l'explication : « Mon vieil ami a la clef, mais il ne vient jamais la nuit, je verrouille par habitude. »

Dans la chambre à coucher, une période de silence et de gêne. Pendant qu'il ôtait son vêtement, elle demeurait assise, un peu oppressée, le regardant. Brusquement elle se levait, elle l'entourait de ses bras, se pendait à son cou et lui murmurait à l'oreille : « Je vous aime bien ; à votre première pression de main je vous ai voulu et je vous attends depuis un mois, mais ne devenez pas amoureux de moi : nuit sans lendemain, n'est-ce pas ? » Il s'agenouillait devant elle dans un grand élan de tendresse, traversant ces robes

de baisers qui allaient jusqu'à la chair, transporté au-dessus du désir, vers cet idéal féminin qu'un mot de femme communique au cœur des imaginatifs.

Dans l'attirance de ses caresses et de ses baisers, dans le contact de sa peau satinée, une douceur enivrante s'insinuait en lui; et tout son être en subissait une impression ineffaçable, conquis par une volupté savante et chaste, par une féminité affinée, ragoût de soumission, de faiblesse, d'enfantines gentillesses et câlineries, d'ardente perversité. L'observateur qui ne désarmait jamais ne trouvait à reprendre aucune de ces paroles malencontreuses tombant en douches glacées sur le désir, dissonances troublant la symphonie de la passion : il était vaincu et charmé, l'observateur!

Maintenant, le cerveau chauffé par cette griserie de chair, il ressentait contre sa peau le baiser de ce corps de femme, et il savourait longuement cette impression, comme un gourmet garde au palais le bouquet d'un vin parfumé. Il avait la plénitude de sensations, la mollesse lasse, épanouie de l'homme heureux. Comme ils lui furent pénibles les onze coups de la pendule, signifiant l'ordre de partir. Alors il se pencha sur Lucy, et, doucement, posa au-dessous de l'oreille, à la naissance du cou, ses lèvres reconnaissantes. Elle, ensommeillée, souleva à demi les paupières, et d'une voix dolente : « Comment! déjà habillé, tu t'en vas donc, mon mimi? » Il y avait dans le der-

nier mot une caresse mourante de la voix qui le fit frissonner. Elle se pendit à lui pour qu'il l'aidât à se relever, et, chemin faisant, elle reprit les lèvres de son amant : « Tu reviendras après-demain, n'est-ce pas, dis?

— Oui, mon cher amour.

Dehors, il respira avec plaisir l'air vif d'une belle matinée de novembre et rentra à petits pas rue Brémontier, dans le petit hôtel qu'il habitait en commun avec Philippe Bonnier et dont il occupait le premier étage. Cette après-midi-là, il essaya en vain d'achever un article commencé depuis huit jours. Il ne lui vint pas une idée en tête et il jeta la plume. Il prit un tome des *Mémoires de Cazanova ;* d'ordinaire, cette lecture l'amusait infiniment ; cette fois, il lui parut que le chevalier de Seingalt était un farceur bavard et hâbleur. Il se mit à fumer, se promenant dans le cabinet de travail et le souvenir de Lucy s'empara de sa pensée. Il songea qu'il ne la reverrait point avant le surlendemain et tout de suite l'attente lui fut longue. Cependant il tâchait de se convaincre de la banalité de l'aventure, tellement il se défiait des rêves de son imagination. Combien de fois, lui, le chercheur d'âpre réalité, n'avait-il pas paré de couleurs romanesques les plus plates histoires de filles ? Jouet de ses illusions, il lui arriva souvent d'être dupe ; il crut l'être toujours. Quand vint le soir, il éprouva le besoin de se distraire de ses réflexions et prit le parti d'aller dîner

dans un restaurant des boulevards. Sur la place de l'Opéra, une devanture de joaillier violemment éclairée raccrochait les passants. Il s'y arrêta et, mû par une pensée soudaine, entra dans la boutique. Il choisit un bracelet d'une quinzaine de louis, donna l'adresse de Lucy Rocher et pria qu'on envoyât tout de suite le bijou. De cette manière, il estimait se conduire en galant homme ; car, pour sa bourse, trois cents francs étaient dépense appréciable ; en même temps, il affirmait devant soi-même le peu de conséquence qu'il ajoutait à cette heureuse nuit. Après le dîner, il rejoignit son ami Philippe, qui passait la soirée au Vaudeville avec Clara Savin. Adroitement, l'homme de lettres interrogea cette aimable fille sur le compte de sa camarade. Clara soupçonnait les motifs du curieux ; mais elle ne se défendit point de dire la vérité, parce que la vérité était toute favorable à son amie. — « Lucy est, depuis le Conservatoire, avec un vieillard qui n'est plus pour elle qu'un ami sûr et dévoué, le père Lepic, mon oncle, comme elle l'appelle. »

— Un oncle d'Amérique, fit Bonnier.

— J'te crois ; c'est le vieux Lepic, du Comptoir industriel. Crésus ancien maçon.

« Eh quoi ! il venait de traiter en basse prostituée cette charmante fille qui, liée à un homme dix fois millionnaire, s'était offerte noblement, simplement. » Telle fut la pensée qui l'obséda toute la nuit et le tint éveillé. Alors, par une de

ces réactions habituelles à son tempérament nerveux, il exalta Lucy et la para de tous les dons destinés pour lui à la femme idéale : beauté, intelligence, désintéressement, bonté, dévouement. Vingt fois il se répéta qu'il était un malotru, un imbécile qui souhaitait sans cesse l'amour et en était indigne. Il se jurait de se jeter aux genoux de son amie outragée et de lui demander pardon, les larmes aux yeux. Et il pleurait d'avance en s'agitant dans son lit. Un moment plus loin, redevenu calme, il avait honte de son exaltation, de ses inconséquences de grand enfant de quarante ans.

Sitôt le jour, il s'habillait, courait place de l'Opéra et arrivait devant la boutique du bijoutier encore close. Durant une demi-heure, il se promenait sur le boulevard désert, dans la poussière des balayeurs. Il se persuadait par toute sorte de bonnes raisons que le marchand aurait remis la course au lendemain et qu'ainsi il pourrait arrêter ce malencontreux envoi. Mais quand il pénétra dans la boutique, le commis, occupé à ranger l'étalage, lui répondit : « Mais, monsieur, ce bracelet, sur votre ordre, je l'ai porté moi-même, hier au soir, à la personne. »

Désolé, il s'assit à la table d'un café et, sur l'affreux papier du buvard commun, il lui écrivit une lettre d'une chaleur émue, la suppliant de considérer son envoi de la veille non point en un présent banal, mais comme un témoignage d'une pen-

sée toujours présente, puis il attendit anxieusement le lendemain et l'heure de la revoir.

Lucy l'accueillit avec tendresse et le remercia gentiment d'avoir pensé à elle. Ni cette subtilité de sentiments, ni la susceptibilité délicate qu'il supposait ne l'avaient tourmentée. Ce cadeau d'un bibelot lui avait paru naturel : tous ses amants n'en avaient-ils pas usé de même en semblable circonstance? Ainsi le sens de la lettre lui échappa, elle n'en saisit que le ton d'ardente affection et en fut plus touchée que du présent même, car, bien que vénale, elle n'était point intéressée.

Il l'avait priée de venir dîner avec lui; elle avait achevé de s'habiller, quand elle voulut mettre ce bracelet. Elle ouvrit le tiroir d'un petit meuble en bois de rose et le chercha au milieu d'une vingtaine d'autres écrins. Paul l'avait suivie des yeux : à la vue de ces petites boîtes, il eut cette impression que toutes avaient été données à la jeune femme au lendemain d'une nuit comme la sienne; son cœur se serra d'angoisse, de répulsion, son visage souriant changea d'expression, l'œil devint dur, la bouche contractée : « Qu'est-ce que tu as, mon mimi ?... Oh! le vilain jaloux... Ces saletés-là viennent de mon oncle... Allons vite, risette et embrasse-moi. » Et, câlinement, elle mit sa joue sur les lèvres de Paul.

VIII

Ils furent très heureux six mois, durant lesquels aucun souci ne troubla leur bonheur. Pour la première fois, Lucy était attachée par un lien charnel ; elle sentait aussi dans son amant une nature supérieure à la sienne, une force intellectuelle dont elle subissait l'ascendant ; elle s'amusait du caractère impétueux, des boutades, des mots à l'emporte-pièce de Jourdan ; elle savait le calmer d'une douce parole quand il se montrait nerveux, enfin elle l'aimait de tout l'amour dont elle était capable. Tout de suite, elle avait cessé ses visites chez la Materne, et, pour qu'il n'en prît pas d'ombrage, elle lui avait exposé l'état de sa liaison avait Lepic.

Aimait-il sa maîtresse : Jourdan ne le savait point. Il ne pouvait se dissimuler qu'elle était d'intelligence médiocre, que ses sentiments factices étaient calqués sur ceux d'héroïnes redon-

dantes de comédie, que ses conversations étaient faites de bouts de rôles et de fragments de pièces dont sa mémoire était chargée. Mais il finit par trouver une saveur bizarre dans cette exagération du geste, de la voix, du rire, de l'étonnement, des mines, de tous les mouvements de la physionomie, dans cet appareil théâtral qui lui était devenu ordinaire ; il s'intéressa à cette comédienne qui, pour ressaisir le naturel, était obligée de chasser sa seconde nature. N'était-il pas sûr de la sincérité, de la douceur des caresses de son amie ; n'était-il pas fouillé jusqu'aux moelles par chacun de ses baisers? Parfois, agacé, ennuyé, il éprouvait du soulagement à la quitter : vingt-quatre heures après, il souffrait de sa privation et ne pouvait s'empêcher de courir bien vite chez Lucy.

Au bout de trois mois, il s'avisa d'être jaloux de Lepic et égoïstement il la pria de quitter le vieillard. Elle s'y refusa nettement, jugeant inutile de gâter son existence, celle de Jourdan, et ne voulant pas renoncer à la sécurité de la vie matérielle. D'abord froissé du refus, il sentit vite qu'elle avait raison.

Une attirance invincible les jetait sans cesse aux bras l'un de l'autre. Le matin, il se détachait d'elle, ils se séparaient avec promesse de se retrouver le lendemain ; le soir, c'était elle qui, à minuit, venait le surprendre à l'hôtel de la rue Brémontier. Il le connaissait, ce coup de sonnette nocturne qui le

secouait à sa table de travail et le précipitait d'un élan au rez-de-chaussée. La porte à peine ouverte, elle était dans ses bras, pelotonnée contre lui. Elle s'était couchée; mais, loin de lui, point de sommeil. Alors, en pantoufles, un manteau jeté sur son peignoir, elle sautait en voiture, accourait. — « Laisse-moi, murmurait-elle sous ses baisers; je vais là tout près de toi te regarder travailler : je serai bien sage. » Vite, il la portait dans la chambre à coucher, la déshabillait, la mettait au lit « la chère mignonne adorée ». Et à cet amour inépuisé, à cet épanouissement sexuel, tout ce qu'il y avait en lui d'amer et de violent se fondait en douceur, une nouvelle jeunesse bouillonnait dans ses veines de quadragénaire, dans sa chair saoûlée de volupté, dans ses rêves bercés d'idéal.

Tout à coup une ignoble tromperie bête, sans excuse, le frappait comme un brusque coup en plein visage.

C'était à la répétition générale, au théâtre du Châtelet, de la *Reine Mab*, une pièce à spectacle, de Grandel et Croste, tenant de la féerie et de l'opérette. Une divette à la mode, Merry Colas, jouait le rôle de la reine; celui du prince Mercure était tenu par Costerel. La vue du comique, au premier acte, causa à Lucy une impression singulière; elle se rappela les dures étapes à travers la province, les représentations foraines en des théâtres extraordinaires, les chambres d'hôtel aux lits

étranges, la complaisance et l'amabilité de l'acteur.

— Fi! le vilain pitre, lui dit à ce moment Jourdan.

— Comme tu es méchant, Costerel est un bon camarade ; de plus, il a du talent, ce qui ne gâte rien.

— Du talent... enfin, nous ne donnons pas la même signification aux mêmes termes.

Elle se tut, mais à l'entr'acte elle dit à Paul qu'elle allait sur la scène. Or, Jourdan ne mettait jamais le pied dans les coulisses.

— N'oublie pas d'embrasser pour moi ton charmant camarade.

— Puisque tu me donnes la permission, je n'y manquerai pas.

Peu de monde dans la salle ; vides les trois premiers rangs de fauteuils ; au quatrième, le directeur et les deux auteurs ; derrière eux, deux hommes côte à côte, causant amicalement, le comte Hartkoff et Dick de Labonnière, l'entreteneur et l'amant de cœur de Merry Colas ; sur le même rang, au milieu, les censeurs ; derrière eux, un dessinateur, une demi-douzaine de journalistes ; un peu partout, des fournisseurs, des parents d'artistes. A demi éclairée, la salle gardait cet aspect morne et malpropre des théâtres vides ; Paul sentit du malaise et de l'ennui. Mais avant le commencement de l'acte, une cinquantaine d'hommes aux paletots crasseux,

aux pantalons effrangés, aux chapeaux bossués, s'assirent dans les derniers rangs du fauteuil, autour de l'écrivain. « Qu'est-ce que ces gens-là, pensa-t-il, leur mine ne dit rien qui vaille, je n'aimerais pas à me trouver en semblable compagnie sur la grande route. Les trois coups étaient frappés, quand Breton, le directeur, se tournant, vers le fond de la salle, cria :

— Qui donc a laissé entrer la figuration ?

— Les seigneurs ne sont pas de cet acte, répondit une voix dans le couloir.

— Hé là-bas ! reprit Breton, les seigneurs, vous faut-il des petits bancs ? Voulez-vous me faire le plaisir d'évacuer l'orchestre et de monter aux deuxièmes galeries. Allons, *presto, subito...*

Les figurants déguerpirent.

— Vous, vous là-bas, hurla Breton, vous n'entendez pas ? fichez le camp.

Paul regarda autour de lui, ne voyant personne et ne sachant pas à qui s'adressait cette nouvelle interpellation.

— Faites donc attention, Breton, vous gaffez, c'est Jourdan, murmura Grandel.

— Qui ça, Jourdan, connais pas.

— Un littérateur, parbleu, je vais le chercher.

Bon gré, mal gré, il le ramena au premier rang, à côté d'eux.

Le rideau était levé et Lucy n'était pas revenue.

— Reverrons-nous bientôt Costerel, demanda Jourdan à l'auteur.

— Au troisième acte : il n'est pas de celui-ci. Vous le connaissez ?

— Non, il m'intéresse.

— Un excellent grime, n'est-ce pas, une blague, un entrain à tout casser? vous l'entendrez dans les couplets :

Je reste coi (*bis*)
N'en voulant rien laisser paraître.
Voilà pourquoi (*bis*)
J'avalai mon grand thermomètre.

Cependant l'orchestre avait déjà joué deux fois le morceau d'entrée et la scène restait déserte devant un décor pastoral.

— Eh bien, quoi, et le chœur ? interrogea très haut Breton.

— Monsieur, c'est que le costumier n'a pas encore rendu les culottes des bergers.

— Ils n'ont pas besoin, je pense, de culottes pour chanter.

— C'est qu'ils ont retiré les leurs dans la loge.

Tout le monde éclata de rire, sauf Breton, qui lança au régisseur un coup d'œil furieux.

— Mon petit, dit au directeur Croste, bonhomme vieillot et chauve, collaborateur de Grandel, mon petit, nous ne pourrons point passer demain, ça n'est pas prêt.

— Mais si, mais si, ça se tassera : nous ferons répéter le chœur des bergers à la fin du quatre.

Il cria au régisseur :

— Girard, priez donc Mlle Colas d'entrer en scène.

Impétueusement une boule de graisse dans un remou de jupes roula jusqu'à la rampe, attaqua une pastorale au chant traînard et Jourdan eut le loisir d'examiner Merry Colas. De cette boulotte, jambes, ventre, taille, poitrine sur le même plan, étaient comme le socle d'une tête absolument délicieuse, une tête aux cheveux noirs de jais, coupés court, coulants, en frisons naturels, sur un large front bombé; sous les sourcils arqués d'admirables yeux d'un brun bleuâtre, tout pleins de feu, de hardiesse, d'éclats de rire, des yeux qu'on ne se rassasiait pas de voir luire, une bouche fendue aux lèvres rouges, entr'ouvertes sur deux rangées de dents un peu fortes, des dents de beau mâle solides dans leur pure blancheur. Le teint avait un éclat extraordinaire; la figure, d'une vivacité, d'une mobilité charmantes, se pliait à l'expression du chant; la voix un peu courte de mezzo soprano était chaude et vibrante. D'abord lente comme le motif de l'air, elle galopa, monta, descendit brillamment par les élans, les roulades, les rebondissements du refrain.

Les applaudissements furent unanimes : tous les assistants voulurent l'entendre encore.

— Et demain, mes amis? jeta-t-elle par-dessus la rampe.

— La charmante fille, dit Jourdan à demi-voix.

— Mon cher, fit Grandel, c'est moi qui l'ai découverte, il y a sept ans, dans un café-concert de Toulon, un café à quête où j'étais entré par hasard, en attendant le train de Nice. Après chaque chanson, elle parcourait les tables tendant l'assiette aux gros sous des consommateurs. Quand elle passa devant moi, c'est Paris que je mis dans l'assiette tout simplement. Ah ! elle a quelque peu marché, depuis la guinguette à soldats d'Alger, où elle est éclose, jusqu'ici.

Et en traits rapides, l'auteur retraça les premiers succès de Merry aux Nouveautés, la crapule de ses aventures, de ses mœurs scandaleuses, son ivrognerie incorrigible, son mépris du public dès la cinquième représentation, ses escapades, ses fugues en compagnie de machinistes ou de figurantes, poussées à ce point qu'avec elle un directeur n'était jamais sûr du lendemain : « Un vrai voyou ; cent fois, elle est entrée en scène, titubante, commettant toute espèce d'incongruités ; le public, qui l'adore, n'y voyait que du feu et il applaudissait à sa voix enrouée et hoquetante. »

Depuis quelques minutes, Breton et Croste marmotaient des remarques entre leurs dents avec des gestes d'improbation.

— Ce costume de Colas, ce n'est pas ça du tout, dit Croste à l'oreille de Grandel. Quel contresens, pour représenter une fée déguisée en pastourelle, de s'affubler en bergère Wateau. Voyez ! dans ce fourreau de satin, elle est engoncée, paralysée.

Jamais elle ne pourra chanter et danser la ronde paysanne. Dites-le-lui, Breton.

— Vous savez bien qu'elle n'écoute personne : je n'ai pas envie d'être injurié, laissé en plan à la veille de la première, comme elle a fait aux Bouffes.

Le directeur se tourna vers Hartkoff, jeune homme mince, souffreteux, imberbe, à la figure boutonneuse.

— Comte ! la robe de Merry n'est point du tout ce qui convient au rôle de la reine Mab ; nous craignons de la froisser ; voudriez-vous...

— Donc Dick ! parlez à Merry d'un changement de costume. Elle vous écoutera. Moi, je ne veux pas de scène, dit d'un ton traînant le comte Hartkoff, en sa raideur figé, comme s'il eût craint de plisser son habit noir et d'effeuiller le gardénia de sa boutonnière.

Mais la divette, qui continuait son rôle, s'aperçut des chuchotements et soupçonna quelque critique. De l'avant-scène elle interrogea Grandel d'un mouvement de tête.

— Ce n'est rien, continue ; nous te parlerons tout à l'heure.

A l'entr'acte, Breton, Grandel et Croste supplièrent Labonnière d'engager Merry à changer de robe.

— Attendez : nous allons charger la mère Colas de cette fâcheuse commission.

Mais celle-ci, une petite femme, maigre, ri-

dée, ratatinée, au type mauresque, repoussa la corvée; elle s'était déjà, la veille, disputée avec sa fille, à propos de cette même robe et « n'avait pas envié d'être encore attrapée ». Alors le directeur, les deux auteurs et Labonnière, peu rassurés, s'acheminèrent vers les coulisses. Derrière le groupe marchait seul, raide, impassible, le comte Hartkoff, la tête fixe dans le carcan de son haut col, l'habit noir rigide, sans un pli, le gilet blanc à quatre boutons, comme collé à son buste malingre d'homme raté.

Agacé, inquiet de l'incompréhensible absence de sa maîtresse, Jourdan se dirigea à son tour vers les coulisses. Une porte était ouverte au couloir des loges d'artistes, et il s'en échappait une clameur stridente, ordurière :

— Sacré nom de Dieu! vous m'emmerdez tous avec vos giries... Ma robe sort de chez Alfred... Elle me plaît... et je la garderai.

A demi vêtue d'un jupon de soie pourpre, couvrant à peine les genoux, la gorge énorme, les seins débordant du corset, Merry Colas tournait le dos aux cinq hommes rangés en demi-cercle autour d'elle. Après cette apostrophe, elle vida d'un trait un grand verre de madère.

— Mais si tu ne nous crois pas, demande à monsieur, s'écria Grandel qui avait attiré Paul dans la loge.

A la vue d'un étranger, elle jeta une pèlerine sur ses épaules et, foncièrement cabotine, se mira

dans la glace, affectant le plus gracieux sourire.

— La toilette est jolie et vous sied très bien; mais peut-être manque-t-elle de simplicité paysanne.

— Je ne suis pas entêtée; je m'en rapporte à monsieur qui est homme de goût. Je changerai la robe, mais ne comptez pas que je mette un bonnet pour me défigurer. La tête est ce que j'ai de mieux : je veux jouer nu-tête.

Jourdan n'osa pas demander où était située la loge de Costerel. Retournant dans la salle, il chercha en vain Lucy et, las d'attendre, plein de dépit et de colère, il quitta la place. Il rentra chez lui à pied. La marche le calma. Certainement, pensa-t-il, en cheminant, il y a eu un malentendu entre nous. Elle est partie toute seule et doit m'attendre au logis. Je l'ai fâchée par mon méchant ton agressif; elle s'est vengée en me taquinant un peu : rien de plus juste. Impatient, il hèla une voiture et pressa le cocher. Mais, arrivé rue Brémontier, point de lumière aux fenêtres de l'entresol : Lucy n'était donc pas revenue. Il se déshabilla, alluma une cigarette et se promena nerveusement dans sa chambre durant une demi-heure; tout à coup, il pâlit, il s'assit accablé sur une chaise : il pensait à cette séduction inavouée que les pitres et les grimes exercent sur nombre de femmes, sur presque toutes les comédiennes.

Lucy s'était enfermée dans la loge avec Costerel : voilà pourquoi elle n'était pas revenue; plus il

repoussait cette pensée humiliante, enrageante, plus elle s'emparait fixement de son esprit. Non, en cette loge, au théâtre, ce n'était pas possible; non, elle était incapable d'une aussi sale tromperie. Mais les femmes ne sont-elles pas sujettes à tous les errements par bêtise, par vice instinctif. Peut-être même en ce moment où, torturé par le doute, une sueur glacée perlait de son front, sa maîtresse se pâmait de volupté au bras de ce pitre en l'appelant : « Mon mimi, » comme elle faisait pour lui.

Une heure sonnait à sa pendule, il n'y put tenir et se rhabilla hâtivement. Dehors, pas une voiture, il courut durant la moitié du chemin; il semblait qu'il n'arriverait jamais rue Laffitte.

Quand, à son coup de sonnette, la porte cochère s'ouvrit, son cœur battait la chamade si fort qu'il dut attendre un moment. Il frappe au carreau du concierge.

— Mlle Rocher est-elle rentrée?

— Mais oui, depuis trois heures.

Misérable imbécile, l'accuser, s'acharner à la salir! et elle avait quitté le Châtelet une heure avant lui, ne l'ayant pas retrouvé à sa place; elle l'attendait. Il galopa les trois étages et tout de suite fut dans la chambre.

Lucy, couchée, endormie, se réveilla à ses pas :

— C'est toi! mon mimi, je t'ai perdu, je suis

restée tout le temps dans la loge de Merry Colas. Ah ! je suis bien lasse !

Il recula du lit, frappé par ce mensonge en plein cœur : « Dans la loge de Merry, elle n'y était point allée et elle mentait. Ainsi, c'était vrai... le Costerel... »

Elle s'était rendormie, paisible dans un tendre appel à son amant. Lui demeurait tremblant, la tête vide, sans résolution, assommé, sur un fauteuil. La veilleuse, dans le globe de cristal attaché au plafond par une chaînette, répandait autour de la pièce ces troubles lueurs et profilait les robes, les jupons, jetés au hasard sur les sièges. Alors, en cette angoisse affreuse, il souhaita de toutes ses forces une preuve matérielle ; il lui vint cette idée honteuse d'interroger les vêtements, de fouiller le linge qui touchait au corps de l'infidèle. Là, sous les robes entassées, la chemise qu'elle avait mise la veille devant lui ; mais non ! elle n'y était plus. A pas étouffés, comme un voleur, il se glisse vers le cabinet de toilette ; au coin, il plonge une main frémissante dans le panier d'osier, en tire la chemise, et, étalant ce blanc linge outragé sous la flamme clignotante, il regarde longuement, il savoure son abject espionnage.

Il a rejeté l'ignominieux témoin et il se sent dégradé, avili, sali !... Dans cette inquisition affreuse a été violé tout le respect de la femme, a péri sa dignité virile ! Finis l'amant et la maîtresse ; il ne

restera l'une devant l'autre que deux bêtes de rut, la bête à deux dos du langage populaire.

Indigne créature, est-ce qu'il ne va point sur-le-champ la châtier, la tirer hors des draps par les cheveux, lui cracher à la face cette ignominie. Les poings serrés, il s'approche du lit.

Elle dormait, un bras replié derrière la tête, l'autre enlaçant l'oreiller qui lui cachait un côté de la figure. Même au repos, la face calme gardait cette expression troublante de douceur et de câlinerie qui se dégageait de toute sa personne. Il la contempla sans trouver le courage de ce brusque réveil, et, à mesure qu'il la regardait, sa colère, son dégoût, cédaient aux regrets de la perdre à jamais. Une grande lâcheté physique amollissait tout son être, un sang brûlant courait dans ses veines, un désir fou s'emparait de lui. La voix intérieure lui criait sa misère, sa honte, sa méprisable faiblesse; il ne l'entendait plus et un mouvement de Lucy subitement réveillée, qui lui tendait les bras, achevait sa défaite. Une possession furieuse, hurlante, bestiale, une rage à déchirer la chair pour en effacer les baisers de l'autre, les laissaient tous deux assoupis, inertes jusqu'au matin.

Elle s'était déjà levée et s'habillait doucement devant l'armoire à glace, quand il se réveilla. Aussitôt le cauchemar de la soirée et de la nuit réapparaît dans son esprit : la fugue de Lucy au Châtelet, le retour, son immonde espionnage de laquais vicieux, la lâcheté de ses sens, la honte de

cet accouplement, de cette nuit passée à côté d'elle. Il sentit un profond dégoût de soi-même, un haut-le-cœur du lit où il était couché ; il éprouva le besoin de fuir cette fille qui le dépravait et l'avilissait. Il se vêtit à la hâte et fut bientôt prêt.

Elle vint à lui et mignardement :

« Comment, tu t'en vas sans rien dire, sans m'embrasser. »

Il la repoussa brutalement, pris d'une colère furieuse :

— Et Costerel... hier... Costerel ? »

— Je te jure, mon mimi.....

— Menteuse... catin ! j'ai vu... Tiens ! coquine ! »

D'un coup, il la renversa et, farouche, leva le pied sur la figure, comme pour l'écraser.

— Oh ! mon Paul, pas la figure, supplia-t-elle.

Honteux de sa violence : « Pouah ! » fit-il d'une lèvre chargée d'indicible mépris, et il gagna la porte.

IX

Il se mit au travail avec ardeur et écrivit ses derniers chapitres de l'*Histoire de l'Art réaliste*. Jamais son esprit n'avait été plus libre ni sa pensée plus forte; jamais il ne s'était trouvé plus dispos, plus propre à l'effort et au combat. Tous farceurs, les amants tragiques, soit niais ou détraqués : héros de romans, troubadours de romances ou candidats aux petites maisons. L'homme peut tout ce qu'il veut. L'amour n'est point un mal incurable. Ayez l'énergie de vouloir et vous êtes guéri.

Au bout de quinze jours, il contait à ses amis l'histoire de l'ignoble trahison de Lucy comme s'il eût parlé d'un accident indifférent survenu à un autre. Il riait, il faisait des mots sur sa déconvenue; naturellement, il omettait la dernière scène où il avait joué un personnage auquel il ne pouvait songer sans rougir. Clara Savin, devant qui

il affecta un soir ces sentiments de mépris, prit très vivement la défense de Lucy.

— Vous avez tort d'accabler Mlle Rocher sous cette méchante histoire : ce n'est ni généreux, ni prudent; suivez donc mon exemple et celui de Philippe ; tout est fini depuis trois mois et nous sommes restés les meilleurs amis du monde.

— Je ne suppose pas que vous ayez invité Bonnier à une petite séance de Costerel. Qu'elle m'eût trompé avec un passant, mon Dieu ! ce sont les inconvénients des liaisons avec certaines femmes, mais élire ce *pitre d'une grotesque laideur,* en ma présence aller se jeter à sa tête : la scène est à mourir de rire — ou de dégoût.

— Oui, le comique vous agace : vous eussiez préféré un premier rôle de drame, pour dire un « cabot » au lieu d'un « pitre ». Je ne veux point excuser Lucy, mais, je vous en prie, réfléchissez un peu. L'autre était son ancien camarade et ce goût du comique, de l'excentrique, n'en êtes-vous pas atteint vous-même. Ne vous est-il pas arrivé de désirer violemment une femme parce qu'elle vous avait fait rire. Croyez-moi, dérobez l'aventure et cessez d'amuser la galerie aux dépens de « la perfide » et aux vôtres.

Au fond, Clara n'était pas loin de trouver tout naturel « le caprice » de sa camarade. Jourdan le sentit et pourtant il ne lui en voulut pas de son indulgence.

Peu de jours plus tard, il rencontra Mlle Vari-

gny, de la Comédie-Parisienne, et il l'invita à dîner. C'était une grande fille de vingt ans, blonde, mince, à la figure de poupée, aux yeux de faïence, bien plus jolie que Lucy, remarqua-t-il. Pour toute défense elle n'eut que ces mots : « Surtout ne le dites pas à Kranspach ! » Ensuite, s'estimant chez soi, elle parcourut les pièces de l'appartement, touchant à tous les bibelots, sautant sur les chaises comme une chèvre : elle dérangea vingt volumes de la bibliothèque, en ouvrit un et commença d'ânonner les phrases, pareille à un bébé de l'école primaire. Bientôt elle rejeta le livre, se mit au piano et tapa en dix accrocs la *Marche indienne*.

— Joue-moi la valse de Faust.

Il exauça son désir et dut recommencer le morceau.

— C'est très beau, cet air-là, ça me donne envie de tourner et de pleurer.

Il l'assit sur ses genoux et la poussa à bavarder. Elle était d'une niaiserie délicieuse, d'une bêtise lénitive qui endormait une vilaine bête s'agitant en lui sans qu'il voulût en convenir. Ce fut Paul qui l'ennuya. Elle se leva d'un bond.

— Je voudrais bien monter là-haut, à l'atelier.

— Impossible, petite, c'est chez mon ami Bonnier.

— Hé bête ! je le connais Philippe : j'y suis déjà venue au moins dix fois.

Il ne put s'empêcher de rire ; quelques minutes

plus loin, il congédia cette consolatrice des amants trompés et se remit au travail.

Mlle Varigny revint; mais cette seconde visite ne fut point agréable à Jourdan. La bécasse l'agaça au possible. Il se sentit délivré quand elle partit, et, pour la première fois, il convint devant lui-même qu'il regrettait Lucy. Il compara la vilenie de la tromperie à sa brutalité de charretier, et fut bien près de se donner tort, d'excuser la faute de sa maîtresse, de condamner sa conduite finale. « Je ne suis pas un hôte agréable, pensait-il, avec mes quarante ans, mes cheveux gris, mon humeur morose, mon caractère changeant et taquin; je l'ai presque poussée à cette folie en l'en défiant. Évidemment, elle a les mœurs d'une fille, mais, telle qu'elle est, elle me rendait heureux. Sa présence me récréait, et certainement elle m'aimait un peu. Lui écrire, non, cette lâcheté me placerait irrémédiablement sous un joug méprisable. Si elle m'aime le moins du monde, elle tentera les premières démarches, et alors... alors je ne suis point sûr de ne pas la jeter dehors, la garce. »

Six semaines s'étaient écoulées depuis la rupture. Il rassembla tous les objets de toilette qu'elle avait laissés, et les fit déposer chez le concierge de la rue Laffitte, sans même joindre une carte au paquet.

Lucy avait été profondément humiliée de cette aventure. Pourquoi avait-elle bêtement, salement cédé à Costerel : elle cherchait en vain à se l'ex-

pliquer. Peut-être sentiment de défi, de bravade, réminiscence des fantaisies voyageuses d'autrefois, des possessions hâtives au petit bonheur d'une loge ou au hasard de chambres d'hôtel, peut-être regain de bohème, complaisance banale de chair envers un bouffon qui l'avait fait rire. En tous cas, ce Costerel était le destin malfaisant placé sur sa route : elle le haïssait maintenant. Une première fois, il manquait lui ôter Lepic, et voilà qu'il la séparait de Jourdan. Or, elle aimait Paul autant qu'elle était susceptible d'un sentiment sincère.

Par lui, sa vie avait un but, il en occupait les heures d'ennui, il était l'ami, le conseil sur qui elle pouvait s'appuyer ; enfin, elle le désirait de toute sa chair qu'il avait éveillée au plaisir.

Bien qu'elle feignît le ressentiment contre la scène violente qui avait terminé leurs relations, elle ne lui gardait point rancune de l'avoir battue. Elle avait même eu un secret plaisir à le mettre en cet état d'exaspération. N'était-ce pas une preuve de passion ardente. Il s'en fallait de peu que ces coups ne lui parussent doux comme des caresses.

Ce qu'elle ne pardonnait pas, c'était l'humiliation de la rupture. Un peu honteuse d'elle-même, plutôt que confesser sa traîtrise, elle se raccrochait au prétexte des voies de fait.

Chaque jour, comptant sur l'attachement de Paul, elle attendait une lettre de lui pour courir

rue Brémontier. Après la première semaine, elle s'attrista, devint nerveuse avec des crises de larmes à tout moment. Elle avait besoin de parler de l'absent et confia ses chagrins à son vieil ami, « mon oncle Lepic, » en lui cachant ses torts. Le vieillard s'affaissait sous le poids de l'âge. Il était devenu tendre, indulgent, prompt à l'émotion ; pourtant il lui restait un peu de sa raison rigoureuse. Il s'efforça de consoler Lucy et de la distraire.

— Quelle folie, lui disait-il, ma chère petite fille, d'aimer un homme de lettres : ces gens-là, on les lit quand ils sont intéressants, on les écoute quand ils sont amusants, mais on ne croit pas à leurs farces.

Ce jour que Paul espérait, où elle n'y put plus tenir, arriva.

Ce renvoi des vêtements, sans une lettre, sans un mot, fut trop fort pour elle.

Le lendemain, à dix heures, Paul, à son bureau, eut un grand battement de cœur en voyant entrer la femme de chambre de Lucy.

— Madame voudrait parler à Monsieur ; elle demande si elle peut venir?

La voix intérieure criait en Jourdan : « Sois ferme, renvoie-la et tu es affranchi. » La bouche laissa tomber ces mots : « Dites de venir. »

Elle attendait en voiture, dans la rue... Une minute et elle fut entre ses bras, sanglotant : « Ah ! mon mimi : j'ai été bien méchante, pardon, par-

donne-moi; s'il y avait eu une femme ici, je m'écrasais la tête sur le pavé. »

A ce mot de grisette sentimentale, il sentit les larmes qui le gagnaient et, dans un long baiser, ils se reprirent.

X

L'hiver suivant, dès l'ouverture de la saison théâtrale, les journaux recommencèrent à parler de la décoration pour Lewin au mois de janvier suivant. D'Alvimar accueillit cette nouvelle dans la *Chronique* par un chaud compliment de bienvenue. L'aigrefin achevait sournoisement, en collaboration avec Eugène Isaac, trois actes destinés à la Comédie-Parisienne, et il comptait bien que le directeur n'oublierait pas ses articles au moment importun.

Lewin convoitait la croix d'un désir enragé. C'était devenu une idée fixe qui le tourmentait sans cesse. Machinalement il touchait du doigt sa boutonnière comme pour y chercher le ruban rouge absent. Il en débattait la largeur et la longueur, au jour de la promotion. Lui, l'effronté imperturbable, il tremblait, il rougissait quand cette éventualité était discutée devant lui. Il

sentait que cette apparente marque d'honneur effacerait aux yeux de la foule toutes les tares de sa vie et imposerait silence aux gazetiers. D'autre part, il avait plus qu'aucun la vanité grossière des gens de sa sorte et de sa race.

— Eh bien ! que dit-on de la nouvelle ? demanda-t-il à Kranspach.

— On tit qué cé pien, que dou es indellichent, hapile, heureusse, que dou as eu té souccèss cendenaires, mais qué dou n'a pas de résons valaples pour être dégoré.

Oui, aucun titre. L'objection était sérieuse. Il ne suffisait pas évidemment d'avoir gagné beaucoup d'argent pour obtenir la croix. Toutes les pièces lucratives ne comptaient pas : parbleu, il essaierait d'une machine littéraire, il choisirait son auteur, pour que l'intention fût évidente, dans ce clan de littérateurs intransigeants qui mettent l'art au-dessus des concessions, des calculs intéressés. Ces pièces-là, ça ne fait pas un sou, la tentative n'en serait que plus honorable ; n'avait-il pas moyen de se payer de l'honneur ?

— Rocher, dit-il quelques jours après, à la comédienne, viens tout à l'heure dans mon cabinet, j'ai à causer avec toi.

Elle fut surprise et un peu ennuyée de l'invitation : elle ne savait que trop où aboutissaient ces visites particulières. Mais l'entrevue avait un but tout différent.

— Il y a beaucoup de talent, m'assure-t-on, dans la machine de Jourdan ; tu sais bien, la pièce refusée au Théâtre-Français.

— Je ne l'ai pas lue, mais je l'ai entendu vanter par Granmijoul.

— Eh bien ! ma chère, prie-le de me l'apporter ; j'ai comme une idée que je la jouerai à la Comédie-Parisienne.

— Monsieur Lewin, si vous le voulez bien, je préfère que vous lui écriviez. Il est excessivement susceptible et défiant.

— Y a-t-il un rôle pour toi ?

— Mais je vous assure que je ne l'ai pas lue. Toutes les fois où nous parlons théâtre ensemble, c'est une dispute.

— En voilà un drôle de type, qui a une maîtresse au théâtre, ne lui communique pas ses pièces et ne s'empresse pas de lui faire un rôle.

Lucy conta cette conversation à Jourdan. Le lendemain, il reçut une lettre de Marcus et lui porta le manuscrit. Au retour il était tout joyeux, enfin il avait l'espoir de voir son œuvre sortir de la réserve et s'élancer à la bataille. Jamais Lucy ne l'avait trouvé aussi optimiste.

— Ce Lewin, je crois qu'on l'a noirci. C'est un homme aimable, intelligent, qui sait le respect dû à un homme de lettres. « Si je reçois votre comédie, m'a-t-il dit tout de suite, je la jouerai telle qu'elle a été écrite, sans vous demander d'en

changer une ligne ni un mot ». Voilà qui vaut mieux que ces vieilles badernes de la Comédie-Française.

— Il y a un rôle pour moi, n'est-ce pas, Paul?

— Oui.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas lu?

— Je croyais ma pièce enterrée à jamais dans mes cartons et ne voulais pas réveiller la morte avant le jugement dernier.

— Est-ce qu'il a plusieurs rôles de femme?

— Deux! Le tien, qui est un rôle de jeune fille, et celui de la mère, une femme de quarante ans.

— Lequel est le plus important?

— Ils sont importants tous deux, car ils expriment chacun un âge, ou plutôt une phase de la femme. Toutefois par la nature du sujet, le personnage de la femme de quarante ans est le plus développé.

— Tu allongeras un peu mon rôle, n'est-ce pas? mon mimi.

— Ma petite Lucy, je ne puis ni allonger ni couper le dialogue, sans sortir du naturel et de la vérité du personnage.

Elle fut maussade et irritée durant plusieurs jours. C'était bien la peine d'être l'amie d'un auteur, pour jouer une panne dans une pièce de lui. En vain essayait-il de lui expliquer que ce personnage de jeune fille avait besoin d'une interprète intelligente, adroite, et était au pre-

mier plan, elle s'entêtait, les larmes aux yeux.

— C'est tout de même triste, pour une chose de toi, qu'une autre ait tout le succès.

Lewin avait promis de donner sa réponse dans un délai de quatre jours. Il parcourut distraitement le manuscrit. Ce sujet, d'une simplicité audacieuse, en désaccord avec tout ce qu'il avait reçu jusque-là, l'ennuya et l'offusqua, les situations lui semblèrent inconvenantes, les mots trop cruels. « C'est de la littérature, pensa-t-il, mais ce n'est pas du théâtre. » Le soir même, il dit à Kranspach :

— J'ai besoin des lumières d'un esprit délicat et fin, de l'avis d'un connaisseur émérite ; prends ce manuscrit, lis-le cette nuit et donne-moi ton opinion demain, à déjeuner. Sache, pour ta gouverne, que j'ai reçu la pièce.

Le lendemain, l'ami des artistes, encore une fois mystifié, opina :

— Ponne gométie, tré ponne, cé raite, mais pien égrite et bansé.

— Ton jugement si ferme me décide ; en cas d'un four, tu paies la casse.

— Duchours, varceur !

Depuis, Kranspach se vanta en tous lieux d'avoir découvert Paul Jourdan et d'avoir déterminé Marcus Lewin à recevoir *Vieillir*.

Le directeur de la Comédie-Parisienne notifia par lettre à l'auteur la réception de la comédie ayant pour titre : *Vieillir*, fixa à un mois la date

de la lecture et l'engagea à venir conférer avec lui sur le choix de ses interprètes. Quand Paul eut la certitude d'être joué, une défiance, une inquiétude passagères l'assaillirent. Il se confia à Lucy :

— Ton Marcus Lewin n'est-il pas capable de me réserver quelques traits de sa façon ? Je ne comprends rien à ce zèle subit pour la littérature, cet homme-là ne doit pas aimer ma pièce.

— Mon pauvre Paul, te voilà encore harcelé par tes papillons noirs ; il y a huit jours, tu le proclamais aimable, intelligent et calomnié.

— Tous mes amis affirment que c'est une fripouille.

— Que t'importe ! Il a reçu ta pièce ; il la montera convenablement ; tes intérêts sont devenus les siens.

L'auteur destinait le principal personnage de *Vieillir* à Suzanne Dequercy, qui lui semblait en remplir les conditions physiques. L'intelligence et le talent de la comédienne étaient garants d'une bonne interprétation. Par politesse, il se présenta chez elle afin de lui offrir le rôle. Il fut surpris de son accueil hautain. Elle réclama la communication du manuscrit et déclara « ne vouloir attacher son nom qu'à des œuvres respectables et durables ».

— Comme toutes vos créations à la Comédie-Parisienne, n'est-ce pas ? fit Paul sur un ton manifeste de persiflage.

Et il s'en alla. « Je commence bien, pensa-t-il, je me brouille net avec mon grand premier rôle. Mais, vraiment, celle-là, que je supposais intelligente, est encore plus bête et prétentieuse que les autres. » Alors, il s'en fut conter sa mésaventure à Lewin. Celui-ci en rit de bon cœur.

— Mon cher, les manières et la courtoisie ne sont pas du tout de mise avec ce monde-là. « Oignez vilain, il vous poindra ; poignez vilain, il vous oindra, » le dicton s'applique efficacement à nos artistes. Suzanne vous est indispensable, elle jouera le rôle, je vous en réponds, elle l'acceptera sans phrase.

Le lendemain, Jourdan se croisa avec Mlle Dequercy qui sortait du cabinet directorial. La comédienne avait les yeux rouges, la mine déconfite d'un chien battu. Elle s'approcha de Jourdan et s'excusa de ses exigences, se mettant à sa disposition.

— Je vous remercie de m'épargner la censure préventive.

Son amour-propre blessé le rendait cruel. Il avait tu cet incident à Lucy, qui l'apprit au théâtre et en éprouva un secret plaisir.

La lecture de *Vieillir* fut faite par l'auteur au foyer des artistes, devant Marcus Lewin, Kranspach, Mlles Suzanne Dequercy, Lucy Rocher, Clara Savin, Jeanne Durel, Varigny, Charlette et Vibrac, MM. Lebreton, Raillard, Chatelard et David, spécialement engagés pour la pièce. Paul Jourdan avait

la voix timbrée et vibrante, il mettait dans son débit chaleur, couleur et variété. Aussi, les artistes, plus prompts qu'aucuns à se laisser prendre aux mirages de la récitation, firent-ils grand succès à la comédie et au lecteur. Lewin, lui-même, s'échauffa sincèrement malgré son impression première, et déclara qu'il était fier et honoré de monter ce bel ouvrage en son théâtre. Kranspach courait de l'un à l'autre, se rengorgeant avec un ton d'importance :

— Che l'afais pien tit, che l'afais pien tit.

Paul, touché de reconnaissance, lui serra affectueusement la main. Lucy, enthousiasmée, sauta au cou de son amant et l'embrassa devant tout le monde. Jamais il ne lui avait plu comme à ce moment-là.

Séance tenante, les rôles furent distribués : Suzanne Dequercy, Mme Bourliane ; Lucy Rocher, Éva Bourliane ; Clara Savin, Mme de Champy ; Jeanne Durel, Élise de Champy ; Lebreton, l'abbé Drapel ; David, Jacques de Lignol ; Raillard, Boitel ; Chatelard, Bourliane.

Auteur et directeur, Kranspach, puis Lucy partis, les artistes restés au foyer parlèrent de la pièce, c'est-à-dire de leur emploi et presque tous en furent satisfaits. Suzanne Dequercy convint qu'elle n'avait point eu un aussi beau rôle dans toute sa carrière. « Parbleu ! il tient la rampe durant les trois actes, » murmura Raillard. David témoigna son contentement du sien

qui était le plus scabreux de la comédie. Clara Savin était si heureuse, l'excellente fille, du succès de Jourdan, qu'elle consentait à jouer une sorte d'utilité. Seul Chatelard ne se laissait pas gagner à l'enthousiasme général.

Le vieil acteur s'autorisait de son expérience pour protester contre l'absence, dans *Vieillir*, de personnages sympathiques. « Or, à qui voulez-vous que le public s'intéresse, sinon aux personnages sympathiques? » Ainsi il exhalait sa mauvaise humeur d'un rôle secondaire qu'il jugeait indigne de son talent. A une autre place, il eût été d'un avis différent sur le mérite de l'ouvrage.

Le sujet de *Vieillir* se déroulait en pleine humanité. Les sentiments des personnages étaient naturels; les situations, de celles qui se rencontrent chaque jour et sans cesse se répètent, se renouvellent. Dans Mme Bourliane, l'auteur avait peint la femme de quarante ans qui ne veut pas, qui ne sait pas vieillir. Durant les belles années, toujours elle a été adulée, complimentée, elle a entendu, ravie, le murmure flatteur soulevé sous ses pas, elle savoura l'admiration, l'hommage des hommes et, ce qui n'est pas moins délicieux, l'envie et la jalousie des femmes. Mais le temps a suivi son cours; en dépit des artifices de la toilette et du costume, sa beauté a perdu l'éclat et la fraîcheur; sur le visage savamment apprêté, les rides se sont accusées. Au glas de la quaran-

taine, le cortège de cavaliers servants, qui partout la suivait, s'est dispersé ou arrêté autour de rivales moins mûres. Et elle ne peut se résoudre à vieillir, à accepter les conséquences de son âge. Galante et surtout coquette aux beaux jours, ayant eu nombre d'amants, sans jamais aimer autre personne qu'elle-même, voici que la passion sur le tard est entrée dans son cœur. Jacques de Lignol sera son dernier amant et son premier amour. Passionnément, désespérément, elle se cramponne à cette liaison avec un jeune homme de vingt-huit ans. Patiemment, elle souffrira de lui rebuffades, accès d'humeur, caprice qu'elle infligea jadis à ses fidèles. Est-il las de cette vieille maîtresse enamourée? veut-il trancher un lien fastidieux? elle se traîne à genoux, elle pleure, elle le supplie de rester, elle est prête à tout lui sacrifier, famille, enfant, fortune.

Cette crise a tué la mère. Naguère, elle eut de la tendresse maternelle pour la petite Éva; mais la fillette a grandi; c'est maintenant une jeune fille, belle comme Mme Bourliane à vingt ans.

A mesure qu'Éva Bourliane croissait en beauté, que de l'enveloppe de l'enfant sortait la femme, les sentiments de la mère se modifiaient, se glaçaient. Mme Bourliane plaçait sa fille dans un pensionnat et l'y laissait jusqu'à dix-huit ans. A ce moment Éva, rentrée au logis, devenait pour elle presque un objet d'aversion, un témoin incommode, hostile, qui évoquait continuellement

les quarante ans de Mme Bourliane. Celle-ci se réservait les toilettes du bon faiseur, les étoffes claires, les modes excentriques, tandis qu'elle condamnait sa fille à l'uniforme du pensionnat ou aux robes du magasin de confections. L'accoutrement risible de la quadragénaire, le ridicule des toilettes juvéniles chez cette affolée de passion marquaient, selon l'auteur, en ce personnage, le mélange de comique et de dramatique inhérent à la vie. Éva, attristée de l'antipathie de sa mère, blessée dans sa coquetterie, pouvait à peine compter sur l'affection de M. Bourliane, toujours tremblant devant sa femme. Aussi la jeune fille, désapprenant la douceur et la tendresse féminines, se formait à l'égoïsme, au calcul, à la dureté.

Les quatre caractères de Mme Bouliane, d'Éva, de Jacques de Lignol, de M. Bourliane, étaient développés en trois actes et le sujet pouvait se ramener à quatre situations principales : Mme Bourliane, pour garder auprès d'elle son amant, se proposait de lui donner pour femme, Éva, richement dotée par le testament d'un oncle; la jeune fille se refusait d'épouser l'amant de sa mère, et lui résistait ouvertement. M. Bourliane, repris d'une énergie tardive, quittait, avec Éva, le domicile conjugal; Mme Bourliane, abandonnée par sa fille, son mari et son amant, « se jetait dans les bras de Dieu. » Elle confessait au père Drapel ses fautes, sa misère et sa détresse. Celui-

ci engageait la pécheresse à la mortification et à la pénitence. Mais lorsqu'après une longue prière, se relevant, elle ne se sentait pas calmée, *Dieu ne me suffit pas,* s'écriait-elle.

Les répétitions de *Vieillir* commencèrent. Durant les dix premiers jours, comédiennes et acteurs, n'étant point sûrs de leur mémoire, lisaient sur le manuscrit et prenaient les répliques au souffleur. Jourdan était assommé de les entendre ânonner ou déformer sa prose. Voulait-il rappeler au texte ou donner une indication, aussitôt chacun de répondre :

— Attendez que nous soyons sûrs de la mémoire.

Entre ces tâtonnements, ces hésitations, ces erreurs, il se persuada que la pièce ne serait jamais sue. Aussi quel étonnement quand, au lendemain d'une des pires répétitions, il entendit réciter tous les rôles presque imperturbablement.

Alors le travail de mise en scène devint pour quelques jours la préoccupation principale. Tout de suite un désaccord complet se manifesta à propos des passades, des assis et levés entre l'auteur et le régisseur. Chatelard prétendait régler tous les mouvements et les jeux de scène à la commodité des acteurs, au seul point de vue de l'effet, sans aucun souci du texte. Par contre, Jourdan subordonnait toute la pantomime au mouvement du dialogue.

— « Si ma pièce a un mérite, c'est sa réalité ; je veux donc une mise en scène conforme à la vérité. »

— « Mais les plus célèbres auteurs s'en sont rapportés à moi, répondait le vieil entêté; vous ne m'apprendrez pas mon métier. »

— « Je ne vous apprendrai même pas la politesse, il est trop tard. Mais tenez-vous-en à mes indications. »

— « Bien, bien, monsieur, ne vous fâchez pas. Il en sera ce que vous voudrez ; moi, je m'en lave les mains. »

Avec les artistes, c'étaient difficultés d'autre sorte. Il fut stupéfait du manque d'intelligence de la plupart de ces comédiens. Ainsi Lebreton donnait de la voix, une belle voix musicale sur ses tirades, mais il ne comprenait pas un traître mot du texte. En vain Paul essaya de lui expliquer le caractère du personnage, le sens des paroles. Il dut s'apercevoir que ce fort premier rôle était d'une irrémédiable stupidité.

— Laissez-le braire, fit Lewin ; s'il comprenait, il perdrait tout son talent.

Quant à David, toujours joli et satisfait de sa bonne mine, il parut démesurément étonné quand l'auteur le pria d'écouter avec attention, à deux répétitions consécutives, les scènes dont il n'était pas, afin de bien pénétrer le caractère de Mme Bourliane. « Que m'importent, pensa-t-il, les répliques de Suzanne Dequercy. C'est mon rôle

qu'il m'est nécessaire de bien posséder ; celui des autres ne m'intéresse pas. »

Mais éclatait la violence de Jourdan dans un incident provoqué par la bêtise et l'outrecuidance de Raillard. Le cabotin jouait le rôle de Boitel, un vieux beau, galantin millionnaire, qui, lui non plus, n'avait pas su vieillir. Aussi poussait-il à l'extrême les travers, les faiblesses de Mme Bourliane. Une scène le mettait en présence de la quadragénaire. Ils échangeaient doléances, confidences et regrets, chacun se moquant à part soi des ridicules de son interlocuteur. Maintes fois, Raillard s'était plaint du peu d'étendue de cette partie « un effet certain », maintes fois il avait demandé à l'auteur de la développer. Quelle ne fut pas un jour la stupeur de Jourdan, lorsqu'il entendit Raillard-Boitel débiter une version d'un tiers plus longue que l'original, surchargée de coq-à-l'âne et de grossières plaisanteries.

— Qu'est-ce que c'est que ça, cria-t-il, blême de colère, qui a fait cela, qui a osé?...

— Monsieur, c'est moi... j'avais pensé... je croyais ne pas mal faire.

— Comment ! malheureux, vous vous imaginez qu'un homme de lettres, respectueux de sa forme, s'impose trois ans de réflexion et d'efforts dans l'achèvement d'un ouvrage, pour qu'un pitre vienne y déposer les excréments de sa farce ?

A cette sortie furibonde, le pauvre acteur de-

meura confus, balbutiant et tremblant. Lewin, à l'avant-scène, riait à se tordre. La fureur de l'auteur était si comique que les autres interprètes ne se sentaient pas d'humeur à plaindre leur camarade. Au bout de quelques minutes, Jourdan s'égaya lui-même de son emportement; il en demanda pardon à Raillard, mais le cabotin vexé lui tourna le dos et ne manqua pas de répéter à tous les échos du théâtre :

— Il ne me pardonne pas, cet auteur raté, d'avoir été le premier à caresser sa maîtresse.

Avec Suzanne Dequercy, débats courtois tournant parfois un peu à l'aigreur. La comédienne ne pouvait digérer le double aspect du rôle de Mme Bourliane, à la fois dramatique et comique.

— Jamais, mon cher Jourdan, on n'a vu un personnage qui émeuve à la première scène et fasse rire à la quatrième. Ridicule au premier acte dans mes toilettes et mes prétentions, je ne puis être intéressante et dramatique au second.

— Mais je vous répète, belle Suzanne, que cette duplicité se rencontre à chaque pas dans la vie. Ne vous est-il pas arrivé de rire de certaines figures grotesques pleurant derrière un corbillard : ces pleureurs unissaient le dramatique et le comique.

— Cette complication n'a pas encore été vue au théâtre, toujours séparé en pièces gaies ou dramatiques.

— C'est parce que le modèle est d'ordre réel et qu'il n'a point été mis encore sur la scène que je prétends l'y essayer.

— Mais jamais le public, mon cher, n'acceptera ni même ne comprendra ce personnage.

— L'ambiguïté ou la clarté du type, c'est affaire à la sincérité, à la conviction de votre talent.

Pendant cette période, Lucy ne se montrait ni aimable ni accommodante. Les répétitions la fatiguaient ; elles coïncidèrent avec une reprise de la *Petite Duchesse*, de telle sorte qu'elle passait huit heures debout, huit heures à peine coupées, entre l'après-midi et la soirée, par un dîner hâtif et sans appétit. Ses maux de ventre étaient revenus; une pesanteur écrasant l'aine à laquelle succédaient des crispations lancinantes. Ces douleurs la jetaient dans une tristesse noire, et à minuit, après la représentation, elle se mettait au lit, exténuée, silencieuse, tournant le dos à son amant. Plusieurs fois même surgirent des querelles à propos de l'interprétation d'Éva Bourliane. Paul lui reprochait d'atténuer l'âpreté du personnage et d'y ajouter une coquetterie et une fantaisie hors du caractère.

— Éva, c'est la jeune fille au cœur desséché par le manque d'affection et de tendresse; elle est devenue dure, égoïste, d'une raison pratique, terrible. C'est la conséquence logique de l'égoïsme maternel : Mme Bourdiane a armé contre elle sa propre fille.

— Mais mon ami, le type est antipathique, c'est dans ton intérêt même que j'essaie... de l'adoucir par un tantinet de fantaisie.

— Point de fantaisie, je te prie, mais de la vérité. Garde tes gentillesses pour la *Petite Duchesse*.

— Sans compter que voilà un rôle. Dans *Vieillir*, je n'ai que deux scènes et il n'y a rien à en tirer pour moi.

— Cette comparaison avec le vaudevilliste Grandel me flatte infiniment; elle atteste ton goût et ton intelligence artistiques.

— Comme tu es méchant.

Par ces mots se terminaient toutes leurs conversations. Mlle Rocher n'hésitait jamais, en causant avec Paul, de relever les défauts et les maladresses, dans le jeu d'une camarade. Lui, quand il estimait ces critiques justes, les résumait d'un mot tranchant, selon la forme de son esprit. Alors elle le taxait d'exagération ou de méchanceté.

Lorsque les trois actes furent sus et réglés, Marcus Lewin s'effraya de la violence des situations et de la crudité des mots. Il demanda donc quelques changements et certaines coupures; mais Jourdan fut intraitable :

— Vous vous êtes engagé à jouer ma comédie sans *me demander d'en changer ni un mot ni une ligne :* ce sont vos propres paroles, nous n'avons qu'à nous y conformer.

— Mais c'est fol entêtement : je vous signale des endroits périlleux et vous vous y obstinez.

— Je sais ce que j'ai fait, où je vais; peu m'importe l'événement, si ma pensée demeure entière.

— Mais vous ne supposez pas que je coure à la tempête et déclasse mon théâtre pour satisfaire vos manies.

Le lendemain, le directeur revint à la charge et essaya de l'intimidation et de l'insolence. Jourdan pâlit et, le regardant fixement dans les yeux :

— Gardez ce ton-là pour Kranspach. Vous êtes de ceux avec qui on ne se commet pas, monsieur Lewin! aussi bien ai-je eu tort de venir ici, je m'en vais, je reprends ma comédie, retournez à vos vaudevilles.

Et il quitta la répétition. Le lendemain, Marcus lui députa Kranspach, qui ne fut pas reçu. Il fallut mettre en œuvre toute l'influence de Lucy pour faire revenir l'auteur sur sa résolution. Marcus ne lui garda pas rancune et redevint poli et déférent.

— Ce diable d'homme m'amuse et m'intéresse; c'est un caractère bien original, répétait-il volontiers.

Il était sincère dans ce propos : Paul lui imposait.

Celui-ci, aux approches de la première, fut agité par une nervosité, une irritabilité excessives. Ces explications, ces luttes quotidiennes,

avaient fini par le lasser. Sa nature combative, très énergique au jour de bataille, n'avait point un fonds de patience pour résister aux continuelles escarmouches et taquineries. A l'issue d'une des dernières répétitions, ne proposa-t-il point à Lucy de laisser en plan comédie, théâtre, directeur, et de partir tous deux pour Nice. Elle le regarda avec inquiétude, croyant qu'il était frappé de démence subite. La vérité, c'est qu'il était découragé et avait perdu toute confiance dans son œuvre. La répétition, durant quarante jours, des mêmes scènes, des mêmes mots, des mêmes phrases, avait fait la nuit dans son esprit. Le sens et la portée du dialogue et des situations s'étaient abolis en lui. Quand, assis sur la scène, il écoutait les répliques, lettres mortes, s'engouffrer dans le trou noir et béant de la salle, il se sentait envahi par un profond découragement : « Est-ce que j'ai vraiment raison, pensait-il, toutes les pièces que je connais me paraissent plus intéressantes que la mienne. Est-ce que *Vieillir* ne vaut pas le diable ; suis-je un crétin et vais-je prêter à la risée universelle ? Mais non, ma comédie a du moins le mérite du style, voilà qui ne saurait me tromper. Le sujet court le monde ; les caractères, je les ai observés sur nature. Ils sont vus et vécus ; mais ai-je été capable d'exprimer ma vision ; suis-je un artiste ? *That is the question.*

Enfin vint le jour de la répétition générale, à laquelle assistèrent une centaine de personnes,

couturières, parents d'artistes, journalistes amis de la maison. Jourdan avait recouvré sa lucidité, sa raison, à la veille de la bataille. Il eut conscience que son œuvre était hardie, forte, neuve, et qu'en toute occurrence elle ne périrait pas sans gloire. Les auditeurs de cette séance préliminaire demeurèrent comme stupides du ton et de la nature de cette comédie. Forcés aux applaudissements sous l'œil de Lewin, ils firent fête aux interprètes : Suzanne Dequercy eut un très vif succès personnel. Au contraire, Lucy Rocher subit le contre-coup de l'impression du rôle d'Éva Bourliane, qu'elle joua du reste sans conviction et sans autorité.

A l'issue de la comédie, quelques journalistes se groupèrent autour du directeur.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous ? demanda-t-il à d'Alvimar.

— Hum ! pièce bien écrite, audacieuse, pas amusante ni morale, par exemple. Il y a de quoi étonner et peut-être effaroucher votre public.

Eugène Isaac manifesta son indignation et ses répugnances.

— Vous voulez mon opinion, mon cher, murmura-t-il à l'oreille de Lewin, ça ne finira pas ; on dirait que Jourdan a pris à tâche de défier le spectateur. Il y a des suppressions qui s'imposent.

— Pourquoi n'allez-vous pas les lui proposer ? fit Lewin avec un mauvais rire.

Gonflé d'importance, se haussant sur ses petites guibolles, le tambour-major des poux s'approcha de l'auteur et, d'un ton important, lui indiqua les changements nécessaires au deux et au trois. Paul l'écouta un moment, l'œil dur, mordillant sa lèvre plissée, puis :

— Mon petit, chantez-moi donc les *Moineaux*.

XI

Ce soir, à la Comédie-Parisienne, première représentation de *Vieillir*, comédie en trois actes, de M. Paul Jourdan, dont voici la distribution :

L'abbé Drapel,	MM.	Lebreton.
Bourliane,		Chatelard.
Boitel,		Raillard.
De Lignol,		David.
Mme Bourliane,	Mmes	Suzanne Dequercy.
Éva,		Lucy Rocher.
De Champy,		Clara Savin.
Élise,		Jeanne Durel.

Les autres rôles, Mlles Varigny, Charlette et Vibrac.

Lever du rideau à huit heures et demie.

Le spectacle était annoncé pour la demie, mais à huit heures trois quarts seulement les spectateurs commencèrent à arriver en suite ininterrompue. Devant le théâtre, au bord de

la chaussée, c'était une longue file de fiacres et d'équipages d'où émergeaient les couples; les hommes, en bottines vernies, la cravate blanche pointant au collet du pardessus, sautaient lestement; les femmes, empêtrées dans le frou-frou d'une grande toilette, jaillissant du manteau. Sur le trottoir les badauds faisaient la haie au passage des arrivants; de petites bourgeoises, des ouvrières qui, la dure veille de labeur finie, s'en allaient vers les faubourgs, s'arrêtaient pour examiner d'une curiosité malveillante les grandes élégantes tardigrades au plaisir. Les marchands de billets, au feutre rouge, au long paletot déformé, guettaient la descente de voiture du client solitaire et, mystérieusement, tout bas, d'une voix fêlée, offraient « un bon fauteuil dans les premiers rangs », comme un jeu de cartes transparentes. Agacés, brutaux dans la répétition du même ordre, deux gardiens de la paix s'évertuaient à admonester les cochers et à disperser les curieux.

Debout sous le péristyle, les premiers arrivés, la cigarette, le bout de cigare aux lèvres, dévisageaient les nouveaux venus, les femmes surtout, d'un regard attentif. A chaque figure de connaissance, coups de chapeau, poignées de mains rapides, parfois de courtes stations en salutations, compliments, barrant un moment l'entrée, en dépit d'observations discrètes des contrôleurs; puis, par les portes battantes, s'engouffraient tous les groupes. Un peu plus loin, ayant déposé pardes-

sus et reconnu la place, des habits noirs revenaient occuper l'entrée et les causeries brèves :

— Il n'y a encore personne.

— On dit que c'est raide.

— Croyez-vous qu'il y ait du bruit ?

— Pour sûr : ce sera empoigné !

— Ce Jourdan, qui est-ce ?

Dans la salle à demi éclairée, les deux dernières galeries étaient déjà bondées ; les fauteuils de rez-de-chaussée, les balcons et les loges s'emplirent peu à peu. A l'orchestre, la jeunesse et la vieillesse dorée des clubs ; le comte Hartkoff, raide en sa tenue impeccable, la boutonnière fleurie ; à ses côtés, Dick de Labonnière, la moustache frisée, l'air heureux et satisfait, tous deux très fiers, les inséparables, de ce qu'un journal eût annoncé, l'avant-veille, la grossesse de Merry Colas ; à côté d'eux, de Vergin, Duménil, la fine fleur des Colifichets. Çà et là des critiques, des journalistes renfrognés en un air morne de tâcherons destinés à une corvée pénible.

Le bruit des audaces de la comédie de Jourdan avait été répandu dans Paris, et au public ordinaire des premières se joignirent les ennemis de l'auteur. La bande était au complet des amateurs mondains, des snobs du parisianisme, des petits jeunes gens alléchés par la perspective d'un chahut, des actrices sans emploi, des cocottes en disponibilité. Ce fonds se renforça, ce soir-là, d'un contingent de ratés, cardeurs du vaudeville,

tailleurs de pièces sur mesure, puis les gâte-sauce de cuisines inavouables, les commensaux des directions louches, les compaings des marchands de billets, coalition d'infiniment nuls qui, en pareille occurrence, s'érigent grands juges de la littérature. A leur haine stupide de tout ouvrage original, à leur jalousie envenimée d'un bel effort intellectuel, s'ajoutait une rancune farouche, longtemps cachée contre l'auteur de *Vieillir*. Nombre d'entre eux n'avaient point été épargnés par la critique de Jourdan et ils en gardaient un cuisant souvenir. Tous avaient pris position, s'apprêtant aux grognements sournois, aux protestations, aux murmures, aux huées, aux sifflets. A peine assis, ils se chuchotaient à l'oreille les uns des autres, avec une feinte indignation :

— Mes amis, nous allons en entendre de raides, n'oublions pas que nous sommes d'honnêtes gens.

Arrivé l'un des premiers, d'Alvimar, calme et souriant, passait la main dans sa barbe teinte d'un mouvement félin : tel le tigre se léchant les babines avant de dépecer sa proie. Au contraire, blême, les lèvres pincées, la mine hargneuse, Eugène Isaac attendait. L'homuncule bouillait de se venger sans péril de l'ironie de Paul.

La veille, après la répétition générale, Jourdan et Lucy s'en étaient allés ensemble, marchant l'un à côté de l'autre, sans desserrer les dents. Tout à l'heure il l'avait jugée dépourvue d'énergie,

de confiance et de talent pour le rôle d'Éva : elle l'avait trahi en glissant sur les hardiesses dans un débit précipité, et il se repentait d'avoir commis à cette comédienne incertaine un tel emploi, peut-être la destinée de sa pièce. Les réflexions de Mlle Rocher couraient sur ce même sujet; elle s'était sentie gênée, hésitante, aux passages essentiels et regrettait d'avoir accepté « cette panne » où elle pouvait compromettre sa réputation d'artiste.

Il était irrité de n'être pas compris ; elle avait peur du péril imminent et ne croyait plus au succès de la pièce. En ce moment, elle le haïssait et lui lançait à la dérobée des regards furieux. Tous deux se taisaient, sentant que le moindre mot provoquerait une violente querelle, des récriminations honteuses à la veille de la première. Arrivé rue Laffitte, il la quitta.

— Je m'en vais coucher chez moi, nous avons l'un et l'autre besoin de calme, de repos.

Et il s'en alla, méditant sur la lâcheté des femmes en général et sur l'égoïsme de sa maîtresse dans le cas présent.

Le lendemain, redevenu calme, maître de lui-même, rempli de sang-froid et d'énergie pour la bataille, il vint chez Lucy dans l'après-midi et la cajola, la réconforta. Le soir, vers huit heures, à la Comédie-Parisienne, il visita ses interprètes dans leur loge. Plusieurs de ceux-ci furent mécontents qu'au lieu d'endosser l'habit noir, en

cette circonstance solennelle, Jourdan eût gardé le veston de jour; il n'y avait pas pris garde. Sa bonne humeur, sa liberté d'esprit, qui contrastaient avec sa nervosité antérieure, étonnèrent. Le diable d'homme, devant tout ce monde nerveux, il était calme. Descendu des loges sur la scène, il entendit Chatelard dire à Lewin :

— Ce sera chaud!

Le directeur, au trou du rideau, examinait la salle. A l'approche de Jourdan, il se retourna et lui serra la main.

— Je passe la revue. Il paraît que vous avez dans les rangs un joli paquet d'ennemis.

— Je m'en flatte.

— Eh bien! nous allons pouvoir les compter, reprit philosophiquement Lewin.

Et il se remit en observation, nommant machinalement les personnes connues qui entraient dans la salle; puis :

— Vous n'êtes pas bien avec d'Alvimar, n'est-ce pas?

— Mieux vaut être son ennemi que son ami, c'est plus sûr.

— Je vous cède le *voyeur;* à tout à l'heure!

A son tour, Jourdan regarda curieusement dans la salle.

Dans l'orchestre, presque rempli, les hommes debout, tournant le dos à la scène, le chapeau sur la tête, les jumelles aux yeux, parcouraient

le balcon et les loges. Son regard suivit le mouvement de ces regards, s'arrêtant sur les visages connus, interrogateur des impressions préventives.

Insensiblement, dans cette inspection, il oubliait son attente, s'amusait à noter les mutations dans les couples, les liaisons nouvellement déclarées, les ruptures, — à repasser, derrière l'apparence correcte, tous les sales dessous dont la médisance publique avait depuis longtemps dressé l'inventaire. « Et l'on trouve ma pièce inconvenante, pensait-il, quand elle n'approche pas du plus innocent épisode de la vie de ces gens-là. » Mais s'offrirent à lui, comme points de repère agréables, des figures amies : Philippe Bonnier, soucieux et agité, au premier rang du balcon ; plus loin, de place en place, une demi-douzaine de romanciers, des alliés sûrs. Son œil chercha quelques habitués des premières, débineurs féroces, baromètres toujours à la tempête et, au cinquième rang des fauteuils, fouilla la face mauvaise, jaunie, rongée de vice et de venin, la face de Pauline Gramonique. La vieille actrice embrassait dans sa haine sanglante toute l'assistance : les artistes, parmi lesquels elle n'avait pu conquérir une place, les gens du monde qui avaient tenu les portes des salons fermées devant elle, les hommes de lettres qui la dédaignaient et lui volaient sa gloire. Elle suintait des perles de fiel sous forme de petites chroniques de théâtre dans la *Vogue parisienne* et s'acharnait à la tra-

duction des romans anglais et à la confection de livres moraux. Jadis mordue au vif par un article de Jourdan sur les bas-bleus, elle n'avait point pardonné, et, ce soir-là, sa joue livide d'ascète se plissait en frémissements nerveux. « La vipère a envie de siffler, » se dit-il.

De l'avant-scène de droite émergea une tête charmante d'androgyne dans une couronne de cheveux frisés en longue boucles, une tête brune sans chapeau ni fleurs, coiffée comme un homme, et il reconnut Merry Colas, auprès de laquelle avait pris place une fille à la tignasse jaune, hideuse, maquillée, marcheuse de l'Eden, sa favorite momentanée. Aussitôt toutes les lorgnettes de l'orchestre furent braquées sur ce couple. D'un mouvement de l'index, sans nulle gêne, Merry appela auprès d'elle ses deux amis accotés dans l'orchestre. Alors Hartkoff :

— Donc, allez la retrouver Dick; elle ne veut plus rester seule avec Tata; moi, je n'aime pas ce dérangement.

Comme Labonnière traversait le couloir, la sonnerie électrique retentit longuement et tous les retardataires se hâtèrent vers leurs places.

En même temps, les avant-scènes se garnirent. A gauche parut la vieille Jenny Gâtebourse, la toison passée au rouge sous un chapeau tapageur, la figure soufflée de cette graisse luisante à laquelle les médecins spécialistes assignent une cause certaine, l'œil faux et perfide, étoilé de ces lueurs

d'acier que le temps met dans le regard des antiques drôlesses : elle quêta quelques politesses dans la salle et d'Alvimar, puis Isaac, saluèrent le pécule, l'hôtel et l'équipage de la coquine dorée. Dans l'avant-scène, à côté d'elle, un marchand de diamants d'Israël et sa nichée, la femme, les deux demoiselles au nez crochu, assidues des premières, en toilettes aux tons criards.

« Place au théâtre ! » cria sur la scène le second régisseur, et, avant de quitter son observatoire, Jourdan jeta un dernier regard sur l'orchestre ; il fut heureux d'apercevoir encore un ami : attachée au corps d'athlète par un cou de taureau, une tête énorme embroussaillée de cheveux gris crépus, au front haut, aux gros yeux bleus, d'expression indécise, un peu louches, aux joues fortes en couleurs de poupard, aux lèvres rouges, épaisses sous la barbe fine d'un blond clair. C'était Fomberteau, le critique du *Réveil des lettres*, polémiste batailleur, très ardent dans ses haines et dans ses affections, un des écrivains les plus passionnés pour l'avènement de l'art réaliste.

Mais les trois coups venaient d'être frappés, le rideau se levait lentement, les conversations, les murmures, s'éteignaient dans la salle, comme un bruit de mer qui s'éloigne.

Au fond de la scène il rencontrait Lucy tout habillée, prête pour son entrée et, pris d'émotion, de ce besoin d'expansion, d'abandon, poignant

les plus braves au moment de l'attaque, il l'enlaçait brusquement :

— Fais donc attention, tu vas me démaquiller.

Rien, pas un mot du cœur répondant à son élan de tendresse ; elle ne trouvait rien à dire ; elle n'était plus à son amant ; elle songeait à l'effet de sa toilette, aux chances d'applaudissements. Elle appartenait au public et redoutait son maître ; au souvenir de certains endroits de son rôle, elle sentait le *trac* la gagner : le trac, peur angoissante qui broie la poitrine, dessèche la langue et étrangle la voix dans la gorge.

Jourdan était monté, au premier étage des coulisses, s'asseoir dans la loge de Lucy. Par la porte ouverte, il tendait l'oreille, cherchant à deviner le sens de chaque rumeur : était-ce protestation, rire ou approbation. Au bout de dix minutes, attiré vers la scène, il se leva pour y descendre ; mais sur le seuil, par une de ces contradictions ordinaires de sa nature, il ferma la porte et se rassit : « Que ferais-je en bas : cet acte-ci doit aller tout seul. Ridicule situation de guetter les manifestations d'un millier de gens, lesquels n'ont aucune raison de m'être agréables. »

Par un effort de volonté, il se désintéressa de la scène et porta son attention dans la loge. Sur le mur, tendu de papier à grosses fleurs, une armoire outr'ouverte d'où jaillit un fouillis de robes, trois chaises en paille de couleur sur l'un des côtés ; au fond, entre deux becs de gaz, une tablette

recouverte d'étoffe le long de laquelle règne une haute glace. Dans un coin, la corbeille de lilas blancs qu'il lui a envoyée, et ces fleurs solitaires ont un aspect pauvre et désolé.

Mais les ustensiles de toilette à manche d'ivoire, les pots de maquillage, le blanc, le noir, le rouge, dans la flamme crue du gaz, le désordre, la malpropreté de toute cette cuisine de la figure théâtrale, réfléchie par la glace, lui causent une impression de tristesse et de dégoût. « Quelle idée saugrenue, à lui, le chercheur de vérités, de réalité, quelle tentative inconsidérée d'imposer son art dans un milieu où tout est faux, sophistiqué, truqué, factice, depuis les dessous jusqu'aux cintres, depuis la toile des décors jusqu'au masque des interprètes; quel gageure de prétendre à l'art vrai par l'artifice, le mensonge systématique des moyens. »

Mais soudain des clameurs et des applaudissements retentissent jusque dans la loge, et, vaincu, entraîné, il se hâte vers la scène.

Au lieu de l'exposition banale du sujet par les valets ou les personnages épisodiques, *Vieillir* débutait en plein cœur d'action, la scène de rupture entre Mme Bourliane et Jacques de Lignol. L'originalité de ce dialogue rapide et violent consistait au renversement de la situation ordinaire, où l'amant implore, où la maîtresse se montre cruelle. Là, au contraire, la femme apparaissait humble, suppliante, amoureuse; le jeune homme, froid et sec.

Elle le conjurait presque à genoux, au nom d'une passion ardente et dévouée, de ne pas la quitter sans motif, de dénoncer au moins une bonne raison, et e cruel, de lui répondre que cette liaison le compromettait devant ses amis, prêtait aux suppositions blessantes, aux railleries. La veille même, d'Albéric lui avait lâché en pleine figure, à la table du cercle : « Ne t'ai-je pas vu, l'autre soir, dans une avant-scène des Variétés..... avec ta mère? »

Sur ce mot terrible, quelques murmures couraient le long des fauteuils, dans la salle ; mais la scène s'achevait sans tumulte : « Eh bien! soit! veux-tu que je sois une mère pour toi; une mère d'une tendresse plus ardente et plus dévouée, plus conciliante! » Et Jacques répondait qu'il lui fallait songer à un établissement, qu'il avait à peu près dissipé sa fortune et qu'un riche mariage était ıe dénouement indispensable. Alors, Mme Bourliane le priait de permettre qu'elle-même choisît ce parti avantageux, et il consentait d'accepter une héritière des mains de sa maîtresse.

Les scènes qui suivaient étaient surtout remplies de traits d'observation comique. Le caractère de M. Bourliane, timide et trembleur, détestant sa femme et son joug sans en oser rien laisser paraître, tout ce personnage de mari soliveau était finement développé. A la fin de l'acte, la rentrée de Mme Bourliane accompagnée d'Éva fit beaucoup rire. La mère, coiffée d'un large feutre

mousquetaire à longues plumes, vêtue d'une toilette gris clair, poussait à ses dernières limites l'excentricité d'un costume juvénile. La fille portait une robe noire unie des plus simples et un chapeau assorti. Cette opposition provoquait naturellement cette idée chez le spectateur que le vêtement de Mme Bourliane eût convenu à Éva, et réciproquement. Tout de suite la quadragénaire ridiculement coquette se plaignait à son amie, Mme de Champy, d'avoir été serrée de près par un jeune suiveur et prenait Éva à témoin de cette poursuite obstinée. La jeune fille, ayant peine à s'empêcher de pouffer de rire, appuyait le dire de sa mère et ajoutait qu'à chacune de ses sorties cet incident se reproduisait : « Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ces impertinents n'ont jamais songé à Éva. »

A la fin de l'acte, les bravos éclatèrent ; les artistes furent rappelés ; d'Alvimar battait à mains levées au-dessus de sa tête, ostensiblement, afin d'être remarqué. Les comédiennes spectatrices, par leurs applaudissements, affectèrent une vive admiration pour Suzanne Dequercy. Celle-ci avait joué Mme Bourliane avec une habileté consommée, insistant, dès la première scène, sur la tournure comique du personnage, afin d'en atténuer les côtés scabreux.

Sur le théâtre, Lewin complimentait l'auteur, qui se contentait de répondre :

— Jusqu'ici, ça va bien ; mais attendons la fin.

Par contre, le vieux Chatelard, enthousiasmé d'applaudissements inespérés, s'écriait :

— Je vous dis que la partie est gagnée, l'effet est certain, le succès ira croissant : croyez-en mon expérience de quarante ans de théâtre.

Jourdan s'empressait d'aller féliciter Mlle Dequercy :

— Tant mieux ! cher maître, si vous êtes content, embrassez-moi : je suis bien contente aussi.

Et il l'embrassait cordialement, jugeant cette belle et intelligente fille bien supérieure à Lucy. Celle-ci, devant lui, sut mal dissimuler son dépit du succès de Suzanne.

Cependant, de l'autre côté de la rampe, les impressions étaient très divisées. Dans les couloirs, d'Alvimar répandait en phrases doucereuses sa jatte de lait empoisonné.

— « Évidemment, il y a des choses très bien dans cet acte, là où l'art nouveau ne dédaigne pas de recourir au vieux jeu. Mais attendons où l'auteur mènera Mme Bourliane, Jacques de Lignol et Éva Bourliane. Le conflit de ce trio ne me dit rien qui vaille. »

Au couloir du balcon, Pauline Gramonique, qui causait avec Kranspach, arrêta Fomberteau.

— Que pensez-vous de ça?

— Vous savez bien que je n'ai d'opinion sur les pièces que le lendemain matin.

— Allons ! je tiens à votre avis.

— Foui, foui, nous y denons, Voupertod, cé moi qui é fé chouer la bièce.

— L'idée est simple, vraie, forte et hardie, les situations sont humaines, les mots en pleine chair, les caractères vivants.

— Mais je ne comprends pas, reprit le bas-bleu, cette Mme Bourliane ; est-elle dramatique ou grotesque ?

— Elle est l'un et l'autre ; cette dualité de manière, vous pouvez la prendre sur le vif de la plupart des hommes et des femmes.

Mlle Gramonique pinça les lèvres comme si elle eût senti dans les derniers mots du critique une allusion personnelle, et chercha autour d'elle un autre amateur avec qui dauber sur l'ouvrage.

Dans l'avant-scène de Merry Colas, Dick de Labonnière se récriait contre le personnage de Jacques de Lignol.

— Le type est tout à fait faux et exagéré ; est-ce qu'il se rencontre un homme du monde de cette trempe-là sur cent mille ?

Mais Merry l'interrompant :

— Tu as été avec la petite Rocher ! Elle est gentille. Je la croyais plus grasse.

— Elle a l'air d'une femme de chambre, fit Mlle Tata ; comme elle était mal fichue.

— Douce Tata, vous ne me semblez pas avoir nettement compris le sens de cet acte : Éva est

pauvrement vêtue parce qu'elle est parente de Cendrillon.

— C'est égal, je ne voudrais pas jouer ce rôle-là. Et toi, Merry?

— Ferme ton bec, tu nous embêtes! Dis donc, Coco, n'est-ce pas que Lucy Rocher est maintenant collée avec l'auteur?

— Parfaitement exact.

— Quel est ce Jourdan?

— Tu sais bien, un grand à cheveux gris qui est venu dans ta loge à la répétition de la *Reine Mab*.

— Oui, je me rappelle, il n'est pas mal; il a de beaux yeux bleus, l'animal.

Le deuxième acte commençait par une conversation entre Mme Bourliane et Boitel, un galantin suranné de cinquante ans. Tous les deux échangaient leurs confidences et leurs regrets, avouaient leur désespoir de vieillir, et chacun, en aparté, se moquait des ridicules et des prétentions de l'autre.

Cette scène très comique fut à peine entendue au milieu du fracas des portes battantes, du choc des petits bancs, du tumulte des bavards attardés dans les couloirs regagnant leurs places.

La rentrée de Jacques de Lignol souleva quelques protestations. D'abord un bruit léger de murmures partant des premiers rangs courait jusqu'au fond de l'orchestre, en grossissant sur les

derniers fauteuils. Autour du balcon, c'étaient des chuchotements et des rires qui se répercutaient dans les loges et montaient vers les deux autres galeries. Mais l'entretien de Mme Bourliane avec son amant fit éclater l'orage. Quand elle nomma l'épouse qu'elle avait choisie à Jacques, l'héritière dont elle connaissait la fortune, Éva, sa propre fille, — ce fut explosion de cris, auxquels tout de suite se mêlèrent des sifflets.

— C'est ignoble !

— C'est révoltant !

— Assez !

Les ennemis de Jourdan attendaient ce moment, et, comme il suffit de vingt tapageurs pour entraîner une foule, le joli David ne put plus ouvrir la bouche, dire un seul mot du rôle sans être salué de coups de sifflet et de huées. Lorsqu'il sortit, à la fin de la scène, les applaudissements retentirent.

Le pauvre comédien était jaune d'angoisse ; une sueur froide coulait sur sa joue. Jourdan, posté derrière le décor, lui serra la main :

— Merci, mon cher ami, vous avez été très vaillant ; n'ayez point de souci ; ce n'est pas vous qu'on siffle ; c'est moi !

Il était absolument calme d'aspect ; les clameurs, les coups de sifflet ne semblaient pas l'émouvoir. Le visage un peu pâle, l'œil brillant, le sourire ironique, à peine si le mordillement de sa lèvre laissait deviner quelque agitation inté-

rieure. Il essaya de souffler son courage à Lucy, qui, sur le point d'entrer, tremblait visiblement :

— Ma mignonne, aie confiance en toi et ne te laisse pas démonter par ces braillards; affirme nettement dans cette scène, qui est capitale, le caractère de ton personnage. Tant pis ! s'ils beuglent. Surtout pas de concession dans le ton du discours, dans la mise en valeur des mots.

Elle dédaignait de l'écouter, tant il lui paraissait insensé et maladroit. Elle se sentait glacée de peur et ne songeait qu'au moyen d'esquiver la colère du public. A peine en scène, cette préoccupation lui ôtait le sang-froid et l'autorité. Dans ce violent débat avec Mme Bourliane, de fille révoltée contre sa mère, lui reprochant abandon, égoïsme, manque de tendresse et terminant par cette parole terrible : — « Je ne veux pas épouser M. Jacques de Lignol, parce qu'il est votre amant », Mlle Rocher se trouva sans autorité, sans énergie, se troubla, s'embrouilla, fléchit devant l'interruption et le tapage de la salle. Au contraire, Suzanne Dequercy fut admirable d'audace, de cynisme, de détraquement, de folle passion, à travers les clameurs, les apostrophes, les interpellations grondantes. Le reste de l'acte, où M. Bourliane, retrouvant sa dignité trop longtemps endormie, abandonne avec sa fille la maison de Mme Bourliane, s'acheva dans la confusion et le tapage. A la chute du rideau, Fomberteau et une

dizaine d'autres, applaudissant énergiquement, tinrent tête aux tapageurs.

Durant l'entr'acte, les couloirs étaient remplis d'agitation, de colloques, de discussions passionnées. Les spectateurs s'abordaient par ces mots :

— Est-ce révoltant !

— Dans quel monde l'auteur va-t-il chercher ses personnages ?

— Où a-t-on vu une mère offrir sa fille en mariage à son amant ?

— Où trouver un jeune homme capable d'accepter une femme des mains de sa maîtresse ?

Dans sa loge, la vieille Gâtebourse avait donné les signes de la plus vive indignation. Au baisser de la toile, elle n'y put plus tenir et éprouva le besoin de manifester par les couloirs. Elle y rencontra Pauline Gramonique, qui fit chorus avec elle. Ces deux charmantes créatures appareillées descendirent au rez-de-chaussée, afin de se montrer parmi les groupes de journalistes et d'hommes de lettres. Au milieu d'un cercle de six personnes pérorait d'Alvimar, l'œil vitreux, le crâne luisant, la barbe noire coulant en saule pleureur, la main de donneur d'eau bénite brandissant comme un goupillon d'excommunication.

— Comment, répondait-il à Guffroy et à Philippe Bonnier, qui défendaient la pièce, comment pouvez-vous qualifier d'art nouveau ce spectacle douloureux, cette conception choquante, cette préméditation de provoquer, d'irriter le public ;

ces imaginations-là ne sont ni originales, ni neuves ; elles semblent hideuses, et je comprends que les assistants ne les veuillent pas souffrir.

Plus loin, le petit Isaac accablait la pièce et l'auteur sous ses mépris devant Grandel, Croste et Granmijoul; il déclarait ça une *saleté immonde* et s'étonnait qu'on eût laissé continuer l'acte. L'auteur de la *Petite Duchesse* était plus modéré : il se contentait de répéter :

— Jourdan ne soupçonne pas ce que c'est que le théâtre.

Et Granmijoul ajoutait d'un air paterne :

— Avouez que nous n'avons pas eu tout à fait tort de refuser *Vieillir* à la Comédie-Française. C'est dommage : Mlle Rocher est bien gentille.

— Elle est jolie, reprit fielleusement Isaac, mais c'est Dequercy qui a le talent.

Passait Fomberteau, la face congestionnée, remuée, et Granmijoul, l'interrogeant :

— Mon opinion, elle est très nette : cet acte est de premier ordre, d'une vérité et d'une observation étonnantes, d'une langue remarquable ; je souhaiterais aux siffleurs d'avoir écrit une seule de ces scènes-là. Je vais sur le théâtre manifester à Jourdan tout le bien que je pense de cette belle pièce.

Quand il fut parti :

— Voilà un type qui, pour être toujours d'un avis opposé à celui de tout le monde, se croit original.

— C'est un système à la portée des plus grands sots, dit le tambour-major des poux.

Les artistes réunis dans le foyer, à côté de la scène, avaient la mine consternée. Lucy sanglotait dans un coin, car Lewin, très brutalement, venait de lui reprocher d'avoir lâché son rôle et causé la chute du second acte. Seul Lebreton gardait un visage riant, il était persuadé qu'à son apparition le public se calmerait et redeviendrait favorable. Jourdan se tenait dans un angle, silencieux, toujours calme, sentant peser sur soi des regards de colère. Personne ne lui parla et il n'adressa la parole à personne. Mais un incident comique égaya cette chambrée de condamnés. Dick de Labonnière et Dumesnil parurent à la porte, venant rendre visite à Lucy. La comédienne s'approcha des deux jeunes gens arrêtés près de Jourdan. Alors Dumesnil la plaignit tout haut « de dépenser son talent en un pareil rôle, dans un ouvrage aussi infect ». Dick le poussa violemment du coude :

— Faites donc attention, Dumesnil, l'auteur.

Et il lui désigna Jourdan, qui, à côté d'eux, écoutait en souriant.

— Laissez donc parler monsieur, c'est la voix du peuple.

Le parleur changea de couleur, perdit contenance, essaya de rattraper son appréciation, affirmant qu'il n'avait pas bien exprimé sa pensée, qu'il n'avait pas tout entendu, dans le tapage

grandissant; Paul le poussait à s'enferrer en l'interrompant :

— Mais si, je tiens à votre opinion préalable; elle est sincère et fortement motivée.

Lors, Fomberteau s'avançait à son tour vers Jourdan et, lui prenant les deux mains :

— Mon cher ami, je tiens à vous féliciter très haut du bel acte que je viens d'entendre; je voudrais être l'auteur de cette forte et virile comédie.

La voix du critique tremblait d'émotion et sa poignée de main énergique était comme un baiser de frères d'armes devant l'ennemi. Ni les sifflets, ni les huées, n'avaient pu entamer Jourdan, et ses yeux se mouillèrent à cette démonstration affectueuse.

Le dernier venu au foyer fut Kranspach. Incapable d'une opinion personnelle, lâche suiveur du succès, il jugeait la comédie détestable, du moment que le public s'était tourné à l'improbation ; dans tout autre théâtre qu'à la Comédie-Parisienne, il se fût joint aux insulteurs. Il ne se décida qu'à regret de passer dans les coulisses; encore avait-il l'excuse d'aller complimenter Suzanne Dequercy, la triomphatrice de la soirée. Mais sur la scène, Lewin, toujours goguenard, lui barra le chemin :

— Mon boffre ami, ça ne fa bas.

— C'est de ta faute ; sans toi, je n'eusse pas tenté cette affaire-là. Demain, j'envoie une note

dans tous les journaux pour annoncer que j'ai monté *Vieillir* sous la responsabilité de M. Kranspach, de Varsovie.

— Ché foutré foir Sousanne.

— Elle fait son changement ; va-t'en siffler ; tu viendras ensuite souper avec nous.

Le troisième acte était le moins bon de la comédie ; mais les spectateurs ne l'écoutèrent point. Abandonnée par son amant, sa fille et son mari, Mme Bourliane était saisie dans sa solitude d'un grand désespoir. Alors elle songeait aux consolations religieuses et recourait au père Drapel, missionnaire, sorte d'ecclésiastique mondain très réputé. A peine le rideau levé que le tapage commença et dégénéra vite en confus tumulte. Les jeunes élégants des cercles imitaient des cris d'animaux ; certains personnages d'aspect grave lançaient à chaque réplique des plaisanteries ineptes à haute voix, lesquelles soulevaient de longs éclats de rire ; les interruptions, les *chut* systématiques, couvraient la voix des acteurs.

Dans l'homélie du père Drapel, où il exhortait la pécheresse à se confier à Dieu, source de calme, de paix et de bonheur, Lebreton fut égayé et conspué ; mais telle était sa vanité, son contentement de soi-même, qu'il ne s'aperçut pas de cet accueil. En rentrant dans la coulisse, tout de suite il dit à Jourdan :

— Ils voulaient attraper, mais je les ai regardés et ils se sont tus. On ne la fait pas à Lebreton.

A la dernière scène, Mme Bourliane, agenouillée dans une prière, s'écriait en se relevant :

— Dieu ne me suffit pas !

Et le rideau tombait dans un concert de sifflets déchaînés par ces mots. A son banc de quart d'auteur, Eugène Isaac pipait dans une clef forée, d'Alvimar soufflait entre ses dents ; ratés des lettres, vaudevillistes, auteurs marrons, se joignaient, dans un boucan formidable, aux mondains qui s'amusaient.

— L'auteur, l'auteur !

— Non, non, à la porte! A bas le salaud, à la porte.

— L'auteur, l'auteur !

La toile se leva et Raillard, qui avait été le moins maltraité des interprètes, s'avança devant la rampe.

Explosion de clameurs, de sifflets, de mugissements.

Le comédien attend patiemment l'accalmie, et rapidement :

— Mesdames, messieurs, la comédie...

— Bravo, Jourdan !

Cette acclamation, lancée par des poumons solides, retentit dans tout le théâtre jusqu'au fond de la scène et venge l'auteur de tant d'outrages.

— C'est Fomberteau, dit Jourdan à Lewin ; le brave garçon !

Des applaudissements soulignent ce cri ; mais

siffleurs et crieurs reprennent l'avantage; Raillard est de nouveau réduit au silence. Enfin :

— Mesdames et messieurs, la comédie que nous avons eu l'honneur...

Sifflets et protestations.

— Oh ! oh ! l'honneur...

... de représenter devant vous est de M. Paul Jourdan.

Le tumulte, mélange de huées, de sifflets, d'injures, de rares applaudissements recommence; mais tout le monde, quand le rideau est levé encore une fois, s'accorde à applaudir les interprètes reparus, surtout Suzanne Dequercy.

Le gaz est baissé, la foule s'écoule lentement et entraîne les péroreurs bruyants des couloirs. Sur le trottoir, un dernier groupe dispute encore, jusqu'à ce que Fomberteau, haussant les épaules, quitte ses interlocuteurs sur ce trait :

— Messieurs, vous êtes dignes d'entendre trois cents fois de suite le *Maître de Forges*.

Et, dans une rue latérale, un homme s'éloigne seul, à pas lourds, le mouchoir sur ses joues mouillées. Maintenant, plus de pose stoïque, d'effort railleur, de grimace à l'usage des spectateurs.

Jourdan se sent faible et lâche devant la défaite.

Il a jeté à Paris la chair de son esprit, le meilleur de lui-même, et, honni, méprisé, pour-

suivi par les huées, les insultes et les sifflets, il n'a plus foi en son œuvre et il déplore son labeur infécond, son inutile effort et son humiliant combat.

XII

Paul se promena à travers les rues jusqu'au milieu de la nuit, essayant, par la fatigue, de vaincre son agitation et son énervement. Il avait résolu de retourner rue Brémontier; mais l'idée de la solitude lui pesa et, à trois heures du matin, il rentra chez Lucy. Elle ne dormait pas et poussait de longs soupirs. Il se coucha près d'elle et ne trouva pas le courage de lui dire une tendre parole. Et pourtant, à la voir si abattue, si désolée, il s'affligeait de ce chagrin jusqu'à oublier son propre ennui. Il se reprocha d'avoir, malgré elle, poussé la pauvre enfant dans cette bagarre, il s'accusa de n'avoir pas épargné à sa maîtresse une lutte pour laquelle elle n'était point faite; il fut prêt à lui demander pardon en l'attirant dans ses bras; mais l'humiliation de la défaite arrêtait les mots sur ses lèvres et lui ôtait ses

velléités de tendresse. Il s'endormit, le cœur serré, d'un sommeil agité.

Tous deux, dès l'aube, étaient réveillés, tourmentés par le même désir d'une égale violence : lire dans les journaux du matin le compte rendu de la soirée de la veille. Bientôt le lit était jonché de feuilles dépliées, rejetées au hasard sur les draps. Tout de suite elle cherchait le morceau relatif à son jeu, puis l'appréciation du talent de ses camarades, sans se soucier du reste. En passant d'un journal à l'autre, fiévreusement, elle ne prenait même pas la peine de jeter un coup d'œil sur la critique de la pièce. Durant cette lecture dévorante, elle pâlissait ; un frémissement remuait ses joues et ses lèvres ; elle avait à la fois envie de pleurer et de déchirer ce papier maudit. Tous l'avaient maltraitée, chargeant l'interprète de l'antipathie du personnage, reprochant à Mlle Rocher ses hésitations et la mollesse de son débit.

Quand elle eut bu d'un trait ce breuvage amer, elle en voulut reprendre encore. Elle relut un à un, et cette fois complètement, tous les articles, trouvant une consolation et une excuse dans la cruauté des jugements sur *Vieillir* et son auteur. Alors elle s'aperçut que, de toutes les appréciations de son jeu, les plus dures et les plus blessantes étaient celles de deux écrivains favorables à la pièce, Guffroy et Fomberteau :

— Le cochon! murmura-t-elle au retour de l'article de ce dernier.

Et, tendant le *Réveil des Lettres* à Paul :

— Tiens, vois donc comment me traitent tes amis.

Il sourit tristement. Il était sensible, comme tous les écrivains, aux piqûres de la plume, et cette sensibilité, la polémique, au lieu de l'émousser, l'avait exaspérée. Donc, son amour-propre venait d'être criblé de mille traits brûlants. Plus il s'efforçait de les arracher dédaigneusement, plus avant il sentait le venin des blessures. Il s'attendait à une discussion de ses tendances, peut-être à la condamnation impitoyable de son art. Or, la critique ne lui faisait pas l'honneur d'un si haut débat ; elle s'acharnait sur les petits côtés de la pièce, en raillait lourdement le pessimisme outrancier ; elle invoquait le respect humain et la morale grossière des lecteurs bourgeois, insistait sur l'ennui de ces imaginations détestables et sur la maladresse de l'auteur. On eût dit que tous ces journalistes obéissaient à une préoccupation unique : empêcher le public d'aller à la Comédie-Parisienne ! « Qu'ils proclament mon inexpérience du théâtre, la fausseté des personnages, l'odieux des caractères, la banalité des péripéties et de l'invention : mais pas un n'a l'honnêteté de constater le souci de la forme et de la langue. Selon eux, je suis un gâte-papier d'ordre inférieur, bien au-dessous des Croste et des Grandel. Parbleu ! les spectateurs d'hier furent tout à fait de cet avis. Ai-je tort ? Non,

mille fois non ! Tous les novateurs, tous ceux qui ont tenté une conception hardie et originale ont essuyé de prime abord semblable traitement. Les jeunes, les braves, ne tiennent-ils pas pour moi ? »

Et il relisait pour la troisième fois les articles de Guffroy et de Fomberteau. Tous deux, sur le mode admiratif, louaient l'humanité, la simplicité du sujet, la puissance de l'action et des caractères, la fermeté et la pureté du style, et ils jugeaient *Vieillir* l'une des œuvres les plus curieuses et neuves du répertoire contemporain. En terminant, Fomberteau s'attaquait à la cabale de siffleurs, aux tapageurs niais, ameutés en charivari contre une œuvre d'art, et il prévoyait la date prochaine où l'inique arrêt du public de la première serait revisé par tous les lettrés.

A ces lignes si encourageantes d'un critique sincère et droit, Paul sentait lui revenir le courage et la foi. Bientôt son visage rasséréné ne gardait plus aucune trace des agitations de la veille. Il repoussait le paquet de journaux et remettait la tête sur l'oreiller avec cette douce pensée : « J'ai près de moi l'amour dans les bras d'une maîtresse jeune et jolie, j'aime et je crois être aimé ; défaite n'est pas déshonneur pour un batailleur : laissons faire le temps. » C'est pourquoi il s'efforçait de consoler Lucy, assumant sur soi la responsabilité de l'insuccès de la comédienne ; elle avait tiré de son rôle tout le parti possible et c'était

pure injustice que l'accabler sous le poids de l'antipathie du personnage :

— Mon pauvre mimi, quelle malheureuse idée nous avons eue, toi de donner cette comédie, et moi de la jouer.

Ce mot la jeta dans un accès de colère sourde. Elle était décidément bête et maladroite, et subordonnait tous les sentiments à sa vanité de cabotine. Et moi, pensa-t-il aussitôt, est-ce que je ne suis pas la dupe de ma vanité d'auteur : autre grimace de cabotinage.

Elle, du reste, lui prêta à rire en ajoutant :

— Et tous ces journalistes font un gros succès à Dequercy, exprès parce qu'ils savent que je suis avec toi.

Pauvre fille, le triomphe de sa camarade lui était encore plus pénible que son échec. C'est tout ce qu'elle retenait comme moralité de cette soirée : humiliation, jalousie. Pas un mouvement de regret, pas une pointe de tristesse sur le sort de l'ouvrage de Paul. Bah ! soixante fois sur cent, la femelle de l'homme n'est point sa compagne intellectuelle. Là-dessus, il attira Lucy entre ses bras et ils se rendormirent.

Quatre mois écoulés depuis qu'à la dixième représentation *Vieillir* avait disparu de l'affiche de la Comédie-Parisienne et cette première tapageuse était tout à fait oubliée du public, qu'elle occupait encore chaque jour les conversations de Lucy Rocher et de Paul Jourdan. Sans cesse, ils repre-

naient ce sujet, comme des blessés fouillant avec les ongles une plaie toujours ouverte. Voulait-il échapper à ce souvenir irritant, c'était elle qui l'y ramenait. Une fois, elle revint tout en pleurs de la Comédie-Parisienne où Lewin lui avait crié en pleine répétition, à propos d'une erreur de mise en scène :

— Dis donc, Rocher, est-ce que tu t'imagines toujours jouer les pièces de ton ami Jourdan?

— Le méchant drôle, je vais aller lui tirer les oreilles, dit Paul furieux.

— Je te prie de n'en rien faire, ça ne te regarde pas. Tu n'as pas à te plaindre de lui, toi.

— Crois-tu donc que je n'aie pas appris ses trames, le jour de ma première, où il avait placé dans la salle les d'Alvimar, les Isaac, les Kranspach, toute sa clique, afin de faire siffler la pièce.

— Tu es fou, tu n'as pas le sens commun.

D'autres fois, la fierté de l'auteur méconnu trouvait une satisfaction dans les compliments des petites gazettes et des revues littéraires, car la pièce imprimée avait gagné tout de suite des admirateurs enthousiastes.

— Lis donc cet article, ma mignonne, encore un qui rend justice à *Vieillir*.

— Tu t'obstines dans des billevesées sur les compliments de feuilles de chou. Pourquoi ne pas écrire comme tout le monde, au lieu de ton théâtre que personne ne comprend?

Elle était devenue taquine et agressive ; par une

assimilation inconsciente, elle avait pris de son amant une certaine âpreté du mot qu'elle retournait contre lui. Naguère, elle subissait son ascendant, elle acceptait sa supériorité. Du soir qu'il fut sifflé par une salle entière, qu'il passa dans l'entourage de la comédienne pour une sorte d'extravagant, d'halluciné, il perdit tout prestige à ses yeux. Elle était instruite à n'avoir pour mesure que le succès. Sa nature, toute de répercussion et de reflet, ne lui permettait pas de concevoir le talent d'un incompris. Il lui était venu une pitié un peu méprisante pour les théories et les écrits de son amant; elle goûtait un méchant plaisir à le maltraiter et à l'humilier. Paul démêla vite les raisons de ce changement de caractère. Il y avait longtemps qu'il avait apprécié la pauvre intelligence de Lucy, mais cette sécheresse de cœur lui fit de la peine. « Non seulement je l'ennuie, mais elle me prend pour un imbécile. » Hélas! le courage d'une rupture lui manquait. Et puis, dure, impérieuse, devant leurs amis communs ou les indifférents, comme glorieuse de montrer son ascendant, ne la retrouvait-il pas, dans l'intimité, douce, tendre, enlaçante, câline. Au charme des heures nocturnes fondaient ses colères, ses plus fermes résolutions de la journée. Il semblait qu'il y eût maintenant deux femmes en elle : l'une taquine, volontaire, acariâtre; l'autre toute de tendresse captivante et d'ardente perversité. Un tel contraste exerçait sur Paul une séduction

irrésistible et il condescendait à tous les caprices de sa maîtresse, offrant ce piteux spectacle, comme il en convenait à part soi tout confus, « ce piteux spectacle de l'homme ensorcelé par une succube. »

Philippe Bonnier, qui dînait parfois avec eux, fut stupéfait du ton de Lucy et de la faiblesse de son ami. Elle s'ingéniait à le blesser, elle choisissait tous les prétextes pour lancer quelque mot cruel. Invariablement une querelle troublait tout le repas, aboutissant à une réconciliation avec des baisers, démonstrations fort gênantes pour un témoin. Philippe finit par éviter ces réunions. La déchéance de Paul l'exaspérait : il ne pardonnait point à ce fier compagnon cette posture humiliée auprès de l'actrice.

— Alors tu nous fuis, dit un matin Jourdan au peintre, qu'il aimait beaucoup.

— Je pense que, dans votre état, la présence d'un tiers ne peut que vous importuner.

— Je suis bien lâche, n'est-ce pas?

— Tu es pris, cela t'a changé...

— Oui, changé en pourceau. Je ne m'illusionne pas, certes, sur le caractère de Lucy, coquette et cabotine jusqu'au bout des ongles ; mais, telle qu'elle est, je n'ai point l'énergie de m'en passer. Sois tranquille, mon cher, je briserai net l'un de ces jours, et mettrai entre elle et moi quelque chose d'irréparable.

— Tant mieux ! car tu t'es laissé dominer comme je n'aurais jamais cru, et je crains que cette

liaison où tu t'es enchaîné ne te réserve quelque grand chagrin.

Même les camarades de Mlle Rocher plaignaient Jourdan et blâmaient Lucy de le traiter aussi mal. « Il m'agace, il m'énerve, » répondait-elle à Éva Tilloy.

— Alors mieux vaudrait en finir pour tous deux ; pourquoi ne le quittes-tu pas ?

— Parce que, si je ne l'aime plus, je ne veux pas lui faire cette grosse peine.

Elle ne l'aimait plus : l'avait-elle jamais aimé? elle tenait à son amant par l'habitude, par l'appétit sensuel. Devinait-elle que, froissé et las, il allait lui échapper, elle redevenait pour quelques jours douce et conciliante, elle le reconquérait par ses caresses et ses baisers.

Mais un événement inattendu modifiait l'existence de Mlle Rocher ; une nouvelle personne y prenait une large place. Sa sœur, demeurée si longtemps éloignée, revenait à Paris et était accueillie à bras ouverts par la mère et la cadette. Marthe Rocher avait, durant dix ans, couru la province et l'étranger comme seconde chanteuse d'opéra ; une saison à Lyon, l'autre à Lille, puis, successivement, à Anvers, à Liège, à La Haye, enfin, durant les cinq dernières années, à Rio-de-Janeiro. Sa dépravation précoce s'était encore accrue à ces pérégrinations ; ce penchant, qui, à son début, l'avait entraînée vers les gens de théâtre, l'avait jetée dans une succession d'aventures néfastes avec des

ténors, des barytons, ignorants et grossiers, des pousseurs de sons qui la battaient, l'exploitaient, la réduisaient au dénuement. Plus d'une fois elle eût pu compter sur l'affection d'amants honorables et riches, très épris, mais toujours ces liaisons utiles furent brusquement interrompues par de brusques élans vers un bélitre, ô mon Fernand, Robert ou Saint-Bris ! Avec pareil hôte au logis, c'étaient de courtes ripailles, de longues gênes, la misère et l'inquiétude en permanence, les robes trouées, le linge douteux, les dessous négligés de l'actrice pauvre, vivant dans le désordre. Là-dessus avaient poussé trois enfants, deux filles et un petit garçon, les deux derniers relégués à la campagne, chez des paysans, qui sans cesse réclamaient la pension mensuelle, — la dernière, une jolie fillette de dix ans, Mathilde, formée auprès de sa mère, à son école. Marthe subissait-elle en ces toquades continues l'entraînement d'une sensualité ardente ? point du tout. Au contraire, c'est par bassesse d'instinct, curiosité malsaine de tempérament froid, qu'elle croupit dans cette bohème.

Les gens de théâtre désignent sous l'appellation de « femmes à cabot » ce genre de compagnes. Naturellement égoïste, elle prit à ce train-là tous les vices de l'actrice de province : commérage, médisance, jalousie et envie ; elle porta à l'exagération les vilaines mœurs des petites villes : calomnies envenimées, espionnages in-

times, jeu des lettres anonymes. Avec elles, les disputes, les brouilles, étaient introduites dans les coulisses. Rusée et hypocrite, elle excellait à dissimuler dans le sourire d'un visage charmant sa méchanceté foncière, ses perfidies clandestines.

Les succès de sa cadette, portés au loin par les journaux, l'avaient poignée d'envie. Elle enrageait de végéter dans cet exil du Sud-Amérique quand sa sœur triomphait à Paris, y conquérait renommée et fortune. Mais, après le premier mouvement de dépit, elle jugea utile, au point de vue de l'avenir, de tenter un rapprochement. La réponse à une première lettre dépassa son attente. Mme Rocher et Lucy témoignaient la plus vive tendresse à l'enfant prodigue et aspiraient au bonheur de la revoir bientôt. Ainsi, sûre de cette hospitalité familiale, elle ne renouvela pas son engagement à Rio-de-Janeiro et revint en France avec un vague espoir d'être admise, grâce à Lucy, dans un théâtre de Paris.

Entre les deux sœurs, ce furent des cris de joie, des sanglots, des larmes, des embrassades, qui eussent réussi devant une galerie de spectateurs. Mme Rocher préférait sa fille aînée, et l'avait toujours regrettée; elle manifesta bruyamment aussi son bonheur de la revoir et de serrer dans ses bras la petite Mathilde. Au bout d'un mois, la fillette était internée dans un couvent renommé et Marthe exerçait une influence absolue sur sa mère et sa sœur. Lucy, tout entière à ce sentiment nouveau,

consultait son aînée pour les moindres démarches ; celle-ci, plus égoïste, plus insensible que jamais, s'étudiait à mener la maison au mieux de ses intérêts.

De prime abord, Jourdan lui déplut. Rongée d'envie, elle détestait instinctivement l'amant de Lucy ; d'autre part, ignoblement vénale en dehors de ses accointances coulissières, elle ne concevait pas cette liaison avec un homme de lettres de médiocre fortune ; elle le considéra comme un intrus, un gueux méprisable. Mais elle dissimula son impression, jugeant plus profitable de mettre à rançon l'écrivain. Elle affecta l'amitié, la confiance, et se laissa arracher l'aveu d'un pressant besoin d'argent : trois mille francs nécessaires à son installation, qu'elle ne voulait pas demander aux siens. Le lendemain, Paul lui remit la somme sous enveloppe, heureux d'obliger par ricochet Lucy, qui, dans les questions d'intérêt, avait toujours montré une rare délicatesse. De ce service rendu, il ne parla jamais à sa maîtresse. Et pourtant, il n'était pas la dupe de Marthe ; sa faculté d'observation, qui jamais ne désarmait, lui avait révélé la nature malfaisante et vicieuse de la jeune femme. Il soupçonnait la haine, l'hostilité de cette hypocrite, mais il avait espéré l'apprivoiser par sa générosité. Il se trompait, car elle ne lui en sut aucun gré : au lieu de reconnaissance, elle eut de l'ironie pour la lobardise de ce monsieur.

Une quinzaine de jours après, Paul résolut d'aller passer la semaine à la campagne, en une maisonnette qu'il possédait à Carrières, sur la lisière de la forêt de Fontainebleau. Lucy venait de jouer cent vingt soirées de suite et n'était pas du spectacle nouveau. Un peu fatiguée, elle consentit à l'accompagner. Par amabilité, il la pria d'inviter sa sœur, et depuis, il se rappela le singulier regard qu'elle lui jeta, et auquel, sur le moment, il ne prit pas garde. C'est que, chaque jour, Marthe ne cessait de la morigéner sur le chapitre de Jourdan.

« Je ne comprends pas que tu puisses perdre ton temps avec cet homme-là. Il n'est pas beau avec ses cheveux gris, son œil dur, ses dents jaunes et mal rangées. Il est détesté par tout le monde et te fait du tort dans ton théâtre. »

Lucy essayait faiblement de le défendre, alléguant l'ancienneté de leurs relations. Sa sœur alors insistait sur le danger de cette liaison, sur les ménagements à prendre envers Lepic. Ce vieillard pouvait mourir subitement. S'il avait promis d'assurer l'avenir de sa chère petite, tout en tolérant un amant, assurément il serait bien plus porté à une largesse testimoniale du moment que la jeune fille s'occuperait exclusivement de sa personne et lui tiendrait plus souvent compagnie.

Ces raisonnements et ces calculs ne laissaient pas que d'occuper l'esprit de Mlle Rocher. Voilà pourquoi elle n'avait pu s'empêcher de sourire à

l'invitation de Paul, à la naïveté de ce prétendu malin qui s'empressait de rappeler l'ennemi dans la place.

A bord du bateau qui la ramenait en France, Marthe avait lié connaissance avec un marchand de vins de Bordeaux, Gontran Tesseire ; dès l'arrivée à terre, ces relations tournèrent à l'intimité. Elle présenta à son « beau-frère » ce nouvel amant, qui, tout naturellement, se trouva convié à la villégiature de Carrières. Le visage brun, de taille moyenne, de tournure élégante, Gontran offrait, au physique et au moral, le type achevé du Bordelais. Sa parole facile, son humeur joviale, son aplomb imperturbable, pouvaient faire illusion sur la médiocrité de son esprit.

A Carrières, il amusa l'homme de lettres par sa faconde de lieux-communs, ses bourdes audacieuses et sa plate gaudriole. De plus, l'ironie de Jourdan trouvait une pâture dans l'admiration des deux sœurs pour le Bordelais. Elles ne tarissaient pas sur l'esprit, la bonne mine, l'élégance du gars; chaque jour, dans la demeure rustique, il montrait un nouveau costume : tantôt en longues bottes de cuir rouge, en culotte, la veste jetée sur la chemise de laine brodée, coiffé du large feutre à ganse d'or; tantôt en quelque autre attirail de brigand d'opéra-comique. Alors Marthe ravie ne manquait pas de comparer, confusion de Lucy, la belle tournure de Tesseire à la tenue de Paul. Celui-ci courait la

campagne en complet de bure jaunâtre, chaussé de gros souliers ferrés, vêtu sans aucun souci de toilette, à sa plus grande commodité. Assurément il n'avait point l'aspect d'un héros de roman, sous ce veston loutre en étoffe grossière. Plus tard, il comprit combien cette négligence de la mise l'avait desservi auprès de sa maîtresse. Pour le moment, les railleries de la sœur sur l'habit jaune le faisaient sourire par un retour de sa pensée sur le ridicule accoutrement du compagnon Gontran. Il ne soupçonnait pas que l'exemple de ce fat dût achever la désaffection de Lucy, être une des causes décisives de la rupture.

Maintenant il était étonné de sentir sa maîtresse s'éloigner de lui et manifester comme une répugnance physique. Durant les premiers jours de Carrières, adoucie et charmée par la beauté de ce site, elle s'était serrée contre son amant dans un nouvel élan de tendresse. Le matin, quand ils descendaient de leur chambre, encore frémissants des baisers de la nuit, Marthe, qui avait abandonné dès l'aube le lit de Gontran, Marthe, créature inassouvie, aux sens glacés, leur lançait un regard noir, tout chargé de dégoût, de haine et d'envie. Dès que Jourdan s'était éloigné, avec une méchanceté et une perfidie expertes, elle recommençait à dauber sur les imperfections physiques, la piètre figure, la gaucherie de l'absent. Elle excitait contre lui l'amour-propre, la vanité féminine de sa cadette; elle s'acharnait

à le détruire dans l'esprit de Lucy, où depuis la chute de *Vieillir* il était déjà en discrédit.

Une après-midi, tandis que Gontran et sa compagne étaient allés à Paris, il emmena Lucy dans une promenade en bateau à voile sur la Seine. Elle y prit d'abord grand plaisir. Une demi-heure plus tard, le vent changea brusquement et, au milieu du fleuve, la barque pencha. En un tour de main, Paul serra la voile, mais Mlle Rocher, saisie d'une folle terreur, jeta des cris stridents et des appels désespérés. En vain essaya-t-il de la calmer et de la rassurer, sa peur se retourna en injures grossières : « Idiot, imbécile, crétin, malotru. » Tant qu'ils n'eurent point touché terre, elle ne cessa de crier. Le retour dura, car, dénuni de rames, il fut obligé de pousser l'embarcation à la perche. En même temps la pluie tomba à torrents et ils arrivèrent à Carrières mouillés jusqu'aux os. Pendant la route, il avait silencieusement supporté cet accès. Il était profondément offensé de ce ton tout nouveau. La taquinerie, les mauvaises humeurs, les caprices de nerf, soit ! Quant à endurer la grossièreté et l'insulte, il n'y descendrait point.

Au dîner, en tête-à-tête, la querelle éclata. Paul, exaspéré, déchargea sa bile. Depuis longtemps, il savait bien qu'il ne pouvait plus compter sur de l'affection réelle, mais il ne s'attendait pas à cette basse grossièreté de cabotine. D'où partaient ce ton, ce traitement : des conseils d'une

méchante pécore qu'il avait eu la faiblesse d'attirer sous son toit avec un nigaud d'amant.

— Je te défends d'insulter ma sœur, je l'aime ; elle ne m'a jamais dit de mal sur toi.

— Ta sœur ! Mais c'est toi-même qui m'as raconté vingt fois comment elle vous avait abandonnées dans la misère, et, durant dix ans, avait roulé à travers la province avec tous les cabotins de France et d'Italie, sans donner signe de vie ? Du moment qu'elle s'est vue dénuée, encombrée d'enfants, sans espoir, ni avenir, elle a songé à toi, elle s'est rappelé qu'elle avait une famille. Son premier souci, en arrivant, fut, par pure malignité, par jalousie, par sale calcul, de travailler à te séparer du meilleur, du plus dévoué de tes amis.

Elle fit un geste de dénégation et essaya de répondre, mais il continua plus violemment :

— Crois-tu donc que mon amour m'ait rendu aveugle. J'ai tout pardonné, tout toléré par lâcheté du cœur : ton dédain, ta dureté, ta joie de m'humilier, mais j'ai bien démêlé la sécheresse de ta nature, la petitesse de tes sentiments. Au lendemain de mon four, une femme de cœur m'eût consolé et aimé davantage. Toi, tu t'es dit : c'est un imbécile, et tu t'es ingéniée à me faire de la peine, à me froisser, à m'humilier devant tous nos amis. Eh bien ! ma petite, tu apprendras peut-être à m'apprécier un jour. Cette fois, la mesure est comble et tu t'es trompée, tu as pris le

vocabulaire qui convient aux Costerels, il faut retourner avec eux.

Lucy fondit en larmes. Ce souvenir de Costerel, que Paul évoquait pour la première fois, lui fut cruel. De nature molle et indécise, elle se laissait imposer par l'emportement. Marthe n'était point là qui soufflait la discorde et la rancune, donc elle regretta son injustice, sa violence, et demanda pardon à Paul de sa grossièreté. Mais le séjour à la campagne leur était devenu insupportable à tous deux et ils retournèrent à Paris. Aussitôt la sœur aînée reprit toute son influence.

Ils restèrent une semaine environ sans se voir et Lucy redemanda, sous un futile prétexte, une clef de son appartement qu'elle lui avait donnée. Elle préférait aller coucher chez lui à cause de Lepic, disait-elle. Mais successivement elle promit deux visites et ne vint pas. Le lendemain, Paul fut averti par un billet anonyme que sa maîtresse avait passé la nuit avec Dick de Labonnière. Alors, exaspéré d'une vaine attente, las, irrité, dégoûté, voulant mettre entre eux quelque chose d'irréparable et se soustraire à cette géhenne, il lui écrivit une lettre où son caractère et sa personne étaient bafoués en des termes que les femmes ne pardonnent pas, où rancune et amour s'alliaient pour la flageller.

A la lecture de cette épître, Lucy sursauta de colère.

— Tiens ! regarde ce que m'écrit Paul ; quel misérable !

Quand Marthe eut fini :

— Et que penses-tu de ce procédé, sœur chérie ?

— Je pense que si tu as du cœur, tu ne reverras jamais, quoi qu'il advienne, une canaille de cette espèce.

— Oh ! je te le jure !

XIII

En écrivant cette cruelle lettre, Paul avait cédé à un mouvement de colère irrésistible. Mais il gardait encore une secrète espérance, dont il ne voulait pas convenir devant soi-même. Au fond de lui s'agitait ce raisonnement confus : « Si elle ne m'aime plus, j'ai le mérite d'avoir prévenu son abandon, et le bon rôle me reste ; si elle me garde quelque affection, si elle tient un peu à moi, elle pardonnera, elle me reviendra et j'aurai ressaisi mon pouvoir sur elle. »

Satisfait de sa résolution, content de lui, il crut être heureux pendant une semaine, comme l'esclave affranchi d'un joug impérieux. Il revit d'anciens amis un peu négligés et leur parla de sa rupture d'un ton dégagé : « Je n'aurais jamais cru, répétait-il à Philippe Bonnier, qu'il serait aussi facile d'en finir avec cette liaison-là. Je n'y pense déjà plus. »

Et comme Philippe hochait la tête.

— Je te jure que je n'en souffre pas du tout.

Il mentait, ou du moins s'abusait lui-même. La première semaine passée, il pensait sans cesse à elle ; il brûlait de savoir quel effet sa lettre aurait produit, il attendait une réponse et la désirait de toutes ses forces. Chaque matin, au lever ; chaque soir, en rentrant, il interrogeait anxieusement son domestique.

« — Y a-t-il des lettres ? »

Il aurait souhaité des reproches, des injures, tout plutôt que ce silence. Mais rien, pas un mot ; un tel dédain l'exaspérait.

Un soir de la troisième semaine qu'il était occupé à écrire, il éprouva soudain un affreux serrement de cœur, un sentiment de vide, de désespoir immense, et dut s'avouer que, depuis quinze jours, il était hanté par la même pensée, la même attente, — qu'il ne pouvait se passer de sa Lucy et qu'il aspirait de tout son être à la revoir. Alors, sur le papier, fiévreusement, il traça une missive humble, suppliante, rétractant tous les termes de la première, implorant le pardon :

« Je t'ai cruellement offensée, ma Lucy bien-aimée ; bêtement lâchement, dans un accès de colère imbécile, j'ai calomnié ton cœur si bon et si tendre, j'ai insulté ton adorable image. Pardonne à ma folie et à ma méchanceté. C'est à genoux que je tends vers toi mes mains suppliantes, que j'implore mon pardon.

« De grâce, une parole amie : reviens-moi, je ne puis vivre privé de ta douce présence. Je souffre mille tortures loin de toi. Sois clémente, mon cher amour ; rentre dans ces bras tendus vers toi désespérément. Rends le bonheur et la joie de vivre à ton Paul aimant et bien malheureux. »

Elle ne répondit pas.

Durant un mois, toutes les soirées, il demeura à l'attendre, conservant un vague espoir qu'elle allait revenir : elle sonnerait à sa porte, comme jadis, à demi vêtue sous son manteau ; elle tomberait dans ses bras, il la porterait dans la chambre, et d'un baiser ils se reprendraient. De dix heures à deux heures du matin, il guettait à la fenêtre de l'hôtel. Aux lointains roulements d'une voiture son cœur sautait dans sa poitrine. Il tremblait d'angoisse et d'espérance. La voiture passait devant la porte, sans s'arrêter, emportant son rêve. Il restait en proie à son désespoir, à une affreuse torture. Quand, las d'une vaine attente, il se mettait au lit, il ne trouvait pas le sommeil. Si cruelles étaient sa douleur et sa détresse qu'il serrait les dents pour ne pas crier. Vers le matin, il s'assoupissait durant quelques heures ; sitôt réveillé, tout endolori, l'idée fixe s'emparait de son cerveau. En même temps que le sommeil, il avait perdu l'appétit ; souvent une tasse de thé était toute sa nourriture. Quant à travailler, à écrire, il n'en avait plus le goût ni le pouvoir.

Alors, il essaya de tuer ce souvenir dans les bras d'autres femmes, de noyer l'idée dans la saoûlerie de la chair. Il fut l'hôte de belles créatures dociles à quelques pièces d'or, et, dans ce passage à travers les lits à prix fixe, plus d'une fois, il sanglota au sein de sa compagne nocturne. Puis il eut l'espoir d'être délivré de son obsession par la rencontre d'Éva Tilloy. La soubrette rieuse et forte en gueule se sentit touchée par la détresse de cet homme qu'elle avait connu d'un esprit si fier et si libre. Elle alla le voir rue Brémontier, et, par une velléité bizarre, se proposa de le consoler. Mais, même entre ses bras, il ne parlait que de l'autre; aussi finit-elle par lui dire, un peu vexée :

— Ah! non, tu sais, mon cher, si c'est pour raconter Lucy Rocher que tu en es arrivé là...

Bientôt toutes les femmes le dégoûtèrent; au lieu d'endormir son chagrin, elles l'exacerbaient. C'est que, dans la violence de ces premières douleurs, il ne se mêla d'abord aucun regret charnel. Un grand désir de l'absente criait en lui, le tourmentait durant les jours et les nuits, désir de sa vue, de sa douceur, de sa tendresse, auquel ne participait aucun mouvement des sens. Un trait de ce caractère bizarre, mélange de réserve, de passion et de fierté, c'est qu'il ne tenta point de la revoir, de se rapprocher d'elle, d'aller frapper à sa porte. Il préférait toutes les angoisses à la crainte d'être renvoyé, à la honte de se heurter au nouvel amant. Il s'était juré de se faire sauter

la cervelle sur le seuil avant de gravir une marche de l'escalier, et, décidé à se tenir parole, il portait un revolver sur lui. Cette résolution était si arrêtée, qu'il évitait le passage de la rue Laffitte par un long détour ; que d'aventure, une voiture où il se trouvait enfilât cette voie, il frissonnait jusqu'à l'issue, comme en péril mortel. Un moment, il songea à la délivrance par le suicide, et il eut quelque peine à repousser cette solution romantique. Mais, maintenant, il comprenait les énergumènes qui assassinent leur maîtresse : ce n'est pas la femme qu'ils tuent, les misérables ! c'est une obsession dont ils se libèrent.

Six mois de ce tourment le ravagèrent. Ses cheveux blanchirent, des rides se creusèrent autour de ses yeux, des fils blancs apparurent dans sa barbe noire. Il fuyait les réunions banales, redoutant l'une de ces questions indiscrètes qui se posent sur les blessures du cœur comme un doigt brutal sur la pellicule d'une cicatrice. Mais il éprouvait un amer plaisir à retrouver les amies de Lucy, comme Clara Savin, et ramenait invariablement la conversation sur ce sujet douloureux.

Un soir, Philippe Bonnier emmena Jourdan à une représentation de la Comédie-Française. Les deux amis furent placés aux fauteuils d'orchestre. Or, au bout du rang, dans une petite loge du rez-de-chaussée, se trouvaient les sœurs Rocher et Dick de Labonnière. Tout de suite Lucy découvrit Paul;

elle avait appris par des amis communs sa douleur, son désespoir, et elle avait éprouvé une jouissance de vanité féminine mêlée de chagrin ; elle aussi, regrettait son amant et plus d'une fois, au réveil, tendit les bras vers l'absent ; mais l'orgueil et la rancune, toujours excités par sa sœur, écartaient ce sentiment passager qu'elle n'osait même pas avouer. N'était-elle pas, depuis la rupture, redevenue la favorite de Lewin, qui lui promettait une importante création pour effacer l'échec d'Éva Bourliane ?

Cependant à revoir Jourdan blanchi, ridé, abattu, comme au sortir d'une longue maladie, à contempler cette ruine physique dont elle était la cause, de cette loge même où dix fois elle était venue avec lui, une grande émotion la prit à la gorge ; elle se contraignit pour ne point sangloter. Marthe aussi avait reconnu Jourdan, et, devinant l'impression de sa sœur :

— Voilà cet imbécile de Jourdan ; quelle sale mine !

— Oui, je l'ai vu, pauvre garçon !

— Comment ! on dirait que ça te fait quelque chose ; il ne te manquerait plus que de pleurer sur ce monsieur-là.

— Ça me cause une impression désagréable, voilà tout, répondit-elle, reprise d'une mauvaise honte. N'en parlons plus.

La représentation allait s'achever sans qu'il

l'eût aperçue, quand Philippe, visitant de sa lorgnette tous les coins de la salle, s'écria imprudemment :

— Tiens ! Lucy !

Ce nom frappa Paul au cœur et il se mit à trembler d'une affreuse angoisse. Il détourna la tête, résolu à ne point la voir, et, invinciblement, par un aimant plus fort que sa volonté, les yeux de la femme attirèrent les siens. Maintenant, remise et maîtresse d'elle-même, elle fixait sur lui un regard dur et perçant, plein d'acier. Un nuage passa devant les yeux de Paul; la scène, les auteurs, les spectateurs se mirent à tournoyer dans un vacillement de mille lumières. « Hâtons-nous de sortir, dit-il à son compagnon ; je me sens mal à l'aise. »

Pendant qu'ils reprenaient leurs pardessus au vestiaire, elle passa tout près de lui au bras de l'autre, et il sentit son frôlement, tout tremblant, livide de pâleur. Ses jambes fléchirent ; il s'appuya au mur pour ne pas tomber.

Il ne se rendit pas compte comment il traversa la place et s'assit, la poitrine déchirée de sanglots, le front dans ses mains, au coin le plus obscur d'un café.

« Pleure, répétait Philippe, pleure, cela te fera du bien. Je connais ça. » Et il embrassa son ami, très ému lui-même. Cette étreinte fraternelle rendit à Paul un peu de courage. Cependant, le garçon de café, stupéfait, examinait ces

singuliers clients, se demandant s'il n'avait point deux fous à sa table.

Cette rencontre détermina pour lui une crise salutaire. Si ses regrets persévérèrent plusieurs années, sa douleur perdit de son acuité, elle s'endormit peu à peu et il put analyser son impression et connaître la nature de sa géhenne. Longtemps il avait souffert, sans savoir l'endroit où ça faisait mal ; maintenant il savait, il examinait son cas avec une curiosité émue. N'avait-il pas cru trouver en sa maîtresse ce que toujours il chercha, il désira en vain : l'amour ; l'amour dans la plénitude des sensations, dans l'épanouissement de la chair et de l'esprit. Fini. C'était fini : caresses et baisers dont il garda si longtemps sur sa peau le frisson et la brûlure, tendres enlacements dont la douceur l'avait grisé, douce habitude du corps, envolées de l'imagination ! « Mon pauvre Jourdan, tu es vieux, se disait-il, tu as quarante-trois ans sonnés, tes cheveux ont blanchi, ta barbe est grise, tu engraisses, ce qui est la pire façon de vieillir, ton humeur est maussade, te voilà gauche et maladroit dans les choses de l'amour, et, sous cette enveloppe quasi sénile, s'agite l'âme inquiète du jeune homme. Apprends à te consoler : la vie est ainsi arrangée qu'on ne sent le prix de l'amour que passé l'âge d'aimer. Tous les hommes tes frères souffrent les mêmes regrets, pareilles angoisses ;

il n'est que les imbéciles et les brutes pour posséder la science du bonheur. »

Le travail le reprit avec la lutte pour l'art. *Vieillir* s'était relevé de sa chute dans l'estime des lettrés et des jeunes gens. Tout un parti d'écrivains nouveaux citaient cette comédie comme une œuvre de premier ordre, modèle de théâtre humain et psychologique. Réconforté, il osa, deux ans plus tard, donner à l'Odéon une autre pièce. La première représentation, encore que mouvementée, s'acheva dans un grand succès littéraire, et tous les critiques rendirent hommage au puissant tempérament, à la forte et pure langue, au cruel esprit d'analyse de l'auteur.

Un mois après, il se trouva face à face avec Lucy Rocher au foyer de l'Odéon. Il eut un moment d'émotion, auquel succéda vite ce sentiment apaisé qu'on éprouve à revoir un lieu où l'on souffrit cruellement. Elle avait pris de l'embonpoint et ses traits un peu flous avaient perdu cette irrégularité capricieuse et cette expression de douceur câline, qui, autrefois, le remuaient si profondément. Elle le félicita vivement du succès de la pièce, puis lui annonça son engagement prochain à la Comédie-Française. Ce fut son tour de la complimenter. Comme ils sortaient ensemble, dans un mouvement de coquetterie, elle le pria de l'aider à remettre sa veste. Le cœur de Paul battit un peu, mais quand elle lui tendit la

main, il effleura discrètement, froidement, cette main comme celle d'une étrangère.

— Mon pauvre ami, murmura-t-elle, toute tremblante, je t'ai fait du mal.

Il sentit son cœur s'amollir et le gagner la douceur et les frissons anciens; à sa gorge montait une voix de tendresse, un appel d'immense amour, et ce fut la voix d'un autre lui, orgueilleux, timide, qui répondit :

— Lucy, je ne t'en ai jamais voulu; la paix s'est faite dans mon cœur et je ne te reproche point le passé.

Menteur ! comédien ! la paix dans ton cœur, dis donc la mort. Ton meilleur lot d'amour, tout ton bonheur, tout ton rêve, s'éloigne à jamais sans que tu aies tenté de le ressaisir, de l'embrasser encore; il descend la rue en trottinant doucement comme pour te laisser le temps de le rejoindre, enfin il disparaît dans la voiture qui passe.

Cette fois, c'est bien fini.

Et tu te retrouves devant ta table de travail, la figure baignée de larmes, sanglotant comme une femme sur le néant de tout, succès, vanité, honneurs, qui ne valent pas pour toi ce mot qu'elle n'a pas dit, que tu n'as pas eu le courage de dire.

Allons, vieille bête, au travail !

XIV

« M. Philémon Granmijoul, chevalier de la Légion d'honneur, sociétaire de la Comédie-Française, a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Mlle Lucy Rocher.

« Il vous prie d'asssiter à la bénédiction nuptiale qui sera donnée en l'église de la Trinité le jeudi 15 avril, à midi précis. »

En moins de six années, deux changements essentiels s'étaient produits dans l'existence de Mlle Rocher. Le père Lepic mourut presque subitement. Dans ses dispositions dernières s'affirma encore le caractère du vieillard. Il laissait à Lucy douze mille francs de rente assurés par un capital placé en viager et deux cent mille francs comptant. Le reste de son immense fortune, près de neuf millions, était ainsi réparti : une moitié à sa ville natale, l'autre à l'Assistance publique, à charge d'édifier une maison de retraite pour les vieux ouvriers

maçons. Mme Rocher et ses deux filles s'indignèrent contre ce testament ; Lucy estimait une spoliation ce legs énorme à des institutions charitables quand elle héritait seulement d'une rente et d'une somme modestes. Elle sentait là comme une raillerie suprême du bonhomme qui lui léguait juste la pension annuelle accoutumée, afin qu'elle n'eût pas à se réjouir de sa mort. Pourquoi ne pas donner un de ses millions à sa compagne de quinze ans ; est-ce que ce vieil égoïste, simple de goûts et d'habitudes, ne permettait point aux autres un besoin de luxe dont il était exempt ?

Néanmoins, cet héritage assura les Rocher contre tout souci matériel. Désormais, la gent théâtrale crut Lucy richissime ; elle prit une voiture au mois, et Lewin, très fier quand il voyait les équipages de ses pensionnaires stationner devant la Comédie-Parisienne, lui témoigna une estime particulière. Favorisée par son directeur, elle créa presque successivement trois rôles qui lui valurent trois succès égaux à celui de la *Petite Duchesse*. Dix-huit mois après le décès de Lepic, elle fut engagée à la Comédie-Française. Certainement, son talent l'avait désignée à l'attention de l'administrateur; mais l'active intervention de Granmijoul put vaincre les hésitations, les atermoiements ordinaires et provoquer une décision rapide. Issu des petits théâtres du boulevard, ce comédien avait conquis une des premières places à

la Comédie dans l'emploi des financiers et fait oublier, par une rigoureuse tenue apparente, sa jeunesse orageuse, remplie de traits équivoques et de galanteries malpropres. Appuyé sur la faveur du public, sur d'éclatants et solides services, son influence auprès du comité et de l'administrateur était presque souveraine. Patelin, aimable, évitant les conflits et les contradictions, il dissimulait sous des semblants douceâtres son esprit de domination et sa vanité sans bornes. Assidu à l'église, sa dévotion démonstrative tournait à la bigoterie ; sur la recommandation de l'archevêque de Paris, il s'insinua dans les conseils de plusieurs fondations catholiques : « œuvre des crèches, des enfants moralement abandonnés, des orphelins de la croix. »

De parole onctueuse et solennelle, dans sa conversation revenaient sans cesse les mots d'honneur, de probité et de bonheur. Devant lui, quelqu'un lâchait-il une plaisanterie salée, Granmijoul jetait sur ce causeur égrillard des regards chargés de reproches ; il affectait un maintien glacé et hautain envers les jeunes comédiennes dont les aventures prêtaient trop à la chronique ; sans cesse il répétait que sociétaires et pensionnaires de la maison de Molière devaient, par leur tenue, prêcher d'exemple à toute la gent théâtrale.

Dans ses rapports avec Mlle Rocher, il usa d'une réserve et d'une courtoisie parfaites. Évidemment la jeune femme n'eût pas été cruelle au sociétaire

influent, au membre du comité de la Comédie; elle avait la certitude de lui plaire, mais il montra l'empressement décent du fiancé auprès de la jeune fille du monde et ne se permit même pas la plus petite privauté, quand elle le remercia en pleurant de son engagement au Théâtre-Français. Il ne tarda pas à lui imposer, à passer pour un homme distingué et délicat, d'une probité, d'une morale sévères. Un an plus tard, au cours d'un grave entretien, il demanda Lucy en mariage. Ce fut une grande joie dans la maison; en vain Marthe, dévorée d'envie, insista sur les cinquante-sept ans du comédien et essaya d'imputer au comédien un calcul peu honorable; cette fois, ni sa mère, ni sa sœur ne voulurent l'entendre.

Ce mariage de théâtre eut l'éclat d'un grand événement parisien, dont, quinze jours à l'avance, tous les journaux entretinrent leurs lecteurs A la mairie les témoins de Granmijoul furent un des plus grands auteurs du temps, membre de l'Académie française, et un général de division; l'administrateur de la Comédie-Française et Champanet assistaient la mariée.

XV

Midi, par un jour d'avril, au soleil un peu voilé, place de la Trinité. Le porche de l'église déborde d'une foule curieuse qui attend, — foule composée surtout de femmes en costumes remarquables et bizarres. Le matin, tous les journaux ont annoncé le mariage du comédien célèbre avec l'actrice connue. A cette lecture, les demoiselles des rues Blanche, Pigalle, Clichy, Saint-Lazare, de toutes les ruelles galantes du quartier, se sont empressées vers cette première en plein vent, au défilé du Paris-théâtre ; elles accoururent les unes en toilette de promenade, chapeaux à plumes et à fleurs, raccrochant l'œil du passant. Les autres sont descendues comme des voisines, en cheveux, en peignoir, savates aux pieds. Quelques commères d'alentour, boutiquières, domestiques et concierges, se forment en pelotons séparés à l'écart de cette cohue de filles. Au contraire s'y joignent

des commis en flânerie, des badauds et certains hôtes de vilaine mine. Tout cela fait un bourdonnement, une rumeur montante en cris, en rires stridents. Par intervalles, le suisse entrebâille la grande porte, guettant l'approche du cortège, et un gardien de la paix, chargé d'assurer l'accès du porche, sans cesse range les curieux à droite et à gauche.

Cependant, arrivent les invités, précédant les mariés ; parmi la foule, des voix répètent les noms des acteurs connus et désignent deux comiques fameux venus bras dessus, bras dessous. L'un, Annibal, joie des peuples, désespoir des auteurs, par ses lazzis, ses coq-à-l'âne, ses calembours, a la taille d'un tambour-major et l'air rogue d'un soudard. Coiffé d'un chapeau tromblon, couvert d'un habit forme de marié de village et d'un pantalon à pont, on dirait, teinte en noire, une défroque du compère de la dernière revue, et l'avarice sordide du pitre rend vraisemblable cette supposition. Lahuche, son compagnon, mal fagoté dans une redingote trop large, un pantalon gris trop court, évoque par sa mine morne, sa face goguenarde, rouge et torve, l'idée d'un cocher maraudeur. Sans doute, en ce jour, tous deux se réglèrent au modèle de Robert Macaire et Bertrand. Comme la grande porte demeure fermée, ils sont obligés de rétrograder vers une entrée latérale. Le joyeux murmure de la foule les accompagne. Très fiers de leur notoriété, ils regrettent tous

deux les parades en plein vent ; encore un peu ils se mettraient à cabrioler.

La demie sonna et la nef de l'église s'emplit peu à peu : les hommes de théâtre presque tous en habit noir, les femmes arrivant par deux, en grand attirail. Mais, dans la pénombre de l'église, tous ces visages masculins rasés à bleu n'offraient aucun caractère distinct. Ils paraissaient les cent vagues copies d'un modèle unique. Soudain, le soleil se dévoila, inondant, radieux, tout l'édifice et, dans une auréole de lumière, se détachèrent un à un les assistants. Tout de suite, au quatrième rang des chaises, fut aperçue Clara Savin, un peu engraissée, dans un splendide épanouissement de chair blanche et rose. Elle portait une tunique en peau de soie verte, brochée d'or, dont le corsage de même tissu, à revers de velours, s'ouvrait sur un bouffant de satin or et s'allongeait sur la jupe en deux pans de redingote. Sa capote de velours vert, garnie d'un crevé de satin et semée de boutons d'or, encadrait ses cheveux aux fauves reflets et sa tête théâtrale. A côté d'elle, Suzanne Dequercy, en redingote de satin et velours bleu tombant sur une jupe de même couleur, accusait sur ses cheveux blanchis, dans ses traits naguère si réguliers, maintenant tirés, tourmentés, les ravages des passions ; un peu plus loin, Jeanne Durel, en robe de sicilienne gris-argent, aux grand col et manches en guipure, conservait le masque d'ingénue ; mais la face

rigide et blême, la peau blanche, tendue sur les maxillaires, les yeux bleus fixes et métalliques, avaient une expression terrible. En cette réunion de toutes les comédiennes parisiennes, se divulguaient, à la clarté du jour, cinquante visages connus seulement le soir, au trompe-l'œil du maquillage du gaz et des lustres, et ces figures gardaient une expression étonnée d'être jetées en pâture à ces lueurs diurnes : tels de magnifiques oiseaux de nuit au plumage éclatant, surpris par la lumière qui les décolore. Ce soleil, entré à flots par les vitraux, errait sur les joues, dans les ravines creusées par les veilles, entre les striures et les plis de la peau, comme marquée de cicatrices par les brûlures du blanc et du rouge. Des faces ainsi fanées, l'impitoyable rayon coulait sur ces robes de théâtre, retardant ou avançant d'un ton sur la mode, selon qu'elles avaient passé dans le spectacle ancien ou commençaient l'étal du nouveau. Çà et là, les colonelles du « régiment des gueules de travers », comme disait Lewin en parlant de Marguerite Nastorgue, types irréguliers, aux traits bizarres, ironie de la nature, laideronnes empruntant un ragoût de vice et d'étrangeté, une manière de provocation troublante, aux mirages de la scène, aux préciosités de l'accoutrement.

Maintenant les comédiens apparaissaient groupés dans un ordre presque hiérarchique ; Messieurs de la Comédie-Française, tous en habit sur un

seul rang, solennels et gourmés comme des notaires. Seul, le tragédien Gautier-Latour, les cheveux au vent, l'œil hagard, la bouche tordue, dans un beau désordre étudié du faciès et de la mise, s'est placé à part sur un des bas-côtés de la nef; Michelet, le pussah-bouffe du Palais-Royal, l'y a rejoint, tout fier de se montrer causant avec un pareil artiste. A toutes les boutonnières d'habit, des rubans violets. De loin en loin, le ruban rouge, aux redingotes d'auteurs, de journalistes. Vers les premiers rangs, Marcus Lewin, gras, souriant, satisfait, en correcte redingote noire sur laquelle tranche un large ruban de la Légion d'honneur. A côté de lui un vieillard long, mince, voûté, plié, aux lents mouvements d'ataxique. C'est Me Cherabosse, son conseiller intime, un avocat du Tout-Paris, rhéteur lugubre, qui jadis se fatigua à la défense des petites femmes contre les directeurs, mais assagi sur le tard, il plaide la cause des impresarios contre les petites femmes et s'est discrédité en vilaines réclamations de dédits, en tripotages de contrats léonins. A quelques rangs derrière eux, voici d'Alvimar, l'œil vitreux, la face jaunie, courbé, comme cassé en deux, les favoris toujours noirs.

A côté de lui, une grande femme blonde, aux traits durs et anguleux, puant la bourgeoisie malgré sa toilette tapageuse et son chapeau à plume. C'est une charcutière de bonne marque qui se faufile dans les fêtes artistiques, débite à

perte des comestibles aux gens de théâtre et se travaille pour ressembler à une actrice.

Les conversations vont leur train; le suisse a déjà été obligé de rappeler au respect du saint lieu le pitre Annibal qui donnait la parade sur sa chaise et tentait d'égayer ses voisins. Raillard, les cheveux longs tombant sur son habit noir crasseux, la figure d'une maigreur pénible, cause avec David, toujours frais et joli.

— Tiens! dit Raillard, Kranspach n'est pas avec le Requin.

— Mais, mon cher, Kranspach est crevé il y a huit jours.

— Comment ça. Personne n'en a rien su; il est mort sans tambour ni trompette.

— Hum!... Sur les cabinets. Dans ces derniers temps il était devenu énorme. Il se faisait bâtir un hôtel à Passy et était allé surveiller les travaux. Il est entré dans les lieux. Au bout d'une demi-heure, comme il n'en sortait pas, on a cogné : pas de réponse; on a enfoncé la porte et on l'a trouvé, frappé de congestion, sur le trône.

— Il était millionnaire, ce Juiffaillon?

— Oui, il laisse soixante-dix mille francs de rente.

— A qui? A Lewin?

— Mais non, à sa bonne.

— Eh bien, la bonne de Kranspach est un peu du théâtre : elle épousera un sociétaire.

— Elle épousera Lewin, parbleu!

Mais le cortège nuptial, précédé du suisse, frappant en cadence les dalles de sa canne, interrompit les colloques. Tous les yeux se fixèrent sur la mariée. Dans sa robe de soie ivoire à traîne, garnie de valenciennes, Mme Granmijoul avait la grande mine de l'héroïne triomphante conduite à l'autel par un dénouement heureux. Elle était pâle, émue, aux apprêts de ce dernier acte de la comédie. Elle sentait, devant tous ses camarades assemblés, un peu de ce *trac* qui la poignait naguère aux scènes difficiles; mais elle avait pour se rassurer l'autorité du succès et la certitude du résultat. Granmijoul, le ventre arrondi, le teint fleuri, la face placide et calme, offrait toutes les apparences de l'homme content et satisfait. L'orgue tenu par Bologni, l'admirable virtuose, les artistes du chant qui avaient prêté leur gracieux concours, emplirent l'édifice de leurs harmonies symphoniques. A ce moment, parmi les spectateurs de la nef, un nasillement discordant se mêla à ces chants. Le suisse, s'approchant d'Annibal, le menaça de l'expulser de l'église s'il continuait ce scandale.

Devant la balustrade de l'autel, les époux écoutaient l'homélie du curé de la Trinité, officiant lui-même. L'ecclésiastique remerciait Dieu de l'exemple donné par ces deux comédiens. Il louait l'époux de sa haute vertu, il félicitait discrètement l'épouse de la rentrée dans les voies du salut ; il montrait l'Église ouvrant les bras à

tous les chrétiens sans distinction de profession ni d'état, et il se déclarait bienheureux, selon la loi du divin maître, de recevoir ce couple au pied des autels, en témoignage d'apaisement et de charité.

Au moment de l'élévation, parmi le chant des orgues, le sanglot des voix humaines sur le peuple d'acteurs agenouillés, une odeur étrange, mélange d'opoponax, de musc, d'héliotrope, d'ylang-ylang, d'eau de Cologne russe, montait dans l'air et répandait au lieu d'encens, ses capiteux parfums à travers le saint lieu. Puis, la messe dite, les époux disparus vers la sacristie, c'était une grande poussée à leur suite, le désordre des gens qui se pressaient à travers les chaises, la joie des rencontres inattendues d'amies, de camarades longtemps séparés, enfin tous les assistants disparaissaient, les uns dans la sacristie, les autres s'en allant, sans cérémonie de compliment, par les portes latérales.

Au fond de l'église, hors de la nef, près de la grande porte, mêlés dans la foule, deux hommes avaient curieusement suivi la cérémonie et examiné en observateurs ce spectacle parisien. A voix basse, Fomberteau et Paul Jourdan se communiquaient leurs impressions. Quand tout fut terminé :

— Et dire, s'écria Paul Jourdan, que le commun des hommes s'enthousiasme à l'idée d'un contact avec ces femmes-là, que des imbéciles, des niais au cœur tendre, s'en vont cherchant l'amour en cette armée du mensonge et se tordent les

mains, se frappent la poitrine à la trahison d'une de ces illusionnistes. Les avez-vous vues au jour : tout en elles est faux et factice, même le visage.

— Mais considérez donc, mon cher ami, reprit le journaliste, d'où partent les comédiennes, où elles vont, quelles sont les aventures de leur route. D'abord, au Conservatoire, la démoralisation érigée en institution nationale, la mêlée des hommes et des femmes, la leçon continuelle des choses de l'amour, la lutte entre un ardent besoin de luxe, de coquetterie et la modicité de leurs ressources. Filles de domestiques, d'ouvriers aisés, de petits bourgeois ruinés, de vieilles femmes galantes : telle est l'origine de toutes ces petites. D'ordinaire, quand une mère ignoble ne les a pas vendues à prix ferme, c'est quelque camarade qui les initie à la matérialité de l'amour, et vous devinez quelles peuvent être les mœurs de ces apprentis acteurs. Au sortir de l'école : le théâtre, ses épreuves et ses misères, les exigences d'un Lewin, le contact d'acteurs grossiers et jaloux, le combat pour les notes de lingère et de couturière. Que peut faire une pauvre fille entre le salaire mensuel de trois cents francs et un rôle à trois mille francs de toilette ; qu'inventer lorsque l'orgueil, la coquetterie, la vanité, l'intérêt professionnel, commandent ? Le five o'clock des proxénètes le dira. Après dix ans de ce train, la comédienne est jetée à un état hybride, à une sorte de sexe particulier. Le mot amour correspond en elle à de basses et nauséa-

bondes corvées, à l'asservissement de son corps, au froissement de toutes ses délicatesses féminines. Elle est détraquée par l'énervement et la satiété sans avoir parfois jamais connu le plaisir. C'est l'oblitération des sens jointe à la recherche de la sensation qui les jette dans des ardeurs semblables à celle de Dequercy auprès de Jeanne Durel. Les plus heureuses sont celles en qui l'usage n'a pas aboli la sensation.

— Certes oui, interrompit Jourdan, mais les élans du cœur et les transports d'affection, tout le domaine psychique de la passion leur est interdit. La déclamation continue, l'exaltation de sentiments factices, ont tué la nature. Plus d'idées, de sentiments, à peine des sensations; aussi, nous ne les possédons jamais; c'est elles qui nous possèdent et sans cesse nous échappent. Malheur à qui les aime!

— Sans doute il vaut mieux aimer ailleurs, bien que les comédiennes tiennent une bonne place dans la collection des amours célèbres; mais notre vice à tous, à elles comme à nous, c'est le cabotinage, l'hypertrophie des sentiments, le grossissement des petits faits, et nous nous sommes laissé gagner par les visions du théâtre, nous mettons une importance à des riens. Nous affectons la philosophie sur le spectacle de cette église, comme si toute la grande ville y était contenue. Or, le vrai Paris n'est pas là. Le voici qui devant nous

s'agite, vit et travaille, le Paris réel, simple et sain...

Par un clair soleil de deux heures de l'après-midi, sous l'horizon d'un ciel gris-bleu comme l'œil de la Parisienne, la place de la Trinité déversait dans l'entonnoir des grandes rues voisines un flot de travailleurs. Des ouvriers, les outils sur l'épaule, se hâtaient vers une besogne pressée, des commis, des manœuvres, des garçons de bureau, se croisaient dans tous les sens, les omnibus sans cesse passaient remplis de voyageurs au visage calme et naturel, et, dans le square, devant l'église, une tribu de babys et de fillettes roses s'ébattaient en cris joyeux, en murmures, en disputes, en baisers, sous les regards ravis des mères heureuses.

Avril-mai 1889.

715. — Paris. Typographie Gaston Née, rue Cassette, 1.